HISTOIRE
DE L'AFRIQUE
ET
DE L'ESPAGNE,
SOUS LA DOMINATION
DES ARABES;

Composée sur différens Manuscrits Arabes de la Bibliotheque du Roi.

Dédiée à Monseigneur le DAUPHIN.

Par M. CARDONNE, Secrétaire-Interprete du Roi, pour les Langues orientales, aux Affaires étrangeres, & à la Bibliotheque de Sa Majesté.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez SAILLANT, Libraire, rue S. Jean de Beauvais.

M DCC LXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

J'OSE vous offrir les prémices de mon travail depuis mon retour en France; elles ont quelque droit de paroître sous vos auspices, puisque c'est à Vous, MONSEIGNEUR, & à Madame la DAUPHINE, que je dois le

précieux avantage de me voir enfin fixé dans ma patrie.

*L'*Hiſtoire de l'Afrique *Vous préſentera,* MONSEIGNEUR, *le ſpectacle le plus digne de Vous : un ſaint Monarque, que ſes rares vertus ont rendu ſi recommandable parmi vos auguſtes Aïeux, que ſa pieté & ſa valeur firent admirer même des Barbares, & qui, prêt à triompher d'eux, ſe vit enlever la victoire par une mort précipitée ; ſans doute, le Ciel, pour récompenſer ſon zéle & ſes travaux,*

a voulu que l'Espagne, après avoir été près de huit siécles sous la domination de ces Infideles, devînt enfin le partage des BOURBONS, *dont ce grand Roi est le pere.*

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur

CARDONNE.

AVANT-PROPOS.

L'ÉTABLISSEMENT rapide de l'empire des Arabes en Aſie, en Afrique & en Europe, eſt un des événemens le plus extraordinaire, &, en même tems, le plus intéreſſant de l'hiſtoire. Tout le monde connoît l'origine de cette nation, & comment Mahomet & ſes premiers ſucceſſeurs firent des progrès ſi étonnans en ſi peu de tems. Ce zéle & cette ardeur, qu'inſpire toujours une nouvelle religion, contribuerent, ſans doute, aux ſuccès éclatans qu'eurent toutes leurs entrepriſes; mais il ne faut pas les attribuer au ſeul

enthousiasme : ils les durent aussi à leur valeur & à leur habileté dans l'art de la guerre. Les Arabes, lorsque Mahomet parut, passoient pour les meilleurs hommes de trait qu'il y eût au monde, & leur cavalerie étoit supérieure à celle de tous les autres peuples.

Plusieurs auteurs ont écrit l'histoire des conquêtes des Arabes dans l'Orient ; celle de leurs conquêtes dans l'Occident est moins connue. Laurent (a) Echard paroît en convenir, en parlant des premieres conquêtes des Arabes dans l'Afrique. Voici ses propres paroles : « Mais comme nous » n'avons point d'historiens qui » ayent écrit avec détail ces

(a) Histoire Romaine de *Laurent Echard*, tome 10, livre 9, ch. 3, p. 247.

» révolutions ſi importantes,
» & que l'on n'en trouve que
» quelques traits diſperſés,
» nous ignorons quelle fut
» l'iſſue de cette guerre.» Marmol
eſt le ſeul qui ait effleuré
cette matiere ; mais le peu
de faits, qui regardent l'Afrique,
ſe trouvent comme
noyés dans ſon ouvrage. Ces
raiſons m'ont déterminé à
donner au public l'*Hiſtoire des
Arabes en Occident*, dans l'eſpérance
qu'il verroit peut-être
avec plaiſir de quelle
maniere ils parvinrent à établir
leur empire & leur religion
en Afrique & en Eſpagne.
Quant aux ſources où
j'ai puiſé la matiere de cette
hiſtoire, j'ai cru ne pouvoir
en choiſir de meilleures, que
les auteurs mêmes de cette
nation. Ainſi tout ce qui con-

cerne les affaires des Maures en Afrique, eſt tiré des manuſcrits Arabes de la bibliotheque du Roi. Ils ne m'ont pas fourni à beaucoup près tous les éclairciſſemens que j'aurois deſiré. L'on connoît aſſez la briéveté & la ſécheresſe des hiſtoriens de cette nation. Il y a même quelques dynaſties où l'on découvre à peine la ſuite des princes qui la compoſent. Novairi rapporte que les Sultans de la dynaſtie des Almohades défendirent, ſous peine de la vie, d'écrire les annales de leur régne, & qu'un prince de cette maiſon fit périr un auteur, pour avoir enfraint cette loi. J'ai tâché cependant de mettre ſous les yeux du lecteur les diverſes révolutions qui agiterent la partie

de l'Afrique, dont les Arabes s'emparerent, & les différentes dynaſties qui y régnerent les unes après les autres. L'époque de ces révolutions & celle de l'établiſſement de ces dynaſties remontent au moment où les gouverneurs d'Afrique, devenus trop puiſſans pour des particuliers, s'en firent les ſouverains.

Ce morceau d hiſtoire finit à la conquête des royaumes de Trémécen, de Tunis & de Tripoli par les Turcs, & à celle des empires de Fez & de Maroc par les princes de la dynaſtie des Chérifs.

L'hiſtoire des Arabes en Eſpagne, n'eſt pas moins intéreſſante que celle d'Afrique; & j'oſe même dire qu'à certains égards, elle l'eſt davantage pour nous. Mouſa n'a-

voit pas encore ſubjugué l'Eſpagne en entier, & il ſongeoit déjà à envahir la France; mais ce général ayant été bientôt rappellé, il ne put exécuter le projet qu'il avoit formé. Ceux qui vinrent après lui, ſuivirent le plan qu'avoit tracé ce grand génie. Abdoulrahman, un de ſes ſucceſſeurs, & celui qui lui reſſembloit le plus par ſon courage & par la hardieſſe de ſes deſſeins, s'empara de pluſieurs de nos provinces, s'avança juſqu'à Tours, & de-là menaçoit de ſes fers tout le royaume. Charles-Martel arrêta ce conquérant dans ſa marche; & les Maures arroſerent de leur ſang nos plaines qu'ils avoient ſi ſouvent ravagées. Ils renoncerent, depuis cette fameuſe défaite, à l'eſpérance dont ils

s'étoient flattés jusqu'alors de se rendre maîtres de la France; ou du moins, s'ils firent depuis quelques foibles tentatives, elles ne furent suivies d'aucun succès. Les troubles, qui s'éleverent peu de tems après parmi eux, effacerent entiérement ces premieres idées de conquêtes. Les richesses de l'Espagne y avoient attiré différentes tribus Arabes de l'Orient & de l'Afrique. Chacune de ces tribus, jalouse de posséder seule ces trésors, prit les armes pour en depouiler les autres.

Dans le même tems, l'Orient changea de souverains. La dynastie des Abbassides ayant fait périr celle des Ommiades, Abdoulrahman-ibn-Moavié, qui étoit de cette derniere famille, s'enfuit en Espa-

gne. La couronne lui fut bientôt déférée par les Arabes de ce royaume, qui avoient toujours été attachés aux Ommiades. L'Eſpagne, depuis ce moment fut détachée des Etats des Califes d'Orient, & eut ſes princes particuliers qui prirent auſſi le nom de *Califes*, & qui, comme eux réunirent l'empire avec le ſacerdoce. Les deſcendans d'Abdoulrahman, amollis par le luxe & l'opulence, abandonnerent les rênes du gouvernement entre les mains de leurs *Hadjebs*, eſpece de Maires du palais, qui s'emparerent de toute l'autorité. Ces Califes devinrent enfin ſi mépriſables, qu'ils furent privés de la couronne. Alors ceux qui, parmi les Arabes, eurent du crédit ou de la force, s'érigerent en ſouverains, &

l'on en compta presque autant que de provinces. Les forces des Maures, réunies auparavant dans une seule main, ayant été ainsi divisées, ils en devinrent moins redoutables aux Chrétiens. Ceux-ci firent sur eux plusieurs conquêtes importantes ; & ils seroient même parvenus, en peu de tems, à les chasser de l'Espagne si, par une certaine fatalité, les forces des Chrétiens n'eussent été aussi partagées entre différens princes. Souvent, parmi les deux nations, l'intérêt politique l'emporta sur celui de la religion ; & l'on vit les Chrétiens se liguer avec les Musulmans, & les Musulmans s'armer en faveur des Chrétiens. Ces derniers cependant faisoient des progrès rapides ;

& les Arabes d'Eſpagne, réduits à la derniere extrémité, appellerent à leur ſecours les Africains. L'ambition fit bientôt oublier à ceux-ci le motif qui les avoit conduits en Eſpagne ; & au lieu de défendre leurs compatriotes, ils ne ſongerent qu'à les ſubjuguer : peu s'en fallut que cette nouvelle révolution ne devînt funeſte aux Chrétiens, par la multitude incroyable d'ennemis qu'elle leur ſuſcita. Il ſembloit que l'Afrique s'épuiſât d'hommes, pour les armer contre les Eſpagnols ; mais la conſtance, la fermeté & la valeur de ces derniers, malgré leur petit nombre, triompherent de tous ces obſtacles. Les guerres civiles, qui s'éleverent en Afrique & dans le royaume de Grenade, fu-

rent enfin le terme de la domination des Arabes en Espagne. Telle est, en abrégé, l'histoire que je donne au public.

Au reste, tout ce qui concerne l'Espagne dans cet ouvrage, n'est pas uniquement tiré des historiens Arabes ; leur génie fécond, quand il a tracé les victoires & la prospérité de leur nation, est devenu sterile, quand il a fallu en annoncer les défaites & la décadence. Ils se sont alors contentés d'indiquer simplement ces faits, sans entrer dans des détails mortifians pour leur orgueil : leur silence, dans ces occasions m'a obligé d'avoir recours aux historiens Espagnols. J'ai consulté, pour cette partie qui ne fait pas

le quart de cet ouvrage, l'hiſtoire d'Eſpagne en latin, par Mariana. Il faut en excepter la conquête du royaume de Grenade, par Ferdinand & Iſabelle, que j'ai trouvé décrite fort au long dans un recueil d'hiſtoriens Arabes, intitulé, *Hiſtoria Lenazzadini Viziri.* Le même recueil m'a fourni la ſuite des vice-rois qui gouvernerent l'Eſpagne, au nom des Califes d'Orient. J'oſe aſſurer qu'elle n'eſt pas exacte dans les hiſtoriens Eſpagnols, qui non ſeulement ont défiguré les noms de ces gouverneurs, mais même en ont quelquefois ſubſtitué d'autres. J'ai trouvé dans le même recueil, ainſi que dans Novairi, dans Tabari, & dans pluſieurs autres manuſcrits, des

anecdotes intéreſſantes ſur les Califes Ommiades d'Eſpagne. Quand j'ai pu découvrir, dans ces mêmes auteurs, quelque trait relatif aux mœurs, au luxe & au commerce de ce tems-là, je n'ai pas manqué d'en faire uſage. Quant aux noms d'hommes, j'ai cru ne devoir point les altérer. Par exemple, j'ai dit *Abdoulrahman*, & non pas *Abdérame*, & ainſi des autres noms qui ſont quelquefois méconnoiſſables dans nos hiſtoriens.

Ce ſeroit peut-être ici le lieu de rendre compte du ſtyle de cet ouvrage. Mais que pourroit dire là-deſſus un homme qui, tranſporté dès ſa premiere jeuneſſe en Orient, y a paſſé la plus grande par-

tie de sa vie, & qui, par état, étoit non seulement obligé de cultiver les langues orientales, mais même de les parler continuellement ?

NOMS

Des manuscrits Arabes de la Bibliotheque du Roi, & autres Auteurs, sur lesquels cet Ouvrage a été composé.

CHÉHABEDDIN-ABOUL-ABBASI, *pars* 23. *Historiæ-universalis*, n° 642.

Ahmed-ben-Abdoulvahabi, *cognomine* Novairi, *Historiæ Ommiadarum qui in Hispaniâ regnârunt*, n° 645.

Ejusdem Historia Africæ & Occidentis, n° 702.

Historia de regibus beni Zian, *ex familiâ* Edrissitarum, *auctore* Muhammed-Abdoul-Giali, n° 703.

Ahmed-ben-Muhammed-el-

Historia universalis Abou-Djaferi-Muhammed-ben-Harir-el-Tabari.

Roderici Toletani, *Episcopi historia.*

Joannis Marianæ *Hispani è Societate Jesu, Historia de rebus Hispanis.*

Leonis Africani *Descriptio Africæ.*

L'Afrique de *Marmol.*

Bibliotheque Orientale de *d'Herbelot.*

life, ou ſucceſſeur de Mahomet, réſolut de porter ſes armes en Afrique, & de joindre à ſes vaſtes Etats les pays que poſſédoient encore les Romains dans cette partie du monde.

L'Afrique a pour bornes, à l'orient, la Judée, l'Arabie pétrée, Suès, & le golfe Arabique; au midi, elle s'étend en pointe vers le cap de Bonne-Eſpérance, & confine à la mer d'Ethiopie; à l'occident, elle a l'océan Atlantique, qui la ſépare de l'Amérique; au ſeptentrion, le détroit de Gibraltar, & la mer Méditerranée, qui la ſépare de l'Europe. L'Afrique, dans ſa plus grande longueur, depuis le détroit de Gibraltar, juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance, a douze cent lieues, & mille cinquante lieues dans ſa plus grande largeur, depuis le

Cap-Verd, jusqu'au golfe Arabique.

Les Anciens n'ont jamais bien connu ce continent, si ce n'est du côté qu'il touche à la Méditerranée : tout ce qui est au-dessus des sources du Nil, & des montagnes de la Lune, leur étoit inconnu, & n'a été découvert que depuis près de trois siécles. Les Romains divisoient ce qu'ils connoissent de cette partie du monde, en six contrées ; l'Afrique consulaire, & l'Afrique propre, où étoit Carthage ; la Numidie consulaire, où étoit située la ville de Cirte, & la Bizacène où étoit Adrumette, & les deux Mauritanies ; l'une qu'ils appelloient *Césarienne*, qui compose aujourd'hui les royaumes d'Alger & de Tremésen ; & l'autre, à laquelle ils donnoient le nom de *Tingi-*

tane, où sont à présent les royaumes de Fez, & de Maroc.

La partie de l'Afrique, qui étoit connue aux anciens, fut dabord gouvernée par divers princes du pays ; mais après la prise de Carthage & la défaite des rois Africains, par les Romains, elle passa sous la domination de cette république, qui la gouvernoit par des proconsuls. L'an de J. C. 427, les Vandales chasserent les Romains de l'Afrique, & s'en rendirent maîtres : ils la posséderent jusqu'à l'année 553, que Bélisaire, général de l'empereur Justinien, ayant emporté Carthage d'assaut, & pris Gélimere, dernier roi des Vandales, elle fut réduite une seconde fois en province Romaine ; & les empereurs Grecs de Constantinople y envoyoient des généraux & des

gouverneurs, pour y commander. Les Goths profitant de la foiblesse de l'empire, leur avoient enlevé une partie de l'une & l'autre Mauritanie : les Berbers (a) s'é-

(a) Nom du pays que nous appellons aujourd'hui la *Barbarie*, & des peuples qui l'habitent. Le sentiment des historiens est partagé sur l'origine des Berbers. Ahma-Elfasc prétend que cette nation descend des Amalécites, & des Chananéens, que les Israëlites chasserent de la Palestine, lorsqu'ils s'en rendirent les maîtres : d'autres historiens les font sortir de cinq colonies ou tribus d'Hémiarites, ou Homérites, qui passerent d'Asie en Afrique, sous la conduite d'Afrikin, fils de Kis, fils de Safi, qui régnoit alors en Arabie. Ils disent que ce prince étendit ses conquêtes & sa langue en Afrique : en effet, l'on y parloit Arabe, long-tems avant la conquête des Arabes Mahométans. Les cinq colonies d'Hémiarites, qui passerent de l'Arabie heureuse en Afrique, se nommoient *Sahnadjiens*, *Mucamudins*, *Zénétes*, *Gomeres* & *Haoares* : elles gardent encore leur nom, & ont été depuis divisées en plus de six cent lignées de Berbers, dont les uns vivent sous les tentes, & les autres dans les villes.

furent aussi soulevés, & avoient des rois de leur nation ; mais avant d'entrer dans le détail des événemens qui rendirent les Arabes possesseurs de cette vaste contrée, il est nécessaire de présenter ici dans quelle situation étoit alors l'empire Romain.

Cet empire étoit bien déchu de ce haut degré de puissance, qui lui avoit soumis la plus grande partie de l'univers. Constant II, fils de Constantin III, & petit-fils d'Héraclius, régnoit alors. Ce prince étoit moins occupé des affaires de l'Etat, que de celles de la religion : il songeoit plus à faire triompher le Monothélisme, dont il étoit le partisan déclaré, qu'à mettre l'empire à l'abri des ennemis sans nombre, qui l'attaquoient de toutes parts ; cet empereur foible & indolent voyoit avec indiffé-

rence les plus belles provinces ravagées par les Barbares, devenir leur conquête.

Les Arabes, d'un côté, s'étoient emparé d'une partie de la Thrace, & de-là portoient la terreur & la désolation jusques sous les murs de Constantinople : l'Italie, d'un autre côté, étoit en proie aux armes des Lombards ; cette nation belliqueuse avoit conquis la plus grande partie de cette riche contrée, jadis le berceau des Romains, & d'où ils étoient sortis pour subjuguer l'univers. Rotharic, qui étoit alors sur le trône des Lombards, venoit de remporter une victoire signalée sur les Romains, il leur avoit enlevé Odozo, Trévizi, & plusieurs autres villes ; & de-là il sembloit menacer Rome elle-même d'un sort pareil.

Tandis que ces différens peuples conjurés contre les Romains, les dépouilloient des plus belles provinces qu'ils eussent dans l'Occident, les Arabes leur portoient des coups plus redoutables en Orient : ils s'étoient déja rendus maîtres de l'Arabie entiere, sous le régne d'Héraclius ; la Syrie, la Phénicie, la Palestine, l'Egypte avoient bientôt subi le joug de ces nouveaux conquérans, qui avoient pénétré jusques dans l'Asie mineure. Tel étoit, en abrégé, le triste état où se trouvoit l'empire Romain, lorsque le Calife Osman conçut le dessein de s'emparer de l'Afrique ; les conjonctures ne pouvoient être plus favorables pour le projet de ce prince : le patrice Grégoire, qui étoit gouverneur de cette province, étoit odieux aux diffé-

rentes nations qui l'habitoient, par ses vexations & par sa tyrannie.

Le frere utérin du Calife, Abdoullah-ben-Saad, gouverneur de l'Egypte, fut destiné à commander l'armée qui devoit marcher en Afrique : le nouveau général, pour accoutumer les Arabes à combattre contre les Africains, détacha successivement différens corps de troupes, qui firent des incursions sur les terres des Romains. Quelques legers avantages remportés par ces troupes, déterminerent Osman à rendre public le projet qu'il avoit formé, & qu'il avoit tenu secret jusqu'alors : il assembla dans la mosquée les compagnons (*a*) du

(*a*) Ceux parmi ses contemporains, qui se sont rendus illustres par leur doctrine ou par leur valeur. Ces personna-

Prophete, & les chefs des tribus, qui formoient alors le conseil des Califes : la conquête de l'Afrique fut proposée & résolue d'un concert unanime. On leva une armée composée de l'élite de toutes les tribus Arabes. Osman, pour encourager ses troupes à bien faire, leur distribua de l'argent : elles se mirent en marche l'an 647. L'armée Musulmane, arrivée en Egypte, Abdallah y joignit vingt mille Egyptiens qu'il avoit levés dans son gouvernement.

Hégire 27.

En entrant dans le pays soumis aux Romains, le général Arabe envoya vers Tripoli un dé-

---

ges & leurs familles ont conservé longtems un grand crédit & une grande autorité parmi les Musulmans ; & les premiers Califes les consultoient toujours dans les affaires importantes.

tachement commandé par Zuhri; mais à peine celui-ci avoit-il fait ses premieres dispositions pour le siége, qu'il fut rappellé: il n'eut que le tems de s'emparer de quelques vaisseaux, qui étoient venus au secours de la place; cent hommes, qui se trouverent à bord, furent faits prisonniers, & présentés au général qui leur fit trancher la tête.

Le patrice Grégoire, à la premiere nouvelle de l'irruption des Arabes, leva une armée de cent vingt mille combattans, & se pressa d'aller à leur rencontre. Abdoullah, conformément à la loi Mahometane, & pour éviter l'effusion du sang, offrit la paix à Grégoire, en lui donnant à choisir l'une de ces deux conditions, ou d'embrasser l'Islamisme,

ou de se rendre tributaire (*a*) du Calife. Le gouverneur Romain ayant rejetté avec dédain l'une & l'autre proposition; le général Arabe vit bien que les armes seules devoient décider de la querelle. Déterminé à vaincre ou à périr, il sortit de ses retranchemens, marcha droit aux ennemis, & leur présenta la bataille: le combat fut long & sanglant; & si les Arabes attaquerent les Grecs avec la plus grande impé-

(*a*) Cette loi se trouve expliquée en partie dans le trentieme verset du neuviéme chapitre de l'Alcoran, intitulé *Sourat-Etoubé*, c'est-à-dire, le *chapitre de la pénitence*; voilà la traduction du texte de ce verset: « Combattez contre » ceux qui ne croient ni en Dieu ni au » jour du jugement, & qui ne tiennent » pas pour prohibé ce que Dieu & son » Envoyé ont défendu; combattez aussi » contre les Juifs & les Chrétiens, jus- » qu'à ce qu'ils paient le tribut, & se » soumettent.

tuosité, ceux-ci soutinrent le choc avec autant de valeur, & sans se laisser jamais enfoncer : enfin, après une perte à-peu-près égale, on se retira, sans qu'aucun des deux partis pût se flatter d'avoir l'avantage. Osman, qui étoit un des principaux officiers d'Abdoullah, & qui commandoit un corps de réserve, se trouva séparé du gros de l'armée, après le combat; son inquiétude étoit extrême : il se représentoit, d'un côté, les alarmes où devoit être son général, sur le corps de réserve qu'il lui avoit confié; & d'un autre côté, il ignoroit le succès de l'action qui venoit de se passer entre les deux nations : pour faire cesser la cruelle incertitude où il étoit, il choisit douze soldats les plus déterminés de ceux qu'il avoit sous ses ordres,

& mit à leur tête Abdoullah-ben-Zobéir : ceux-ci furent assez heureux pour traverser le camp des Grecs, à la faveur de la nuit, & pour joindre avec le même bonheur le gros de l'armée Musulmane ; leur arrivée y repandit une allégresse extrême, & les Arabes pousserent des cris de joie : les Grecs étonnés, crurent que les ennemis alloient recommencer le combat, malgré les ténébres, & se préparerent à les recevoir.

Il ne se donna jamais de bataille plus extraordinaire que celle d'Iacoubé, si l'on peut donner ce nom à plusieurs combats qui se succéderent les uns aux autres : l'on vit, pendant plusieurs jours, les deux armées en venir aux mains, dès le lever du soleil, & se battre avec acharnement

jusqu'à midi, sans que la victoire se déclarât pour aucun des deux partis : alors le combat finissoit ; & chaque nation également excédée de fatigue & de chaleur ; retournoit dans son camp, prête à recommencer le lendemain.

Zobéir, le chef des douze soldats, voulut, en arrivant, partager la gloire de ses compatriotes. Il marcha donc au combat, sans prendre aucun repos. Dans la chaleur de l'action, il cherche des yeux Abdoullah-ben-Saad, son général, & ne l'apperçoit pas. Ayant appris qu'il étoit dans sa tente, il s'y transporte aussitôt, & lui demande avec une noble hardiesse, si une tente est le poste d'un général, tandis que ses soldats en sont aux mains avec les ennemis. Abdoullah, pour excuser sa lâcheté, lui dit

que Grégoire avoit fait publier dans son armée en langue grecque & Arabe, qu'il donneroit cent mille piéces d'or, & sa fille, à quiconque, soit Chrétien, soit Musulman, lui apporteroit la tête du général Arabe; que les soldats des deux armées connoissoient également la beauté de cette fille, puisqu'ils la voyoient combattre à côté de son pere, revêtue d'habits magnifiques, & montée sur un coursier fougueux; que ses amis effrayés, l'avoient forcé de se dérober à un péril évident, & de se retirer dans sa tente, durant le combat. Zobéir tâcha de rassurer son général, & lui proposa de faire crier à son tour dans son armée, que quiconque, soit Chrétien, soit Musulman, tueroit Grégoire, deviendroit possesseur de la fille du

patrice, avec cent mille piéces d'or : la proclamation fut faite ; & Grégoire fut rempli d'une terreur semblable à celle qu'il avoit inspirée à Abdoullah.

Celui-ci donna depuis cet instant, toute sa confiance à Zobéir. Il s'étoit trop bien trouvé de ses conseils, pour ne pas le consulter de nouveau : il lui représenta qu'il avoit déja livré plusieurs combats qui diminuoient le nombre de ses soldats ; que les Romains faisant la guerre dans leur pays, pouvoient plus aisément réparer leur perte. Zobéir lui répondit qu'il avoit imaginé cette ruse qui rendroit leur parti victorieux ; qu'il avoit remarqué que le combat commençoit à la pointe du jour, & finissoit vers le midi ; qu'il falloit qu'une partie de ses soldats restât sous les

tentes, toute armée, & prête à monter à cheval, tandis que le reste des troupes marcheroit au combat, pour le quitter, comme les jours précédens, vers l'heure du midi; que les ennemis fatigués, ne manqueroient pas de faire la même chose; que, quelques instants après, il pourroit recommencer le combat avec les soldats qui seroient restés tranquilles dans le camp, & qu'il vaincroit sans peine des gens surpris, excédés de chaleur, & accablés de fatigues.

Le général Musulman ne voulut rien entreprendre, sans consulter les principaux officiers de son armée. Il leur fit part du projet de Zobéir, qui fut approuvé, & dont l'exécution fut fixée au lendemain. Une partie des soldats eut ordre de se tenir en-

chée ſous les tentes, en état de charger au premier ſignal : le reſte de l'armée marcha droit à l'ennemi ; le combat fut opiniâtre, & l'on fit, de part & d'autre, des prodiges de valeur. Le général Chrétien animoit ſes troupes : l'on portoit devant lui un étendard, ſur lequel étoit repréſentée la figure d'une croix : le ſoleil étoit alors dans ſa plus grande force ; & les Romains épuiſés, ſembloient déja méditer leur retraite ; mais Zobéir, qui s'apperçut de ce deſſein, ſe mit en devoir de s'y oppoſer, & ſoutint encore le combat, durant quelque tems : la chaleur augmentoit, à chaque inſtant, dans un climat auſſi brûlant ; & les ſoldats étoient ſi fort abbatus, qu'à peine pouvoient-ils porter leurs armes : enfin les deux armées ſe retire-

rent chacune dans son camp. Les Musulmans, pour ne donner aucun soupçon, quittent leurs armes, ôtent leurs cuirasses, & pendent leurs arcs à la selle de leurs chevaux ; cependant Zobéir donne le signal ; les soldats, qui étoient restés jusqu'alors cachés sous les tentes, en sortent tout-armés, & s'élancent sur leurs chevaux. Zobéir se met à leur tête & retourne à l'ennemi : les Romains étonnés de voir reparoître couverts de leurs armes ceux qui, un instant auparavant, venoient de les poser, sont saisis de terreur, & prennent la fuite. En vain Grégoire veut faire quelque résistance avec ses plus braves soldats : il est tué lui-même ; une partie des Chrétiens est passée au fil de l'épée, & la reste va se refugier dans la ville de Sabtélé :

leur camp fut abandonné au pillage, & l'on fit un butin immense.

La fille de Grégoire, après avoir fait des prodiges de valeur, fut prise les armes à la main, & conduite au général Musulman, qui lui demanda des nouvelles de son pere : « Mon pere, dit-elle, à Abdoullah, » a péri les » armes à la main ; & moi déter» minée à ne pas lui survivre, & » n'écoutant que mon désespoir, » je me suis précipitée au milieu » des bataillons, sans avoir pu y » trouver la mort que je cher» chois. » Abdoullah, pour sçavoir si elle reconnoîtroit celui qui avoit tué Grégoire, fit venir devant elle les principaux officiers de son armée. A peine eut-elle apperçu Zobéir, qu'elle s'écria avec douleur, que c'étoit là

celui qui avoit ôté la vie à Grégoire. Abdoullah, étonné du silence qu'avoit gardé jusqu'alors Zobéir, lui demanda pourquoi il ne s'étoit pas d'abord présenté pour réclamer la récompense promise à celui qui lui apporteroit la tête du patrice. Zobéir répondit qu'un motif plus noble l'avoit animé, qu'il avoit uniquement combattu pour la gloire & pour la religion. Le général Arabe ne voulut pas lui céder en générosité, & lui donna la belle captive & cent mille piéces d'or.

Après la défaite de l'armée Chrétienne, les Musulmans mirent le siége devant Sabtélé: la ville fut emportée d'assaut; & l'on fit un butin immense, en or & en argent. Abdoullah voulut en faire la distribution lui-même; & chaque cavalier eut pour sa part

trois mille pieces d'or, & chaque fantassin en eut mille. Sabtélé fut détruite; & le peu d'habitans qui avoient échappé au carnage, fut forcé de chercher un autre séjour: la terreur s'empara des peuples d'Afrique. Ils se refugierent dans les forteresses des environs; encore même ne s'y croyoient-ils pas en sûreté. Les habitans de Sfax, place forte, n'oserent pas attendre l'arrivée des Arabes: ils offrirent à Abdoullah trois cent livres d'or, pour racheter le pillage de leur ville; condition qu'il n'accepta, qu'après bien des instances: plusieurs places, à l'exemple de Sfax, consentirent à payer un tribut, & prévinrent leur ruine par ce moyen.

Des succès aussi rapides, ne devoient pas être ignorés du Calife Osman. Zobéir, qui y avoit tant

contribué, fut choisi pour aller les lui annoncer. Il partit aussitôt pour Médine, & y arriva après vingt jours de marche : il fit part au Calife des victoires remportées par son armée. Osman voulut que Zobéir lui-même apprît au peuple le détail de tous ces succès, & l'on indiqua une assemblée générale dans la mosquée : tous les Musulmans rendirent graces à Dieu, & convinrent qu'Abdoullah-ben-Saad étoit aussi grand capitaine qu'Halid-ben-Velid (*a*), & Amrou-ben-

---

(*a*) Ce sont les deux plus grands capitaines qui ayent paru au commencement du Musulmanisme : le premier fut qualifié par Mahometh lui-même, du titre de *Séifoullah*, ou l'*Epée de Dieu* ; ce fut lui qui remporta la victoire à la bataille de Moustah en Syrie, où Héraclius étoit en personne, à la tête de cent mille hommes. L'on dit qu'Halid rompit huit épées dans cette bataille : il fit aussi

Elas,

Elas, qui avoient ſoumis la Syrie & l'Egypte.

L'armée Muſulmane étoit en Afrique, depuis quinze mois ; les combats & les maladies l'avoient beaucoup diminuée. Le triſte état, où elle étoit, l'empêcha de pouſſer ſes conquêtes plus loin. Les choſes demeurerent en cet état, pendant le reſte du Califat d'Oſman, & durant tout celui d'Ali, juſqu'au régne de Moavié, qui envoya Ben-Hadidje en Afrique, l'an 665.

L'empereur de Conſtantinople levoit des impôts conſidérables ſur les peuples d'Afrique, qui étoient encore ſous ſa domination. Dès qu'il eut appris l'accord

Hég. 45.

la conquête de la Syrie. Le ſecond ne ſe rendit pas moins illuſtre, & conquit l'Egypte, la Nubie, & une grande partie de la Lybie.

que les Africains avoient fait avec Abdoullah, il leur dépêcha le patriarche Oulene, avec ordre de lui remettre une ſomme pareille à celle qu'ils s'étoient engagés de payer aux Arabes. Le patriarche ſe rendit à Carthage, & fit part au peuple des ordres dont il étoit porteur. A cette demande, la conſternation fut univerſelle; ils repréſenterent qu'ils n'avoient donné au général Muſulman une ſomme ſi exorbitante, que pour ſauver leur vie & leur liberté; que c'étoit tout ce qu'ils poſſédoient, & qu'il leur étoit impoſſible de ſatisfaire l'empereur. Havadjé avoit ſuccédé au patrice Grégoire dans le gouvernement de l'Afrique : il fut indigné de la tyrannie de l'empereur, & chaſſa ignominieuſement le patriarche. Les peuples

se souleverent & mirent à leur tête un nommé *Artioun-Havadjé*, qui, sçachant que l'on ne trahissoit pas impunément son Souverain, voulut se mettre à l'abri de son ressentiment. Il se rendit à Damas, & fit part au Calife des troubles qui agitoient l'Afrique; il lui fit entendre que le moment favorable de s'en rendre maître étoit arrivé. Moavié se rendit à ses raisons, & leva une armée dont il donna le commandement à Ben-Hadidje. Havadjé eut ordre de l'accompagner; mais il mourut à Alexandrie: le général Musulman poursuivit son chemin, & entra dans l'Afrique: son armée étoit composée de l'élite des troupes de Syrie & d'Egypte. Les peuples d'Afrique, qui ignoroient la mort de Havadjé, étoient persuadés

que leur ancien gouverneur accompagnoit les Arabes.

Ben-Hadidjé campa au pied d'une montagne, à dix milles de la ville de Camounié : un corps de trente mille Grecs couvroit cette place, & empêchoit qu'on n'en pût former le siége. Le général Musulman détacha un pareil corps de troupes, qui attaqua les Romains, & les défit; il assiegea ensuite Camounié. Abdulmélek-ben-Mervan, un des principaux officiers de l'armée Musulmane, s'apperçut qu'une partie des murailles de la ville étoit écroulée; il fit avancer des troupes de ce côté-là. Les assiegés y accoururent en foule, & le carnage fut grand de part & d'autre; la ville fut enfin emportée d'assaut, & abandonnée au pillage : le général détacha Abdulmélek, avec mille

cavaliers, pour s'emparer de Djéloula qui ne fit qu'une foible résistance ; il s'éleva pour lors des disputes parmi les Arabes, au sujet du butin. Le général écrivit au Calife, pour régler le partage des dépouilles : il échut trois cens piéces d'or à chaque soldat ; ce même Ben-Hadidje est le premier, parmi les Musulmans, qui ait porté ses armes en Sicile. A son retour d'Afrique, il fut nommé vice-roi d'Egypte ; & ce gouvernement fut alors séparé de celui d'Afrique, auquel il étoit réuni avant ce tems-là.

A Ben-Hadidje succéda Akbé-ben-Nafih dans le gouvernement d'Afrique, lequel en prit possession, à la tête de dix mille hommes tirés des meilleures troupes de Syrie : ce général étendit au loin ses conquêtes dans

J.C. 674. Hég. 55.

l'Afrique, & fit passer un grand nombre de Chrétiens au fil de l'épée : il représenta, au bout de quelque tems, aux principaux officiers de son armée, que la nation des Berbers, qui avoit embrassé le Mahométisme, y paroissoit attachée, tant que les armées Musulmanes étoient en Afrique; que dès qu'elles étoient disparues, ces nouveaux prosélytes cessoient de professer une religion que la crainte seule leur avoit fait suivre. Il proposa, pour fixer l'inconstance de ce peuple, de bâtir une ville forte, où l'on laisseroit une garnison nombreuse : l'avis du général fut approuvé, & la ville fut bâtie sous les auspices, & par les soins d'Akbé : il l'enferma de murailles de brique, défendues par de bonnes tours, & la décora

d'une ſuperbe moſquée, ſoutenue par des colomnes de marbre. Cette nouvelle ville, qui fut appellée *Caïroan*, & qui ſubſiſte encore, avoit trois mille ſix cent ſtades de circuit.

Méſélé ayant été nommé gouverneur de l'Egypte, à laquelle on réunit de nouveau les poſſeſſions des Arabes en Afrique, deſtitua Akbé d'une place qu'il rempliſſoit ſi bien, pour la donner à Abul-Méhadjir. Celui-ci ne voulut pas réſider dans la ville qu'avoit bâtie ſon prédéceſſeur. Animé d'une baſſe jalouſie, il réſolut de la détruire, ou du moins d'en tranſporter les habitans, pour peupler une nouvelle ville, qui fût ſon ouvrage.

Akbé ſe rendit à Damas, qui étoit alors le ſiége de l'empire, pour implorer la juſtice du Ca-

life : il repréfenta à ce prince, que Caïroan étoit le centre de la puiffance Mufulmane en Afrique ; que cette ville fervoit de frein aux Berbers, & les retenoit dans l'obéiffance ; que cependant, malgré l'importance d'une pareille place, Abul-Méhadjir avoit réfolu de la détruire, pour en bâtir une nouvelle, qui n'étoit d'aucune utilité, ni par fa fituation, ni par fa force. Le Calife lui promit de lui rendre juftice, & de lui conférer de nouveau le gouvernement de l'Afrique ; mais ce prince mourut, avant que d'exécuter fa promeffe. Akbé ne retourna dans cette province, que fous le fucceffeur de Moavié, l'année 681. Avant que de fe rendre dans fon gouvernement, il s'aboucha en Egypte avec Méfélé, qui en étoit le vice-

Hég. 61.

roi. Ce dernier, honteux de ses mauvais procédés, en rejetta tout l'odieux sur Abul-Méhadjir; Akbé parut se contenter des prétendues excuses de Mésélé, & passa promptement en Afrique. Le premier usage, qu'il fit de son autorité, fut de mettre aux fers Abul-Méhadjir, & de détruire la nouvelle ville qu'il avoit bâtie; il se rendit ensuite à Caïroan, où il laissa une forte garnison sous les ordres de Zuhéir-ben-Kirvan.

Akbé forma bientôt le projet de nouvelles conquêtes. Avant que de partir pour son expédition; il embrassa tendrement ses enfans, en leur disant qu'il alloit combattre pour la religion, qu'il sacrifioit sa vie pour une si juste cause, & qu'il seroit trop heureux de leur laisser pour héritage un pareil exemple à suivre.

Après ces adieux, le général Mus-fulman se mit à la tête de ses troupes, & marcha du côté de Bugie : cette ville fut emportée d'assaut, & les habitans passés au fil de l'épée ; de-là il se présenta devant Mélich, place forte : les Grecs s'y étoient retirés en grand nombre : ils oserent lui présenter la bataille ; mais ils payerent cher leur hardiesse : la plûpart furent taillés en piéces, & Akbé les poursuivit jusqu'aux portes de Mélich ; il ne voulut point perdre de tems à assiéger cette place, & il passa dans la province du Zab : à la nouvelle de son approche, les peuples consternés se refugierent dans le fond des forêts, & sur les montagnes.

Le gouverneur du Zab avoit envoyé un corps de troupes, pour disputer le passage au gé-

néral Arabe ; les Grecs furent défaits, & mis en fuite : ces derniers, trop foibles pour résister tout seuls à leurs ennemis, implorerent le secours des Berbers, leurs voisins; ces deux peuples réunis furent battus une seconde fois. Akbé, après cette victoire marcha vers Tanger. Elias, gouverneur de cette ville, pour les empereurs Grecs, comprit bien qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre, que celui de la soumission. Il alla trouver le général Musulman, & lui offrit des présens considérables : celui-ci le reçut avec bonté, & l'honora même de sa confiance ; il lui fit plusieurs questions sur l'Espagne, où peut-être il songeoit déja à porter ses armes ; il lui demanda ensuite, où étoient les confins de la domination des Grecs, &

où commençoient ceux des Berbers, de ce côté-là. Elias lui dit qu'il avoit traversé tout le pays soumis aux Grecs, & que le pays des Berbers, dont Sous étoit la capitale, étoit devant lui; que la partie de cette nation, qui habitoit ce canton de l'Afrique, étoit nombreuse & guerriere; qu'elle n'avoit aucune idée de la divinité, ni aucune espece de culte. Akbé, après ces informations, se mit en marche. Les Berbers veulent en vain s'opposer à son passage; tout ce qui se présente, est taillé en pièces: il arrive aux environs de Sous. Les habitans lui présentent la bataille; mais malgré toute leur valeur, ils sont défaits. Akbé les poursuit, & entre pêle-mêle avec eux dans Sous, où il fait un butin immense, la capitale

une fois réduite, tout plia devant lui. Il s'empara de la province de Mézata & de celle de Gadamis, & la mer seule borna ses conquêtes. Ce fut alors qu'il s'avança fiérement sur le rivage; & que poussant son cheval jusqu'au poitrail, il tira son sabre, & s'écria : « Grand Dieu ! sans » cet élement, qui arrête le cours » de mes exploits, j'irois cher» cher de nouvelles nations, » chez qui ton nom est ignoré, » & auxquelles je le ferois con» noître.

Ce général reprit ensuite la route de Caïroan; tous les peuples fuyoient devant lui, & trembloient à son approche : un jour il se trouva réduit, avec toute son armée, à la plus grande extrémité. Ils traversoient des déserts arides, & l'eau leur manqua :

Akbé eut alors recours à Dieu, & lui adressa une priere fervente. Dans le même instant, disent les historiens Arabes, il remarqua que son cheval gratoit la terre, qu'il baissoit ensuite la tête, comme s'il eût voulu boire : il fit aussi-tôt creuser, & soudain l'eau en sortit avec abondance ; ce lieu s'appelle encore aujourd'hui, *la source du cheval*. L'armée enfin arriva à Caïroan, où elle se reposa quelque tems de ses fatigues ; mais Akbé, toujours avide des conquêtes, en sortit de nouveau, à la tête d'un petit corps de troupes.

Les Grecs crurent avoir trouvé l'occasion favorable de se venger des maux que leur avoit faits ce général. A la force ils joignirent la ruse, & engagerent dans leur parti Kuscilé-ben-

Behram : il étoit le chef d'une tribu de Berbers ; sa bravoure & ses libéralités lui avoient gagné les cœurs de ses concitoyens. Kuscilé avoit embrassé l'Islamisme (a), dans le tems qu'Aboulméhadjir commandoit en Afrique, & lui avoit toujours été fidele. Bien loin d'avoir le même attachement pour son successeur, il le haïssoit, parce que ce vice-roi l'avoit mortifié dans plusieurs occasions. Kuscilé accepta avec joie la proposition que lui firent les Grecs de se revolter ; il assembla ses parens & ses amis qui étoient en grand nombre ; les Grecs se joignirent à lui, & il se vit bientôt à la tête d'un corps de troupes, bien supérieur à celui des Musulmans.

(a) *Islamisme* est tiré du mot arabe *Islam*, qui signifie *la religion Mahométane*.

Aboul-Méhadjir, quoique prisonnier d'Akbé, eut la générosité de l'avertir de la révolte de Kuscilé : ce vice-roi n'avoit alors que cinq mille hommes de troupes avec lui : il sentit bien qu'il ne pourroit pas résister avec des forces aussi inférieures ; il prit la généreuse résolution de mourir, les armes à la main, & rendit la liberté à Aboul-Méhadjir, en l'exhortant de s'éloigner, afin de pouvoir rétablir un jour les affaires des Arabes en Afrique. Aboul-Méhadjir trop courageux pour fuir le danger, refusa de lui obéir, & voulut périr à ses côtés. Les deux armées s'étant rencontrées, Akbé & Méhadjir briserent les fourreaux de leurs épées, & les jetterent à leurs pieds : les soldats suivirent cet exemple, & chargerent les en-

nemis avec fureur; le déſeſpoir augmentant leur courage, ils en firent une boucherie terrible: enfin accablés par le nombre, ils ſe firent tous tuer, & le combat ne finit que par la mort du dernier ſoldat Muſulman; c'eſt ainſi que périt Akbé, qui avoit fait des conquêtes ſi rapides.

Zuhéir-ben-Kirvan, gouverneur de Caïroan vouloit, avec ce qui reſtoit d'Arabes en Afrique, marcher contre Kuſcilé; on lui repréſenta qu'il n'étoit pas en état de lui tenir tête: il fut même obligé d'abandonner la ville de Caïroan, où il ne jugea pas qu'il fût en ſûreté, & ſe retira dans celle de Riça. Kuſcilé, en habile homme, profita de la victoire; il marcha droit à Caïroan: les Arabes conſternés, lui ouvrirent leurs portes; il s'em-

para bientôt du reste de l'Afrique, où les affaires des Musulmans continuerent d'aller en décadence, jusqu'au Califat d'Abdulmelek-ben-Mervan; ce prince y envoya le même Zuhéir, à la tête d'une armée nombreuse.

Ce nouveau général ressembloit en tout à Akbé, son prédécesseur, même zèle pour la religion, même courage, même goût pour les conquêtes: le Calife n'avoit pas cru pouvoir faire un meilleur choix. Zuhéir partit l'année 704. Kuscilé, ce chef des Berbers, qui avoit triomphé d'Akbé, instruit de la marche de Zuhéir, se mit en état de lui resister; les Grecs, les Berbers s'enrôlerent à l'envi sous ses étendards. Zuhéir, après avoir fait reposer ses troupes, alla au-devant de Kuscilé: les deux armées

Hég. 85.

ſe mêlerent, & la victoire ſembloit ſe déclarer alternativement pour les deux partis. Enfin la mort de Kuſcilé & celle de ſes principaux officiers mirent fin à l'action : les Grecs & les Berbers prirent la fuite ; les vainqueurs les pourſuivirent, & en firent un carnage terrible : après cette victoire, Zuhéir alla à Caïroan, où il fit un peu repoſer ſes troupes ; il ne voulut pas les laiſſer long-tems oiſives, il les fit avancer bientôt du côté de l'Occident.

Cependant les Grecs informerent l'empereur de Conſtantinople du triſte état où ils étoient réduits : ce prince donna ſes ordres pour l'armement d'une flotte. Le gouverneur de Sicile fut chargé d'y joindre les vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans les ports de cette

iſle ; les deux flottes réunies aborderent en Afrique. Zuhéir ne balança pas de préſenter la bataille aux Grecs ; mais ce général, qui étoit toujours ſorti victorieux des batailles qu'il avoit livrées juſqu'alors, éprouva enfin, qu'il n'y a point de bonheur conſtant. Il fut tué dans le combat, qui ne finit, comme la derniere bataille donnée par Akbé, que par la mort du dernier ſoldat Arabe ; les troupes, que l'empereur avoit envoyées, ſe rembarquerent & retournerent à Conſtantinople, triomphantes & chargées de dépouilles.

Quand le Calife apprit la défaite de ſon armée, il regretta vivement Zuhéir, & jetta les yeux ſur Haſan-ben-Miman, pour le remplacer. Haſan étoit alors gouverneur de l'Egypte, & avoit

ſous ſes ordres un corps de quarante mille hommes : il joignit à ces troupes celles que le Calife envoya, & ſe rendit maître de Caïroan, où il fit reprendre haleine à ſon armée. Ayant appris que Carthage étoit la ville la plus conſidérable de l'Afrique, il réſolut de l'aſſiéger : on eut beau lui repréſenter qu'Akbé & ſes prédéceſſeurs n'avoient pas oſé tenter cette conquête ; ces difficultés ne firent qu'enflammer ſon courage : il ſe préſenta devant la ville, & eut le bonheur de l'emporter par eſcalade. Les Grecs ſe ſauverent ſur leurs vaiſſeaux ; une partie fit voile pour la Sicile, & le reſte ſe refugia en Eſpagne. Haſan fit maſſacrer ceux qui n'avoient pu s'embarquer, & détruiſit les fortifications de la place : tous les Grecs, qui reſ-

terent en Afrique, se refugierent à Safat-Koura, & à Bizerte. Hasan sçut qu'ils s'étoient joints aux Berbers, & qu'ils avoient rassemblé une armée nombreuse. Marcher à leur rencontre, les combattre & les mettre en fuite, ne fut pour lui qu'une même chose. Toute l'Afrique trembloit sous la puissance de ce nouveau conquérant de tant de pays que possédoient autrefois les empereurs Grecs dans cette partie du monde ; il ne leur restoit plus que la ville de Bugie. Hasan, après des succès aussi éclatans, retourna triomphant à Caïroan.

A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, qu'il médita de nouvelles expéditions ; il apprit alors que Kahiné, reine des Berbers, avoit succédé à Kuscilé : on l'assura que cette prin-

ceſſe une fois détrônée, les Berbers ne balanceroient pas à reconnoître l'autorité des Califes. La reine Kahiné, inſtruite de la marche d'Haſan, ſe mit en devoir de s'y oppoſer. Comme les deux armées ſe cherchoient réciproquement, elle ne tarderent pas à ſe rencontrer près d'une riviere. Bientôt les combattans furent aux priſes; la fortune fut contraire aux Arabes : il en périt un grand nombre, & le reſte ne trouva ſon ſalut, que dans la fuite. Le nombre des priſonniers fut auſſi très-conſidérable : Kahiné les traita fort humainement, & leur rendit la liberté; elle ne retint auprès d'elle, qu'Halid-ben-Relid, qui étoit un des principaux officiers de l'armée Arabe.

Haſan, après ſa defaite, fut hors d'état de remettre ſur pied de nou-

velles troupes, & fut obligé d'abandonner l'Afrique. Il instruisit le Calife du revers qu'il venoit d'éprouver : ce prince lui promit du secours; mais il s'écoula cinq années, avant qu'il pût tenir sa parole. La reine Kahiné, pendant cet intervalle, reprit toutes les villes dont s'étoient emparé les Arabes, qui perdirent de nouveau toutes leurs conquêtes.

Le Calife enfin envoya une armée dans l'Afrique. La reine Kahiné, instruite de sa marche, assembla ses principaux sujets, & leur tint ce discours : « Nos » villes, l'or & l'argent, qu'elles » renferment, attirent sur nous » continuellement les armes des » Arabes ; ces vils métaux ne » font point notre ambition, & » nous nous contentons des pro- » ductions

» ductions de la nature ; détrui-
» sons ces villes ; cachons sous
» leurs ruines ces trésors, objets
» de la cupidité de nos ennemis :
» quand ils ne trouveront plus
» chez nous de quoi satisfaire
» leur avarice, ils nous laisse-
» ront tranquilles. » Les Berbers
obéissent à la voix de leur reine.
Pour se conserver la possession
de leur pays, ils le détruisent ;
les villes sont abbatues, & les
Etats de cette princesse sont chan-
gés en un vaste désert. L'histo-
rien Abdoulrahman, dit qu'a-
vant cette époque, ils étoient
extrêmement peuplés, & que
même de son tems, l'on voyoit
les ruines des villes qui avoient
été détruites.

Hasan, à son retour en Afri-
que, trouva les Grecs indisposés
contre la reine des Berbers. Il

profita de cette mésintelligence, qui lui étoit favorable, & se présenta devant Vélili, dont les habitans lui ouvrirent les portes : Constantilia & Sfax ne tarderent pas à suivre l'exemple de Vélili. la reine Kahiné, dans l'incertitude du succès d'une bataille, voulut mettre en sûreté ses deux fils : elle les fit venir devant elle, & leur ordonna d'aller d'eux-mêmes se remettre entre les mains du général Musulman ; en même tems, pour l'engager à les traiter favorablement, elle lui renvoya Halid, qui étoit fort considéré parmi les Arabes. Hasan reçut les deux princes avec assez d'humanité. Il les fit cependant garder à vue, & marcha ensuite contre Kahiné : cette grande reine ne refusa pas le combat ; les deux armées se mêlerent, &

firent de part & d'autre des prodiges de valeur : la victoire se déclara enfin pour les Musulmans. Kahiné mourut les armes à la main, après s'être défendue courageusement, & avoir immolé plusieurs des ennnemis, de sa propre main.

Les Berbers, après cette défaite, implorerent la clémence du vainqueur : Hasan les traita avec beaucoup de douceur ; il voulut même faire cesser la haine qui régnoit entre les deux peuples. Pour y réussir, il incorpora douze mille hommes de cette nation dans ses troupes : par cette politique, on leur ôtoit leurs meilleurs soldats, & on renforçoit l'armée Musulmane. Les Berbers, depuis ce tems-là, se montrerent un peu plus soumis, & la plûpart embrasserent le Mahométisme.

Après cette expédition, Hafan retourna à Caïroan, où il resta jusqu'à la mort du Calife Abdoul-mélik : Vélid, successeur de ce prince, rappella Hasan de l'Afrique, pour y envoyer à sa place Abdoulazizïbumervan : le gouvernement d'Egypte fut de nouveau réuni à celui d'Afrique. Hasan se soumit aux ordres du Calife. En passant par l'Egypte, il ne put se dispenser de rendre visite au nouveau gouverneur : Abdoulaziz étoit le plus avare de tous les hommes ; Hasan, qui avoit démêlé son caractére, avoit caché l'or & les pierreries qu'il avoit amassés, durant son séjour en Afrique : il présenta à Abdoulaziz deux cent jeunes esclaves de l'un & l'autre sexe, d'une rare beauté. Ce dernier peu satisfait d'un présent aussi consi-

dérable, le contraignit à lui donner ses meilleurs chevaux.

Hasan indigné, alla porter ses plaintes à Vélid. Pour intéresser davantage le Calife à lui rendre justice, il offrit à ce prince tous les diamans qu'il avoit apportés d'Afrique, en l'assurant qu'il les avoit soustraits, avec peine, à l'avidité du gouverneur d'Egypte.

Le Calife ne put s'empêcher de témoigner à Hasan, combien il étoit irrité contre Abdoulaziz. Il lui proposa de retourner en Afrique, reprendre le commandement des armées; mais il s'en excusa. Ce fut alors que le Calife se détermina à y envoyer Mousa-ben-Nasir; mais pour le mettre à l'abri des vexations qu'avoit éprouvées son prédécesseur, il voulut qu'il fût indépendant du gouvernement de l'E-

gypte, qu'il ſépara de celui de l'Afrique. A peine Mouſa y fut-il arrivé à la tête d'une armée nombreuſe, qu'il apprit que les Berbers s'étoient de nouveau révoltés. Il détache Abdoullah, un de ſes lieutenans, qui ſoumet tout le pays, dont il ramene cinquante mille priſonniers. Mouſa lui-même, avec le reſte de l'armée, marche d'un autre côté; & auſſi heureux que ſon lieutenant, il fait un pareil nombre de priſonniers; événement ſingulier, & dont on n'avoit pas encore vu d'exemple, depuis l'établiſſement de l'Iſlamiſme.

Mouſa, après des ſuccès auſſi rapides, tourna ſes armes du côté de Tanger, pour détruire le reſte des Berbers, qui ne lui oppoſerent qu'une foible réſiſtance. Il ſe préſenta devant Sous,

les habitans prirent le parti de la soumiſſion, & lui ouvrirent leurs portes. Il laiſſa une garniſon nombreuſe dans ces deux places, & obligea les Berbers à lui fournir dix-neuf mille hommes de cavalerie, pour recruter son armée : il les fit inſtruire dans la religion Muſulmane, leur fit expliquer l'Alcoran, & n'oublia rien pour les mettre dans l'impuiſſance de ſecouer le joug.

Ces conquêtes, toutes rapides qu'elles étoient, n'étoient que le prélude d'une conquête plus importante, qui étoit réſervée à Mouſa. Ce gouverneur profita des troubles qui s'étoient élevés en Eſpagne, pour y établir l'autorité des Califes; mais avant que de parler d'une révolution auſſi étonnante, il eſt néceſſaire de faire connoître l'état où étoit

l'Eſpagne, lorſque les Arabes y aborderent pour la premiere fois.

L'Eſpagne eſt environnée de la mer, de trois côtés, en forme de preſqu'iſle : ſes bornes ſont, à l'orient, la mer Méditerranée; au midi, la même mer, avec le détroit de Gibraltar, qui la ſépare de l'Afrique; à l'occident, l'océan Atlantique; & au ſeptentrion auſſi, l'océan, & le golfe de Lyon, qui en eſt une partie, avec la France, dont elle eſt ſéparée par les monts Pyrénées.

On ignore quels furent les premiers habitans de cette partie de l'Europe : leurs hiſtoriens les font deſcendre de la poſtérité de Thubal, petit-fils de Noé, & fils de Japhet. Les deſcendans de Thubal, dit-on, ſe répandirent inſenſiblement dans le pays, à meſure que leur nombre croiſ-

ſoit, & peuplerent toute cette région : l'on ne peut rien dire de poſitif ſur la forme du gouvernement établie dans des tems ſi reculés.

L'an du monde 2302, une famine affreuſe ravagea l'Eſpagne. Les habitans forcés de quitter une terre qui refuſoit de les nourrir, ſe retirerent dans différens pays : ceux de la partie orientale, après avoir traverſé pluſieurs provinces de l'Europe, s'établirent entre la mer Caſpienne & le Pont-Euxin, & donnerent à cette province le nom d'*Ibérie*, afin de ſe rappeller celui de leur patrie ; d'autres ſe retirerent dans les Gaules, en Italie & en Afrique. La terre ayant repris ſa fécondité, ceux qui s'étoient refugiés dans les Gaules, retournerent dans leur patrie, & attirerent

avec eux une partie des Celtes, chez lesquels ils s'étoient retirés, & s'établirent sur les deux rives de l'Ebre ; de-là vient le nom de *Celtibérie*, donné à une province de l'Espagne.

Les productions naturelles de cette terre, sur-tout les mines d'or & d'argent, qu'elle renfermoit dans son sein, y attirerent les Phéniciens, l'an du monde 3030. Ils s'étendirent insensiblement sur les côtes de l'Océan & de la Méditerranée, & bâtirent Cadix, Malaca, Assidonia & plusieurs autres villes. Les Espagnols résolurent de chasser ces étrangers, qui s'étoient emparé de tout le commerce, & dont la puissance sembloit vouloir tout envahir. Ceux-ci trop foibles pour résister tout seuls, appellerent à leur secours les

Carthaginois. Ces Républicains ambitieux, sous prétexte de défendre leurs anciens compatriotes, passerent en Espagne, & s'en rendirent eux-mêmes les maîtres, l'an du monde 3766, & de Rome 516. Les Espagnols combattirent long-tems pour leur liberté : leurs ennemis ne durent la victoire, qu'à la supériorité de leurs généraux. Les noms d'Amilcar, d'Asdrubal & d'Annibal seront à jamais fameux dans l'histoire.

Presque toute l'Espagne avoit subi le joug de Carthage : la seule ville de Sagonte osoit résister à toute la puissance Carthaginoise. Annibal mit le siége devant cette place. Envain les Romains firent représenter à ce général, que cette ville étoit leur alliée. Les Sagontins, après avoir fait les derniers efforts, se livrerent au

plus affreux déſeſpoir. Pour pri-
ver Annibal du fruit de ſa con-
quête, ils mirent le feu à leur
ville, & aimerent mieux périr
dans les flammes, que de ſubir
un joug étranger.

Les Romains réſolurent de tirer
de cette inſulte une vengeance
éclatante, &, en même tems, utile.
Ils paſſerent en Eſpagne; & après
différens ſuccès, ils parvinrent
enfin à en chaſſer les Carthagi-
nois. Le ſort des Eſpagnols, par
la retraite de ces derniers, n'en
devint pas plus heureux: ils ne
firent que changer de maîtres.
Devenus auſſi ennemis des Ro-
mains, qu'ils l'avoient été des
Carthaginois, ils combattirent
près de 120 ans, pour la liberté
de leur pays. Pompée enfin triom-
pha de l'Eſpagne; & depuis, elle
reſta ſoumiſe aux Romains, juſ-

ques sous l'empire d'Honorius. Les Alains, les Sueves, les Vandales & toutes les nations barbares; qui, sous le nom général de *Goths*, inonderent l'empire, vers le commencement du cinquieme siécle, s'emparerent de toutes les Espagnes. Euric, après avoir chassé les Alains, les Vandales, & soumis les Sueves, resta seul maître, & fonda un nouveau royaume qu'il transmit à ses descendans.

Roderic, le dernier de ses successeurs, monta sur le trône, vers le commencement du huitième siécle : les cruautés & les débauches de Vitiza son prédécesseur, avoient revolté tous les peuples contre lui ; ils lui avoient enfin ôté la couronne, pour la donner à Roderic, son parent. Les Goths, bien différens de leurs ancêtres, étoient alors énervés par les plai-

ſirs : la douceur du climat, le luxe & les richeſſes avoient amolli leur courage, & corrompu leurs mœurs. Pour comble de malheur, pendant le cours de ſon régne, le roi Vitiza, dans la crainte de quelque rebellion, avoit démantelé la plûpart des places fortes, & en avoit déſarmé les habitans : un tyran eſt toujours ſoupçonneux, & redoute autant ſes ſujets que ſes ennemis.

L'Eſpagne étoit dans cette triſte ſituation, lorſque Roderic monta ſur le trône. Ce prince ne manquoit ni de courage ni de capacité ; ſon corps étoit endurci à la fatigue, & capable de ſupporter les travaux de la guerre : il étoit d'un génie vaſte, & capable d'entreprendre les plus grandes choſes ; mais ces rares qualités

furent obſcurcies par de plus grands vices. Il étoit cruel, vindicatif, & le plus voluptueux de tous les hommes. Théodefroi ſon pere avoit été privé de la vue, par les ordres du roi Vitiza. Il voulut ſe venger ſur Eba, & Sigebutte fils de ce Roi, de la cruauté de leur pere. Ces jeunes princes ne ſe croyant pas en ſûreté à ſa cour, s'enfuirent en Afrique, & ſe retirerent dans la Mauritanie Tingitane, qui dépendoit des Goths, & dont le gouverneur leur étoit entiérement dévoué. Avant que de quitter l'Eſpagne, ils firent des plaintes ameres contre Roderic: l'archevêque Oppas, leur oncle, entroit dans leur reſſentiment, & tâchoit d'aliéner du roi l'eſprit des peuples. Roderic, au lieu d'étouffer ces premieres étincelles de révolte, leur donna une

nouvelle activité, par un crime odieux, qui fut enfin la cause de sa perte, & qui détruisit l'empire des Goths en Espagne.

Les enfans des premieres familles de l'Etat étant élevés à la cour, sous les yeux du monarque, ils l'accompagnoient à la chasse, le suivoient à la guerre, & le servoient dans l'intérieur de son palais ; la politique avoit introduit cet usage : les fils répondoient ainsi de la fidélité de leur pere, & les empêchoient d'exciter des révoltes. Les filles étoient auprès de la reine, où elles recevoient une éducation conforme à leur naissance & à leur sexe : les plus hautes dignités étoient la récompense des services de ces jeunes seigneurs ; le sort des filles n'étoit pas moins heureux. Parvenues à l'âge de puberté, le

roi leur faisoit épouser les plus grands du royaume. Le comte Julien, pour se conformer à cet usage, avoit envoyé sa fille à la cour de Roderic. Sa jeunesse, sa beauté, mille graces répandues sur sa personne, enflammerent ce prince. Il se flatta que la fille du comte, glorieuse de voir un monarque à ses pieds, ne le feroit pas long-tems soupirer; mais il reconnut qu'il s'étoit trompé, & que la sagesse de Cava, (c'étoit le nom de la fille du comte,) égaloit sa beauté: la résistance qu'il éprouva, ne fit qu'irriter sa passion; & il dut à la violence un bonheur que l'amour lui refusoit.

Cava désespérée, instruisit son pere, qui pour lors étoit en Afrique, de l'affront que le monarque venoit de lui faire. Le comte

furieux, médita une vengeance qui pût égaler ou même surpasser un outrage aussi sensible. Il retourna sur le champ en Espagne; & comme personne ne possédoit aussi-bien que lui l'art de dissimuler, il parut à la cour, sans laisser appercevoir sa douleur: il rendit compte au roi de la commission dont il avoit été chargé pour l'Afrique, & sçut si bien déguiser son ressentiment, qu'il ne fit naître aucun soupçon dans l'esprit de Roderic. Julien supposa quelques jours après, que la comtesse sa femme, qu'il avoit laissée en Afrique, étoit tombée malade, & que la vue de sa fille étoit seule propre à soulager ses maux: sous un prétexte aussi plausible, il obtient du monarque amoureux la permission de partir, & d'emmener avec lui Cava.

Le comte, à peine arrivé en Afrique, alla trouver ce même Mousa-ben-Nasir, dont nous avons déja parlé, & qui gouvernoit alors cette province, au nom du Calife Vélid. Mousa étoit d'un génie vaste & entreprenant, & aussi capable de former un grand projet, qu'habile à l'exécuter. Il étoit courageux, intrépide, & entendoit parfaitement l'art militaire, du reste, violent, féroce & faisant la guerre en barbare, & sans respecter aucune des loix de l'humanité. Julien, qui ne respiroit que la vengeance, & qui comptoit pour rien la perte de sa patrie, pourvu qu'il pût faire périr Rodaric, apprit à Mousa l'affront sanglant qu'il avoit reçu de ce prince. Il dit au gouverneur Africain, que le tems étoit enfin venu, où les

Arabes pouvoient s'emparer de l'Espagne, & étendre par-là leurs conquêtes en Europe, dont l'entrée leur avoit été jusqu'alors fermée. Il lui représenta la facilité qu'il auroit à se rendre maître d'un si beau royaume, les villes étant sans fortifications, les citoyens désarmés, les grands peu affectionnés au Souverain, & désunis entr'eux. Il l'assura que les fils du roi Vitiza, ennemis jurés de Roderic, se déclareroient pour les Arabes, dès qu'ils paroîtroient en état d'agir ; que ces princes avoient un parti redoutable, à la tête duquel étoit l'archevêque de Séville leur oncle. Il finit, en promettant de livrer lui-même aux Musulmans les places (a), qui étoient en son

(a) Julien étoit gouverneur de cette partie de l'Espagne, qui s'étend vers la

pouvoir, vers le détroit de Gibraltar.

L'eſpérance de faire une auſſi belle conquête, & la gloire d'être le premier, parmi les Arabes, qui portât les armes des Califes en Europe, rallumerent toute l'ambition de Mouſa ; il n'oſa cependant rien conclurre avec Julien, ſans en faire part auparavant au Calife Vélid. Ce prince lui ordonna d'armer quelques vaiſſeaux, montés d'un petit nombre de ſoldats, pour éprouver d'abord la bonne foi du comte ; & pour juger par là, ſi ſes actions répondroient aux promeſſes magnifiques qu'il avoit faites. Auſſi-tôt Mouſa fit équiper quatre

---

détroit de Gibraltar. Il poſſédoit auſſi en propre pluſieurs villes dans la Caſtille, & étoit le ſeigneur le plus puiſſant & le plus riche de l'Eſpagne.

vaiſſeaux, ſur leſquels s'embarquerent quatre cens hommes, ſous la conduite de Tarif-ben-Malik-el-Mèafir.

A peine les Arabes eurent-ils abordé en Eſpagne, que les vaſſaux du comte Julien allerent à leur rencontre : ils leur ſervirent de guides, & les aiderent à ravager les terres & à faire le dégât dans la campagne ; mais, comme les Maures n'étoient pas en aſſez grand nombre, pour tenter quelque conquête importante, ils remirent bientôt à la voile, & retournerent en Afrique, chargés de dépouilles.

Ces premiers ſuccès encouragerent Mouſa : il les regarda comme un heureux préſage de la conquête qu'il méditoit. Il fit donc armer une flotte plus conſidérable, elle étoit chargée de

ſept mille hommes, tant infanterie que cavalerie, ſous les ordres de Tarick-ben-Ziad-ben-Abdoullah, officier d'un rare mérite, qui avoit ſervi, avec diſtinction, ſous Mouſa, dans les guerres d'Afrique. La flotte vint mouiller au pied du mont Calpé, & ſoumit Héraclée, ville ſituée ſur cette montagne : les ſoldats de Tarik donnerent alors à cette montagne le nom de *Djébel-Tarik*, qu'elle a conſervé juſqu'à nos jours. En vain Abdoulmoumen, plus de trois ſiécles après, voulut changer le nom de cette montagne, pour lui donner celui de *Djébel-el-Feth*, ou de *montagne de la victoire*; il ne pût y réuſſir, quoiqu'il eût bâti exprès une ville ſur ſon ſommet.

Les hiſtoriens Arabes rapportent que Tarik, la premiere nuit

après son embarquement, eut un songe mystérieux, dans lequel il lui sembla voir Mahomet suivi de tous ses compagnons ; ils étoient revêtus de leurs cuirasses, & leurs mains étoient armées d'un fer étincellant. Il s'imagina entendre Mahomet, qui lui dit d'une voix tonnante : «Marche, » Tarik, à une conquête assurée ; » la victoire accompagnera tes » pas ; ressouviens toi d'être fidele » à tes engagemens, & de trai- » ter favorablement tes freres qui » sont sous tes ordres. » A ces mots, le prétendu prophete, & tous ses compagnons parurent prendre le chemin de l'Andalousie. Tarik se réveilla aussi-tôt, & fit part à ses soldats de cette vision extraordinaire, soit qu'elle fût réellement un effet de son imagination échauffée, ou plutôt une

une invention de sa politique ; afin de les encourager ; ses soldats ne manquerent pas effectivement d'interpréter ce songe en leur faveur, & de le regarder comme un heureux présage des conquêtes qu'ils alloient faire.

Tarik, après s'être rendu maître d'Héraclée, marcha vers Algésire, qui ne fit qu'une foible résistance. Parmi les prisonniers qui tomberent entre ses mains, une vieille femme se présenta devant le général, & lui dit qu'elle étoit veuve, depuis long-tems, d'un mari habile à prédire l'avenir ; qu'elle lui avoit souvent entendu assurer que l'Espagne seroit un jour conquise par un homme d'une taille haute, & portant sur l'épaule gauche un signe tout velu : Tarik découvrit dans l'instant son épaule, pour

convaincre ses soldats qu'il étoit l'objet de cette prédiction.

La trahison du comte Julien & l'arrivée des Arabes réveillerent Roderic du sein des plaisirs, où il étoit plongé ; il leva à la hâte quelque troupes, dont il donna le commandement à Sanche, prince de son sang. Après quelques legeres escarmouches, l'on en vint à un combat : les soldats de Sanche, mal armés, soutinrent à peine la vue des Arabes, & prirent honteusement la fuite, dès qu'ils eurent perdu leur général. Tarik, maître de la campagne, ravagea l'Andalousie.

La défaite de Sanche consterna Roderic & toute sa cour ; le desir d'effacer la honte de la derniere bataille, & plus encore la crainte de perdre une couronne qui chanceloit déjà sur

ſa tête, animerent ce prince. Il leve une armée de cent mille hommes ; mais une longue paix, accompagnée de la molleſſe & des plaiſirs, avoient affoibli le courage des Goths : la plûpart étoient mal armés, & peu faits aux fatigues de la guerre. Tarik, qui n'avoit que ſept mille hommes à oppoſer à des forces ſi ſupérieures, écrivit auſſi-tôt à Mouſa, & en reçut un renfort de ſept mille hommes.

Le comte Julien joignit à ces douze mille Arabes les troupes qu'il avoit levées dans les villes de ſa dépendance. Ce ſeigneur toujours plus animé contre Roderic, & réſolu de ſe venger ou de périr, les commandoit en perſonne. Les deux armées ſe rencontrerent ſur les bords du fleuve Léthé : l'on ſe battit ſept jours

J.C. 714.
Hég. 96.

de ſuite, ou plutôt il y eut des eſcarmourches pendant tout ce tems-là, comme ſi chacun des deux partis eût voulu eſſayer ſes forces & celles de ſon ennemi, avant que d'en venir à une bataille déciſive. Le huitième jour, les deux armées s'ébranlerent. Roderic monté ſur un char d'yvoire, & revêtu de ſes habits royaux, harangua ſes ſoldats. Il leur dit en peu de mots, qu'ils combattoient pour leur religion, pour leur liberté, & pour celle de leurs femmes & de leurs enfans. Tarik, de ſon côté, range ſes Arabes en bataille; & parcourant tous les rangs, il leur rappelle leurs dernieres victoires, & leur repréſente que ceux auxquels ils vont avoir affaire, ſont les mêmes hommes qu'ils ont déja vaincus. Bientôt l'on en vient aux

mains ; tout combat ; tout se mêle : des ruisseaux de sang coulent de tous côtés. On combattoit depuis long-tems, avec une ardeur égale, sans que la victoire se déclarât pour aucun des deux partis, lorsque l'archevêque Oppas, par une trahison horrible, la fixa du côté des Arabes. Il se joignit à eux, à la tête du corps de troupes qu'il commandoit, & chargea les Goths. Ceux-ci découragés, prennent la fuite : en vain Roderic veut les arrêter ; prieres, menaces, tout est inutile : ce prince infortuné voyant la déroute entiere de son armée, & craignant de tomber entre les mains de son ennemi, est obligé lui-même de prendre la fuite. Cette fameuse bataille décida du sort de l'Espagne, & de l'empire des Goths, qui sub-

fistoit dans ce royaume, depuis plus de trois cens années. L'on trouva, après le combat, le cheval du roi, son manteau & ses brodequins; la selle étoit garnie d'or & d'émeraudes; le manteau brodé en or, étoit garni de perles, de même que les brodequins. L'on fit chercher en vain son corps; & l'on ignore si ce prince fut tué sur le champ de bataille, ou s'il se noya en traversant le fleuve Léthé.

Tarik remporta une victoire complette, &, en habile général, il voulut en recueillir le fruit. Il marcha droit à Ecija, ville qui, dans ce tems-là, étoit très-fortifiée. Une grande partie des fuyards s'étoit jettée dans cette place: réunis aux soldats de la garnison, & aux habitans les plus déterminés, ils eurent la har-

dacelle de sortir de leurs murailles, & d'offrir le combat aux Arabes : il fut des plus sanglans, & les Goths résisterent long-tems à tous les efforts des Musulmans ; il fallut enfin que les Chrétiens cédassent une seconde fois.

Roderic avoit péri, & Julien étoit vengé; malgré cela, le comte, soit par fidélité à ses engagemens, ou par quelque autre motif, paroissoit toujours acharné à la destruction de sa patrie. Il représenta à Tarik, que le moment favorable de s'emparer de toute l'Espagne, étoit arrivé ; qu'il n'avoit qu'à partager son armée en plusieurs corps, & les envoyer devant les principales villes ; que les habitans consternés, ouvriroient aussi-tôt leurs portes. Tarik, qui avoit une confiance entiere dans le comte, suivit son

conseil, Mougéis eut ordre d'assiéger Cordoue, une des plus fortes villes de l'Espagne, un berger lui en facilita la prise. Il vint trouver Mougéis, lui indiqua une brèche qui étoit du côté de la porte d'Alcantara, & l'assura qu'il n'étoit resté que quatre cents hommes pour sa défense.

Mougéis attendit la nuit pour surprendre Cordoue; tout étoit contraire aux Espagnols: les élémens même sembloient combattre en faveur des Arabes; une pluie froide & violente déroboit la marche des Musulmans. Ils se présentent devant la muraille, du côté où étoit la brèche, & se répandent dans la ville. Le gouverneur surpris, n'eut que le tems de se retirer avec ses quatre cents hommes, & de se cantonner dans l'église de S. George, qui étoit

hors de l'enceinte de Cordoue : il y ſoutint un ſiége de trois mois ; & les Arabes ne s'en rendirent maîtres, que par la mort du dernier de ceux qui s'y étoient renfermés.

Tarik, de ſon côté, avec le reſte de ſes troupes, ravagea les deux Bétiques, & mit tout à feu & à ſang. Grenade, Malaga ſubirent le joug du vainqueur. Mentéſa fut emportée d'aſſaut. Murcie eut un ſort plus heureux ; la plus grande partie des habitans avoit abandonné cette ville. Le gouverneur, homme de réſolution, & qui avoit l'eſprit fécond en reſſources, obtint une capitulation honorable, par un ſtratagême qui trompa les Arabes. Il fit habiller en homme toutes les femmes qui ſe trouvoient dans la place ; & après leur avoir fait

prendre ses armes, il les rangea sur les remparts. Les Arabes voyant une garnison nombreuse, accepterent avec joie l'offre que leur firent les Chrétiens de leur remettre la place, sous la condition que l'on ne troubleroit point les habitans, dans l'exercice de leur religion, ni dans la possession de leurs biens.

Tarik, après la reddition de Murcie se présenta devant Tolede. La plus grande partie des habitans de cette grande ville s'étoit refugiée dans les Asturies; le petit nombre de ceux qui étoient restés, se fiant sur la force de la place, firent une longue résistance: ils se rendirent enfin, aux conditions, que ceux qui voudroient se retirer, auroient la permission d'emporter leurs effets; que l'on conserveroit ceux

qui restoient dans la ville, dans la possession de leurs biens, & dans la liberté de leur religion; qu'on leur accorderoit sept églises, & qu'ils payeroient aux Arabes le même tribut qu'ils payoient aux rois Goths.

La ville de Léon & celle d'Amaya se rendirent par famine. La prise de cette derniere ville enrichit les Arabes : les Chrétiens y avoient transporté tout ce qu'ils avoient de plus précieux; mais de toutes les conquêtes que fit Tarik, il n'y en eut point qui le flatta davantage que celle de Médina-Céli. L'on conservoit dans cette ville une table d'émeraude; ses pieds, au nombre de trois cent soixante, étoient d'or massif, enrichis de perles & d'émeraudes : elle étoit estimée cinq cent mille écus. Tarik, en se ren-

dant maître de cette place, s'empara de cette fameuſe table, qu'il deſtinoit pour le Calife. Le général Muſulman, après tant de conquêtes, revint enſuite à Tolede, pour ſe repoſer de toutes ſes fatigues, & pour y faire reprendre haleine à ſes troupes.

A la nouvelle des ſuccès rapides de Tarik, Mouſa, vice-roi d'Afrique, fut tranſporté de la plus violente jalouſie : il conçut dès-lors le deſſein, s'il étoit poſſible, d'enlever à Tarik la gloire d'achever la conquête d'un ſi beau royaume. Mouſa s'embarqua auſſi-tôt pour l'Eſpagne, & y deſcendit à la tête de dix-huit mille hommes, l'an de J. C. 715, & de l'hégire 97. Julien (a) alla

(a) Les hiſtoriens Arabes ne font plus aucune mention de Julien, & ne nous apprennent point ce qu'il devint. Rodri-

à sa rencontre, & lui promit de le servir avec autant de zèle qu'il

---

gue, archevêque de Tolede, assure qu'Alahor, gouverneur d'Espagne, après Abdoulaziz, fils de Mousa, ayant conçu des soupçons de la fidélité de ce comte, le fit périr avec les fils du roi Vitiza, qui s'étoient également rendus suspects. Quant aux fils du roi Vitiza, les historiens Arabes disent que ces princes, qu'ils mettent au nombre de trois, (à sçavoir Eba, Sigebutte & Vaklé,) allerent trouver le Calife Vélid, & lui représenterent la part qu'ils avoient à la conquête de l'Espagne, par les secours qu'ils avoient donnés aux Arabes, & que le Calife, en récompense, leur fit rendre toutes les terres qui avoient appartenu en propre à leur pere Vitiza. Eba, qui étoit l'aîné, étant mort, Sigebutte son cadet, s'empara de tous ses biens. La fille d'Eba, connue parmi les Arabes, sous le nom de *Gothié*, sans doute à cause qu'elle descendoit des rois Goths, alla à Damas, l'année 726 de J. C. implorer la justice d'Aceham, dixieme Calife des Ommiades, & frere de Vélid. Ce prince ordonna à Abihattar, gouverneur d'Espagne, de faire rendre à la fille d'Eba tous les biens dont Sigebutte son oncle s'étoit emparé injustement. Le Calife, avant son départ, lui fit épouser Issa-

avoit fait Tarik. Par les conseils de ce comte, Mousa assiégea Carmoune, qui étoit alors une des plus fortes places de l'Andalousie: les intelligences que Julien avoit dans la ville, lui en faciliterent la prise. De-là le vice-roi se présenta devant Séville, qui fut emportée d'assaut, après un siége de plusieurs mois.

Ces premiers succès encouragerent Mousa; l'envie qu'il avoit d'effacer la réputation de Tarik, lui fit entreprendre de nouvelles conquêtes. Il marcha à Mérida; cette ville, qui doit sa fondation à Jules-César, & son ancien nom à Auguste, étoit alors la capitale de la Lusitanie. Elle étoit

---

ben-Muzaham, un de ses courtisans, dont elle eut deux fils, Ibrahim & Ishak, qui jouirent d'une grande considération en Espagne, à cause de la noblesse de leur mere, & de leurs grandes richesses.

décorée d'édifices superbes, & revêtue de toutes les fortifications que l'art avoit inventées. Les habitans n'attendirent point que l'on formât le siége de leur ville, & marcherent contre Mousa: l'on se battit de part & d'autre avec fureur; & la nuit survint, sans que la victoire se fût déclarée pour aucun des deux partis. Le général Arabe ne douta pas que les Chrétiens ne fissent le lendemain une nouvelle sortie: il résolut de joindre la ruse à la force. Il apperçut, aux environs de Mérida, une caverne; il profita de l'obscurité de la nuit, pour y faire entrer un corps de cavalerie: à la pointe du jour, les Chrétiens sortirent de la ville, comme il l'avoit prévu, & vinrent l'attaquer. Il les attira insensiblement du côté où il avoit

dreſſé ſon embuſcade. Les Eſpagnols enveloppés de tous les côtés, ſe défendirent vaillamment; mais accablés par le nombre, ils furent preſque tous taillés en piéces : quelques-uns eurent le bonheur de rentrer dans Mérida. Les habitans, malgré cet échec, ne perdirent pas courage : ils ceſſerent ſeulement de faire des ſorties, & ſe renfermerent dans la ville. Mouſa, de ſon côté, pouſſoit le ſiége avec vigueur, & conduiſoit lui-même les travaux, avec une ardeur infatigable. Il avoit fait conſtruire des tours de bois, que l'on faiſoit avancer près des murailles, avec des roues. Ces tours étoient remplies de combattans, & ſouvent les aſſiégeans & les aſſiégés ſe prenoient corps à corps. Les Chrétiens enfermés dans la place, &

résolus de s'ensevelir sous ses ruines, plutôt que de se rendre, se défendoient avec un courage mêlé de fureur, & rendoient inutiles tous les efforts de Mousa. Enfin la famine, plus terrible que le fer, fit passer cette importante place sous la domination des Arabes. Les assiégés manquant de vivres, voyant leurs murailles écroulées, & les Musulmans prêts à monter l'assaut, offrirent de se rendre à composition : les conditions du traité furent que tous les biens des Chrétiens, qui avoient péri dans le premier combat, appartiendroient aux Maures, & que les habitans auroient la liberté de rester dans la ville ou de se retirer où ils voudroient.

Mousa, après la prise de Mérida, ayant tourné ses armes du

côté de la Celtibérie, & ayant envoyé Abdoulaziz son fils, faire la conquête du royaume de Valence, les habitans de Mérida crurent avoir trouvé l'instant favorable de secouer le joug odieux qu'on venoit de leur imposer : ils entraînerent dans leur révolte ceux d'Ilipula, qui étoit alors une très-grande ville, située entre Séville & Cordoue. Les Chrétiens de ces deux places, réunis ensemble, prirent les armes, & s'emparerent de Séville, après avoir massacré la garnison Arabe. Abdoulaziz, fils de Mousa, qui, pendant ce tems-là, avoit conquis le royaume de Valence, accourut aussi-tôt avec son armée pour châtier les rebelles. Séville fut emportée d'assaut, & les auteurs de la révolte payerent de leur tête les troubles qu'ils avoient

excités. La ville d'Ilipula fut traitée avec encore plus de rigueur. Les Arabes, pour faire un exemple qui inspirât de la terreur aux autres villes, détruisirent celle-ci de fond en comble.

Mousa, après avoir rétabli le calme dans cette province, prit le chemin de Tolede. Tarik, qui n'ignoroit point les dispositions dans lesquelles ce vice-roi étoit à son égard, fut à sa rencontre, & tâcha de l'adoucir par sa soumission. Mousa, toujours plus animé, s'emporta jusqu'à le maltraiter du fouet qu'il tenoit à la main; action qui le déshonora plus que celui qu'il avoit frappé. Mousa priva Tarik du commandement des armées, & lui enleva tout le butin qu'il avoit acquis au prix de ses fatigues & de son sang. Il lui demanda sur-tout la

fameuse table d'émeraude, prise à Mérida. Tarik, qui avoit prévu son avidité, la lui présenta, mais avec un pied de moins, en l'assurant qu'elle étoit dans cet état, quand il s'en étoit emparé. Mousa, après avoir dépouillé Tarik de toutes ses richesses, le fit charger de chaînes, & mettre dans une étroite prison : il l'auroit même fait périr, sans un envoyé du Calife, qui étoit auprès de lui. Tarik redoutant la fureur de Mousa, conjura cet envoyé de lui sauver la vie. Il lui représenta qu'il n'étoit coupable que pour avoir trop bien servi le Calife, & que ses conquêtes avoient allumé dans l'ame de Mousa la plus violente jalousie.

L'envoyé du Calife se rendit aussi-tôt auprès de Mousa, auquel il représenta le danger qu'il

couroit lui-même, en faisant périr celui qui avoit commencé la conquête de l'Espagne ; que le Calife ne manqueroit pas de lui faire ressentir à lui-même son indignation. L'envoyé ne se fia point aux promesses que lui fit Mousa ; & justement allarmé pour la vie de Tarik, il se rendit en diligence à Damas : là, il instruisit Vélid de la division qui régnoit entre les deux généraux, & du triste sort qui menaçoit Tarik. Le Calife aussi-tôt écrivit à Mousa de rendre à Tarik la liberté, le menaçant de le faire périr lui-même, s'il avoit été assez téméraire, pour attenter à la vie d'un homme qui avoit si bien servi l'Etat.

Mousa parcourut ensuite toute l'Espagne, passa les Pyrènées, pénétra jusqu'à Carcassonne ; por-

tant le fer d'une main, & le feu d'une autre, & laissant par-tout des traces affreuses de ses cruautés. Les campagnes ravagées, les églises pillées, les villes réduites en cendre, les hommes en état de porter les armes, & les vieillards massacrés ; les filles & les femmes livrées à toute la brutalité du soldat effréné, & les enfans arrachés du sein de leur mere, & destinés à l'esclavage. Tels furent les exploits de Mousa, plus propres à caractériser un destructeur, qu'un conquérant. Enyvré de tant de succès, ou plutôt de tant de cruautés, il fit dresser une colomne, pour attester le nombre, & pour marquer le terme de ses victoires.

Les plaintes de tant de peuples vaincus, & malheureux,

étoient parvenues jusques au pied du trône du Calife. Ce prince touché de leur misere, avoit depêché un courier à Mousa, & lui avoit ordonné de venir à Damas, justifier sa conduite. Mousa avoit différé d'obéir, sous différens prétextes. Le Calife irrité, lui envoya un second courier qui se présenta devant lui, & qui saisissant d'une main hardie la bride de son cheval, lui ordonna, de la part de son maître, de marcher sur le champ. Mousa n'obéit, qu'en frémissant, aux ordres du Calife ; ce qui l'affligeoit le plus sensiblement, en quittant l'Espagne, étoit de se voir dans l'impuissance de mettre en exécution le projet (a) qu'il avoit formé ;

(a) Plusieurs historiens Arabes assurent que Mousa avoit réellement formé ce projet, & que, sans la jalousie des

projet le plus hardi que conquérant ait peut-être jamais imaginé. Ce génie vaste & entreprenant avoit conçu le dessein de joindre les autres conquêtes des Califes, avec celle de l'Espagne. Pour réussir dans ce dessein, il devoit s'emparer d'abord

---

ministres & des autres généraux d'armée du Calife, il auroit peut-être obtenu la permission de le mettre en exécution; mais que ces ministres, envieux de la gloire que Mousa avoit déjà acquise par la conquête de l'Espagne, & craignant, s'il venoit à réussir, qu'il ne s'emparât entiérement de la confiance du Calife, aigrirent l'esprit de ce prince contre ce général, en le lui représentant comme un homme trop entreprenant, & dont l'ambition n'avoit pas de bornes. Si Mousa eût réussi, l'empire des Califes auroit été plus étendu que ne l'a jamais été l'empire Romain, puisque ce dernier, malgré tous ses efforts & toute sa puissance, n'avoit jamais pu subjuguer la Perse, & que les Arabes étoient les maîtres de la Perse en entier, de presque toute la Scithie, & d'une partie des Indes en-deçà du Gange.

de la France ; de-là il devoit subjuguer une partie de l'Allemagne, toute la Hongrie, la Servie, la Bulgarie, la Macédoine & la Romanie, où est situé Constantinople. Après s'être rendu maître de cette capitale, & avoir détruit l'empire Grec, il devoit traverser le canal de Constantinople, passer dans l'Asie & pousser ses conquêtes jusqu'à Antioche, qui appartenoit alors aux Arabes. Mousa avoit fait part de ce projet au Calife Vélid ; mais soit que ce prince en jugeât l'exécution impossible, soit qu'il redoutât l'ambition de ce général, il lui avoit ordonné d'y renoncer.

Mousa, avant que de quitter l'Espagne, en donna le gouvernement à son fils Abdoulazis; celui d'Afrique fut le partage de

son aîné Abdoullah. Tanger & les provinces qui en dépendent, furent pour son troisieme fils. Ces dispositions faites, il se mit en chemin, portant avec lui le butin immense qu'il avoit fait, sur-tout la fameuse table d'émeraudes, & traînant à sa suite trente mille esclaves, toutes filles des principaux seigneurs Goths.

Mousa, arrivé en Egypte, apprit que Vélid étoit dangereusement malade; Seuléiman, frere de ce prince, & qui devoit être son successeur, dans la vue de profiter des richesses de l'Espagne, lui écrivit en secret de ne pas précipiter sa marche; Mousa étoit à la Tibériade, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Vélid; il se rendit aussi-tôt à Damas, où il présenta au nouveau Calife les trésors dont il s'étoit

emparé. Les courtisans, avides & jaloux, firent entendre à ce prince, que Mousa ne lui donnoit que la moindre partie du butin immense qu'il avoit fait: le Calife irrité lui ôta tous ses biens, & le chassa honteusement de sa présence.

D'autres historiens assurent que Vélid vivoit encore à l'arrivée de Mousa. Ce général, dans toutes ses dépêches, avoit fait entendre au Calife, que la conquête de l'Espagne étoit son ouvrage; & que Tarik n'y avoit aucune part; que c'étoit lui sur-tout qui s'étoit emparé de la fameuse table; quand il fut introduit devant lui, il la lui présenta avec toutes les richesses qu'il avoit pillées.

Tarik, qui étoit sorti de prison, s'étoit aussi rendu à Damas;

pour demander justice au Calife. Ces deux illustres adversaires comparurent en même tems, devant ce prince. Tarik prit la parole; & après s'être plaint des mauvais traitemens qu'il avoit essuyés de la part de Mousa, il lui reprocha ses cruautés qui avoient rendu odieux le nom Musulman, à tout l'univers : il ajouta qu'il étoit bien triste pour lui, que Mousa voulût lui ravir la gloire d'avoir conquis l'Espagne, & sur-tout qu'il prétendît s'être emparé de la table. Pour prouver la mauvaise foi de Mousa, il supplia le Calife de demander à ce dernier où étoit le pied de la table, qui manquoit. Mousa confus & interdit, ne sçut que répondre. Tarik alors tira le pied en question, qui étoit pareil aux trois cent cinquante

neuf autres, & qu'il avoit arraché, dans le dessein de s'en servir un jour, pour se justifier & pour couvrir son ennemi de confusion.

Mousa, en partant pour l'Espagne, avoit détaché quelques vaisseaux de sa flotte, pour s'emparer de la Sardaigne. Les Arabes avoient entendu louer la fertilité de cette isle : ils y aborderent l'année 715. Les Chrétiens surpris de leur arrivée, jetterent précipitamment leur or & leur argent dans des bassins remplis d'eau. Quant à leurs meubles les plus précieux, ils ne crurent pouvoir mieux les cacher, que sous le toit de la grande église; mais par malheur pour eux, un soldat, en se baignant, heurta contre un plat d'argent : les Arabes aussi-tôt se mirent à fouiller dans

Hég. 97.

tous les bassins d'eau qui étoient dans la ville, où l'on trouva une grande quantité d'or & d'argent. Un autre soldat étoit entré par hazard dans la grande église: il vit un pigeon qui voloit ça & là: il prit son arc, & voulut le percer; mais le pigeon fut assez heureux pour ne pas être atteint; la fléche décochée avec violence, alla frapper contre le plafond, & en brisa une planche qui tomba en éclats, & avec elle une chaîne d'or: les Arabes aussi-tôt monterent sur le toit de l'église, & y trouverent une grande quantité d'effets précieux.

Cependant l'Espagne reconnoissoit les loix d'Abdoulaziz, fils de Mousa, & l'Afrique obéissoit à Abdoullah son autre fils: tels avoient été les arrangemens de

Mousa, avant que de partir pour Damas. Abdoullah étant venu à mourir, Abdoulaziz nomma, pour le remplacer en Afrique, Muhammed-ben-Jezed.

Le Calife écrivit en secret à ce nouveau gouverneur de faire périr tous les parens de Mousa, & de se saisir de tous leurs biens: Méhémed entra par surprise dans la ville de Caïroan, où commandoit Abdoullah, proche parent de Mousa; il se saisit de sa personne, & lui fit couper la tête.

Tandis que le Calife cherchoit à faire périr la famille de Mousa, Abdoulaziz son fils, se montroit digne du choix que son pere avoit fait de lui, pour gouverner l'Espagne. Il fit de nouvelles conquêtes sur les Chrétiens. Pour affermir de plus en plus son autorité,

il fit venir d'Afrique un grand nombre d'Arabes : ils abandonnoient avec joie un climat brûlant, pour venir habiter un pays fertile. Abdoulaziz distribua des terres aux uns, & choisit ceux qui étoient les plus propres à porter les armes pour en faire des soldats. Ce n'est pas que l'Espagne ne fût déjà extrêmement peuplée par les Arabes d'Orient; l'arrivée de Mousa à Damas, & les richesses immenses, qu'il avoit amenées avec lui, avoient allumé la cupidité des habitans de la Syrie, & de l'Yémen, & les avoient déterminés à passer dans ce royaume.

Mousa avoit voulu s'emparer des provinces qui appartenoient aux Goths au-delà des Pyrénées. Il avoit même pénétré, comme nous l'avons dit, jusqu'à Carcas-

sonne, dont il s'étoit rendu maître : il avoit, entr'autres, trouvé dans la grande église de cette ville, appellée *sainte Marie*, sept statues équestres d'argent, qui avoient tant de volume, qu'un homme ne pouvoit les embrasser ; mais ce général rappellé par le Calife, avoit plutôt ravagé ces provinces, qu'il ne les avoit soumises. Abdoulaziz résolut d'achever ce que son pere avoit commencé : il envoya un de ses lieutenans à la tête d'une armée, qui pénétra dans les Gaules.

Cet instant parut favorable à Pélage : ce prince, le seul du sang royal, échappé à l'épée des Arabes, s'étoit refugié dans les Asturies. Un grand nombre de Chrétiens y avoit suivi ce prince, & s'étoit attaché à sa fortune : d'autres s'étoient retirés dans la Can-

tabrie. Pélage choisit les plus braves des Asturiens pour leur mettre les armes à la main. Tous veulent combattre sous ses enseignes, & croient, sous ses auspices marcher à une victoire assurée. Les Cantabres suivent un exemple si généreux, & joignent Pélage : ce prince, qui n'ignoroit point que la confiance ou le découragement dépendent souvent des commencemens, fit d'abord des courses sur les terres des Arabes. Pour fortifier son parti, il avoit écrit aux principaux Chrétiens qui se trouvoient dans les villes soumises aux Musulmans ; & il les avoit exhortés à prendre les armes, & à se joindre à lui, dès qu'il paroîtroit en campagne : quelques-uns eurent le courage de se rendre dans son camp ; mais la plûpart,

dans la crainte d'un plus grand mal, aimerent mieux être tranquilles ſpectateurs des événemens, que de partager les périls & la gloire de Pélage.

Ibn-Habib-Ellahmi, lieutenant d'Abdoulaziz apprit, avec une ſurpriſe mêlée de fureur, que les Chrétiens refugiés dans les Aſturies, oſoient faire des courſes ſur les terres des Arabes. C'étoit un des meilleurs généraux qu'euſſent alors les Muſulmans : il avoit paſſé avec Tarik en Eſpagne ; & par ſon habileté & ſa valeur, il avoit contribué à la conquête de ce royaume. Il accourt à Cordoue, réſolu d'aller chercher Pélage ; ſon armée étoit compoſée, moitié d'Arabes, moitié de Goths. Oppas, toujours plus acharné à la deſtruction de ſa patrie, accompagnoit

Ellahmi : ce général l'emmenoit avec lui, dans l'espérance qu'il pourroit engager Pélage, dont l'archevêque étoit proche parent, à mettre bas les armes.

L'arrivée d'Ellahmi remplit de terreur les Chrétiens : ils peuvent à peine soutenir les regards de leur ancien vainqueur. Pélage vit bien qu'il y auroit de la témérité à tenter le sort d'une bataille, avec des troupes à demi-vaincues par la frayeur : il dispersa ses soldats, & n'en retint avec lui, que mille, sur la bravoure desquels il comptoit. Suivi de ce petit nombre, il se retira dans une caverne du mont Ausene. Il ne douta point que les Arabes ne l'y poursuivissent. Ellahmi, au désespoir de voir Pélage lui échapper, lui envoya Oppas, pour l'engager à se sou-

mettre. Le prélat n'oublia rien pour le tenter ; mais tout fut inutile ; & Pélage résolu de périr plutôt que de subir le joug, ne voulut entendre à aucun accommodement. Ellahmi voyant son obstination, fit attaquer la caverne par ses troupes. Les mille hommes, qui s'y étoient enfermés, animés par le désespoir, & n'espérant aucun salut, s'élancent au milieu des bataillons, & comptent pour rien leur vie, pourvu qu'ils la fassent perdre à un ennemi. Les Arabes ne peuvent résister à leur fureur, une terreur panique s'empare des troupes d'Ellahmi : en vain il veut les rallier ; il tombe lui-même percé des coups. Les Musulmans voyant leur général mort, prennent honteusement la fuite. Les soldats, que Pélage avoit disper-

fés, avant que d'entrer dans la caverne, se rassemblent & tombent sur les fuyards ; ils en font un carnage terrible. L'archevêque Oppas tomba entre les mains de Pélage qui lui fit subir les peines qu'il méritoit, pour tous les maux qu'il avoit causés à sa patrie.

Tandis que ces événemens se passoient, Abdoulaziz, pour se concilier la bienveillance des Chrétiens, avoit épousé la reine Egilonne, veuve de Roderic, leur dernier roi. Cette princesse ambitieuse, s'empara de son esprit; elle lui persuada de se faire proclamer roi, & d'obliger les Musulmans à se prosterner devant lui. Abdoulaziz lui représenta en vain tout le danger d'une démarche aussi hardie : il eut beau lui faire sentir combien les sou-

missions, qu'elle prétendoit, révolteroient les esprits ; rien ne put la faire changer d'avis. Elle résolut d'employer l'artifice ; elle fit baisser la porte de l'appartement où Abdoulaziz tenoit le conseil. Par ce stratagême, tous les seigneurs Arabes, en y entrant, étoient forcés de se courber, & sembloient se prosterner devant son époux : elle s'applaudit du succès de son stratagême ; & transportée de joie, elle entre dans la salle où étoient assemblés les principaux de l'armée : elle se prosterne devant son époux ; lui dit que lui seul est digne de régner, &, en même tems, lui met sur la tête une couronne d'or, enrichie de diamans. Les Arabes indignés, massacrerent dans l'instant même celui qu'elle venoit de proclamer souverain.

L'historien Vakidi rapporte différemment la mort du fils de Mousa. Il dit que ce gouverneur ayant appris la disgrace de son pere, ne voulut plus reconnoître l'autorité du Calife. Selon lui Seuléiman indigné de la révolte d'Abdoulaziz, écrivit en secret aux principaux officiers de l'armée de le faire périr. Les conjurés choisirent l'instant qu'il étoit à la mosquée, & l'attaquerent : il se défendit vaillamment, & fut même assez heureux, pour se sauver dans son palais : les conjurés l'y poursuivirent ; & enfin accablé par le nombre, il fut massacré : sa tête fut envoyée à Damas. Mousa étoit auprès du Calife, lorsque l'on présenta à ce prince la tête d'Abdoulaziz : Seuléiman voulant insulter à la douleur de ce pere infortuné, lui demanda

s'il reconnoîtroit cette tête : » Oui, je la reconnois, dit Mousa ; » mais que ceux qui ont fait pé- » rir mon fils, puissent éprouver » un pareil sort, qu'ils méritent » plus justement. » Mousa survécut peu à sa douleur ; il se retira à la Mecque, où il mourut.

Telle fut la fin de ce fameux capitaine, qui avoit soumis à son maître une grande partie de l'Afrique, & le royaume d'Espagne. L'étendue de son génie, son intrépidité & sa valeur auroient rendu son nom immortel, s'il n'eût terni l'éclat de ses victoires par ses cruautés. Le silence que gardent les historiens Arabes sur Tarik, cet autre conquérant de l'Espagne, fait présumer qu'il n'eut plus aucun commandement, & qu'on lui laissa couler le reste de ses jours dans

l'obſcurité ; ſort aſſez ordinaire des généraux d'armée, qui ſe ſont rendus trop illuſtres, dans un état deſpotique, ainſi que dans un état républicain.

Les Arabes, après avoir fait périr Abdoulaziz leur vice-roi, mirent à ſa place, en attendant les ordres du Calife, Eïoubibuhabib-Ellahmi : Eïoub, quoiqu'uni à Abdoulaziz par les liens du ſang, avoit été le chef de la conjuration qui lui avoit fait perdre la vie, & en avoit recüeilli le principal fruit ; mais il ne jouit pas long-tems de ſon crime. Six mois après, le Calife, pour lequel tout ce qui appartenoit à la famille de Mouſa, étoit odieux & ſuſpect, ne confirma point le choix que les Arabes avoient fait d'Eïoub, & envoya à ſa place Elhor-ben-Abdoulrahmanel-Safake.

J.C. 717. Hég. 99.

J.C. 718. Hég. 100.

Ce nouveau vice-roi transféra le siege de sa résidence de Séville à Cordoue. En partant pour l'Espagne, le Calife lui avoit ordonné de s'emparer de la Gaule Narbonnoise : il y porta ses armes ; & après avoir ravagé cette province & en avoir emporté un butin immense, il força les habitans à payer aux Califes un tribut annuel. Egalement cruel envers les Chrétiens & envers les Musulmans, il fit éprouver aux uns & aux autres tout ce que la tyrannie a de plus affreux. Les premiers furent accablés sous le poids des impôts, & il fit charger de chaînes & traîner dans les prisons les Arabes qu'il soupçonnoit d'avoir de l'argent : il faisoit souffrir à ces derniers mille tortures, pour leur faire avouer le

lieu où ils avoient caché leurs trésors. Les peuples, après avoir souffert deux ans & neuf mois, respirerent enfin par le rappel de ce cruel vice-roi. Elsémagh-ben-Malik-Elhoulani lui succéda dans ce gouvernement. C'étoit un homme d'un génie supérieur, & aussi habile dans le gouvernement de l'État, que consommé dans le grand art de la guerre : à son arrivée en Espagne, il composa pour le Calife Umer un livre qui contenoit la description exacte de ce royaume, des fleuves, des rivieres qui le traversent, & des mers qui l'environnent, ainsi que des ports qui se trouvent sur ses côtes. Il fit l'énumération de toutes les provinces & des principales villes. Il examina la nature du climat, le sol, ses différentes productions, & les

J.C. 721. Hég. 103.

moyens de l'améliorer. Les mines, les métaux, les différens marbres renfermés dans le sein de la terre, n'échapperent pas à ses recherches. Il dressa aussi l'état exact des impôts que ce royaume payoit aux Califes. Il fit rebâtir le pont de Cordoue, qui étoit ruiné, & contribua à l'embellissement de cette ville, en le faisant refaire plus large & plus magnifique qu'il n'étoit anciennement.

Les troupes, faute de paye, pilloient le Chrétien comme le Musulman, & troubloient autant l'Etat, qu'elles le soutenoient. Pour remédier à cet abus, Elsémagh assigna pour leur solde, un fonds sur les tributs, que les gouverneurs particuliers envoyoient toutes les années aux Califes. Après avoir réglé ce qui concer-

noit l'intérieur de l'Espagne, il songea à mettre la Gaule Narbonnoise en état de défense : il choisit les soldats les plus braves de son armée, qu'il envoya en garnison à Narbonne ; mais l'envie de faire des conquêtes, & de s'aggrandir de ce côté-là, lui devint fatal. Il voulut se rendre maître de Toulouse, qui faisoit jadis partie de la Gaule Narbonnoise. Il mit le siége devant cette ville, & la battit avec toutes les machines que l'art avoit alors inventées. Eudes, duc d'Aquitaine, accourt aussi-tôt au secours de la place assiégée. Elsémagh leve le siége, & marche à sa rencontre. Les Arabes, après avoir disputé long-tems la victoire, & après avoir perdu leurs meilleurs soldats, prirent la fuite, & se refugierent dans Narbonne. Elsé-

magh périt dans cette bataille que les Arabes appellent le *combat de Bélat*. Leurs historiens rapportent que toute l'armée Musulmane fut taillée en piéces, & qu'il n'en réchappa pas un seul. Ils ne sont point d'accord en ce point, avec les historiens Espagnols.

J. C. 722. Hég. 104.

Le Calife Jézid, qui avoit succédé à son frere Umer, ayant appris la mort d'Elsémagh, nomma, pour gouverner l'Espagne, Abdoulrahman-ben-Abdoullah-el-Gafiki ; son ambition égaloit sa valeur & son habileté dans le métier de la guerre : il avoit formé le projet d'envahir la France, lorsqu'il fut rappellé cinq mois & demi, après son arrivée en Espagne.

Ambésé-ben-Séhim-Elkelbi lui succéda ; ce nouveau gouver-

neur voulut, à l'exemple de ses prédécesseurs, faire la conquête de la France. Différens corps de troupes, sous les ordres de ses lieutenans, franchirent les Pyrénées, & pénétrerent dans ce royaume; mais ils furent repoussés; & tous leurs exploits se bornerent à piller quelques places ouvertes, & à ravager la campagne. Ambesé se préparoit à marcher en personne, lorsque la mort le surprit, après avoir gouverné l'Espagne quatre ans.

J.C. 725. Hég. 107.

Azré-ben-Abdoullah-el-Fahri fut nommé pour remplacer Ambesé. Ce vice-roi, bien loin de songer à faire des conquêtes, n'envisagea le gouvernement de l'Espagne, dont on l'avoit revêtu, que comme un moyen d'amasser des richesses & de satisfaire son avarice qui étoit extrême.

Il établit de nouveaux impôts, & obligea les Chrétiens des villes qui avoient fait quelque résistance, lors de la conquête, à payer au fisc la cinquième partie de leurs biens. Les habitans des villes, qui avoient ouvert d'eux-mêmes leurs portes au vainqueur, ne furent taxés qu'à la dixième partie de leurs biens. Ces cruautés & ces vexations rendirent ce nouveau gouverneur tellement odieux, que les Arabes le massacrerent.

Il eut pour successeur Jaiah-ben-Séléme-el-Kelbi; les deux années qu'il gouverna l'Espagne, ne nous présentent aucun fait intéressant. Jaiah étoit d'un caractere sévere, qui dégénéroit quelquefois en cruauté. Du reste, protecteur zélé des loix, & ne faisant acception de personne,

J.C. 726, 727. Hég. 108, 109.

quand il s'agissoit de rendre justice, il réprima les Musulmans qui abusoient de leur pouvoir & du malheur des Chrétiens pour les tyranniser, & força les vainqueurs de rendre aux vaincus les biens dont ils s'étoient emparés injustement.

J.C.728. Hég.110. Osman-Abinésa prit les rênes de l'Etat, après Jaiah, & fut rappellé cinq mois après. Hazifa-ben-el-Ahous-el-Kaïsi, gouverna après lui; homme vain & leger, & qui resta peu de tems en place.

J.C.729. 730. Hég.111. 112. Le gouvernement de l'Espagne fut ensuite donné à Hicchèm-ben-Hadi-Elkeladi. L'histoire ne nous apprend rien de la façon dont il se comporta, ni de ce qu'il fit, pendant les deux années qu'il gouverna ce royaume.

Méhémet ben-Abdoullah-Elechdjai lui succéda: les Arabes avoient

conçu de ce nouveau gouverneur les plus hautes espérances. Il étoit juste, courageux, libéral; & passoit pour un des hommes les plus éloquens de son siécle; mais ayant été rappellé à Damas, deux mois après son arrivée, il n'eut pas le tems de déployer les talens supérieurs qu'il avoit pour l'administration.

L'Espagne fut donnée, pour la seconde fois, à Abdoulrahman-ben-Abdoullah-Elgafiki, l'année de l'hégire 113, & la neuvième du Califat d'Accham. Ce nouveau gouverneur avoit porté les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il aimoit la guerre, avec d'autant plus de passion, qu'il la regardoit comme le seul moyen de satisfaire l'ambition démesurée dont il étoit dévoré : à peine se vit-il maître des forces de l'Es-

J.C.731

pagne, qu'il renouvella le projet qu'il avoit formé d'envahir la France ; & sans la valeur de Charles-Martel, il eût peut-être réussi. Abdoulrahman étoit avide d'honneurs & de conquêtes, jaloux de son autorité qu'il poussa trop loin, & cruel sur-tout envers les Chrétiens dont il étoit l'ennemi déclaré. Munuza, un des principaux seigneurs Arabes, & qui gouvernoit la province de Cerdagne, ne put souffrir les hauteurs d'Abdoulrahman : il fit la paix avec les Francs, & se ligua avec eux contre lui. Abdoulrahman apprend, avec indignation, cet attentat : il marche contre le rebelle, & l'assiége dans une ville de la Cerdagne. Munuza craignant d'être livré par les habitans, s'enfuit, & tâche de se cacher dans les rochers

qui étoient aux environs; mais ſe voyant pourſuivi, il aime mieux s'expoſer à une mort certaine, que de tomber vif entre les mains de ſes ennemis, & il s'élance au milieu des précipices, où il périt. La femme de Munuza, fille du comte Eudes, tomba au pouvoir du vainqueur; ſa beauté cauſa ſon malheur. Abdoulrahman frappé de ſes charmes, la crut digne d'orner le ſerrail du Calife ſon ſouverain.

Dès que cette révolte fut diſſipée, Abdoulrahman réſolut de porter la guerre au dehors, & d'occuper les Arabes: il ſe voyoit à la tête d'une armée innombrable. Il traverſe les Pyrénées, & va mettre le ſiége devant Arles. Eudes, comte d'Aquitaine, vole au ſecours de la place. Abdoulrahman marche à ſa rencontre;

& le met en fuite. Cette premiere victoire enfle son courage. Il ne se propose pas moins que d'envahir la France : il tourne sa route à droite, & traversant une grande partie des Gaules, il se jette dans l'Aquitaine, passe la Garonne, & s'empare de Bordeaux. Le comte, qui avoit levé de nouvelles troupes, veut en vain arrêter ce torrent : il est défait une seconde fois. Ce nouveau succès confirme Abdoulrahman dans le projet qu'il a formé : il traverse le Périgord, la Saintonge, le Poitou, portant le fer & le feu par-tout, détruisant les villes, pillant & brûlant les églises. Il pénetre jusqu'à Tours, qu'il menace d'un pareil sort. Eudes implore le secours de Charles-Martel. Ce prince justement allarmé du danger commun, marche con-

tre les Arabes, avec toutes les forces de la Germanie, de l'Austrasie, de la Bourgogne, & de la Neustrie : il traverse la Loire, & campe sur les bords de ce fleuve, de peur d'être enveloppé par les ennemis. Les deux armées après s'être observées quelque tems, en viennent aux mains. Une fureur égale anime les combattans : la conquête de la France étoit pour les Arabes, le prix de la victoire ; & Charles, s'il étoit battu, voyoit s'évanouir, dans un instant, tous les projets de grandeur qu'il avoit formés. La victoire fut long-tems douteuse ; elle se déclara enfin pour le prince François : trois cens soixante & quinze mille Arabes, si l'on doit s'en rapporter aux historiens contemporains, arroserent de leur sang les champs de la Touraine.

J.C. 733. Hég. 715.

Abdoulrahman, lui-même fut de ce nombre, & trouva dans cette célébre journée le terme de ses ambitieux projets. Le comte Eudes ne contribua pas peu à la victoire, ayant pris à dos les ennemis avec des troupes legeres, & ayant semé la confusion dans leurs rangs : le camp des ennemis fut pillé ; l'on y trouva des richesses immenses : c'étoient les dépouilles des provinces que les Arabes avoient ravagées. Les fuyards, qui purent échapper au fer du vainqueur, se retirerent dans la Gaule Narbonnoise.

Le Calife Haccham apprit avec douleur cette défaite (*a*), la plus

(*a*) La victoire de Charles-Martel sur Abdoulrahman, est un événement si intéressant pour l'histoire en général, & sur-tout pour celle de France, que j'ai recherché avec soin tout ce que les historiens Arabes ont écrit sur cette célébre

grande qu'euſſent eſſuyée les Muſulmans, depuis l'établiſſement

---

bataille. La plûpart ont gardé le ſilence, & ſe ſont contenté d'indiquer ce fameux événement ſans entrer dans le moindre détail, ce qui leur eſt, en général, aſſez ordinaire, quand la choſe n'eſt pas à leur avantage. Voici cependant ce qu'en dit Ibn-Halikan, hiſtorien Arabe, traduit mot pour mot.

» Lorſque les Arabes ſe furent rendus » maîtres de Carcaſſonne, Charles craignant qu'ils n'étendiſſent leurs conquêtes, marcha contre eux, par la grande » terre, ſuivi d'une armée nombreuſe. » Les Arabes ayant appris l'arrivée de ce » prince à Louzoun, & que les ſoldats, » qui l'accompagnoient, étoient en grand » nombre, prirent la réſolution de ſe retirer. Charles vint juſqu'à la plaine » d'Aniſoun, ſans rencontrer d'ennemis. » Les Arabes étant campés derriere une » montagne qui l'empêchoit de voir leur » armée, il entoura la montagne, ſans » que les Arabes s'en apperçuſſent, & » leur livra bataille : il périt un grand » nombre de ſoldats, du côté des Arabes; » le reſte prit la fuite, & ſe retira à Narbonne. Ce prince aſſiégea cette place, » pendant quelque tems ; & n'ayant pu » s'en rendre maître, il ſe retira dans ſes » Etats. Il fit bâtir auparavant un châ-

de leur empire. Il donna le gouvernement de l'Espagne à Abdoul-

---

» teau sur le vallon de Rezouné, & y
» mit une forte garnison; pour servir de
» limites entre ses Etats & ceux des
» Arabes.

Les noms des lieux sont si défigurés, qu'il m'a été impossible de les reconnoître.

Hidjazi, autre historien, dans son ouvrage intitulé, *Mesheb*, dit :

» Lorsque Mousa eut conquis l'Espa-
» gne, & qu'il eut traversé la montagne
» qui est entre ce royaume & la France,
» les François se rassemblerent autour
» de leur roi Charles, & lui dirent :
» *Quelle honte pour nous, & quel malheur !*
» *Nous entendions parler depuis long-tems*
» *des Arabes & de leurs conquêtes, & nous*
» *craignions qu'ils ne nous attaquassent*
» *par l'Orient. Ils se sont rendus maîtres*
» *de l'Espagne, & viennent nous attaquer*
» *par l'Occident : ils ne sont ni si nombreux,*
» *ni si bien armés que nous, puisqu'ils ne*
» *se servent pas de bouclier.*» Charles leur
répondit : « *Si vous suivez mon conseil,*
» *vous ne les attaquerez point, & vous ne*
» *vous opposerez point à leur marche : ils*
» *ressemblent à un torrent qu'il est quelque-*
» *fois dangereux de vouloir arrêter dans*
» *son cours. Le bonheur est aujourd'hui de*
» *leur côté ; l'envie qu'ils ont de s'enrichir,*
» *& les succès rapides qu'ils ont eus, re-*

mélek-ben-Koutn-el-Fahri. Ce nouveau gouverneur, sans avoir les grandes qualités de ses prédécesseurs, en avoit tous les défauts. Il étoit avare, cruel, injuste. Le Calife, en partant, lui avoit ordonné de porter ses armes dans les Gaules, & d'effacer la honte de la derniere défaite.

» *doublent leur courage, & le courage est*
» *plus fort que les armes. Ne les attaquez*
» *point jusqu'à ce que leurs mains soient*
» *remplies de butin: la passion des riches-*
» *ses, & l'ambition de dominer semera la*
» *division parmi eux; & nous vaincrons*
» *aisément un peuple qui ne sera plus uni.*
» L'événement montra que ce prince avoit
» pensé juste: il s'éleva des disputes en-
» tre les Arabes de Damas & ceux de
» l'Arabie heureuse, entre les Berbers
» & les Modarites, & ils se firent une
» guerre cruelle.

Un autre historien Arabe, dit:

» Abdoulrahman-ben-Abdoullah-Elga-
» fiki porta ses armes en France, & fit
» un butin immense: il y retourna l'an-
» née 115 de l'hégire, de J. C. 733, &
» fut tué avec toute son armée.

Abdoulmélek obéit ; mais il ne put pénétrer jusqu'en France. Son armée fut mise en fuite dans les Pyrénées, & il fut obligé de se refugier dans la Celtibérie. Ce mauvais succès lui attira l'indignation du Calife qui lui substitua Akbé-ben-Elhadjadi, l'année 735. Pélage mourut cette même année. Favila son fils, après deux années de régne, étant mort sans enfans, Alfonse lui succéda.

Hég. 117.

A peine Akbé eut-il pris les rênes du gouvernement, qu'il fit charger de chaînes Abdoulmélek son prédécesseur. Il changea tous les gouverneurs des villes, & les juges que ce tyran avoit mis en place, & qui, par leurs vexations, fouloient les peuples. Les brigands, les malfaiteurs furent bannis. Exact observateur de la justice, les loix seules furent la régle

de ses jugemens. Après avoir rétabli l'ordre & la tranquillité dans l'intérieur du royaume, il résolut de porter la guerre en France, pour occuper les Arabes qui étoient d'un génie inquiet & disposé à la révolte. L'occasion ne pouvoit être plus favorable. Eudes, duc d'Aquitaine, étoit mort, & Charles-Martel s'étoit emparé de ses Etats. Hunolde & Gaifre, fils de ce duc, pour se venger de ce prince, s'étoient joints aux Arabes de la Gaule Narbonnoise : ils avoient passé le Rhône, & désoloient les provinces qui étoient en-deçà de ce fleuve. Akbé, dans l'impatience d'effacer la honte de la dernier bataille que les Arabes avoient perdue, entre Tours & Poitiers, traverse les monts, & se rend maître d'Avignon, par la trahison de Maurice, comte

de Marſeille, qui favoriſoit les enfans d'Eudes. De-là, le général Arabe porte la déſolation dans tous les pays circonvoiſins, & leur fait éprouver toutes les horreurs de la guerre. Il entretenoit, en même tems, des intelligences dans Lyon, la Provence, le Languedoc, & joignoit à la force ouverte, tous les détours de la politique la plus déliée. La valeur de Charles-Martel rendit inutiles tous les efforts d'Akbé. Ce prince triompha une ſeconde fois des Arabes, & les obligea de repaſſer les Pyrénées. Il leur enleva auſſi Avignon & Narbonne, & leur ôta par-là l'eſpérance, dont ils s'étoient flattés, depuis la conquête de l'Eſpagne, de ſe rendre maîtres de la France.

J.C. 738. Hég. 121.

Akbé, de retour en Eſpagne, éprouva de nouvelles diſgraces.

Le Berbers se révolterent contre lui. Abdoulmélek, son prédécesseur, ayant trouvé le moyen de rompre ses chaînes, se mit à leur tête, & s'empara, à main armée, du gouvernement. Akbé périt par le fer des rebelles. Quelques historiens, cependant, assurent que Abdoulmélek se contenta de l'exiler de l'Espagne, sans le faire mourir.

J.C. 741. Hég. 123.

Abdoulmélek ne tarda pas à éprouver qu'une autorité acquise par la violence, n'est pas d'une longue durée. Les Berbers indignés de la hauteur avec laquelle il les traitoit, se souleverent contre lui, & devinrent ses plus cruels ennemis, après avoir contribué à son rétablissement. Celui-ci, qui vit la tempête prête à éclater sur sa tête, songea à la prévenir, & conjura Béledj-ben-Béchi, qui

étoit en Afrique à la tête d'un corps de dix mille Damafquins, devenir à fon fecours. Par le traité qu'ils firent enfemble, Abdoulmélek s'engageoit de récompenfer les troupes de Béledi, du fervice qu'elles devoient lui rendre ; & Béledj, de fon côté, s'obligeoit à les ramener en Afrique, dès que la tranquillité feroit rétablie en Efpagne. Les deux généraux, après cet accord, marcherent contre les Berbers, auteurs de la révolte, & en firent un carnage affreux.

Les Damafquins, tout fiers de la victoire qu'ils venoient de remporter, & enchantés de la douceur du climat de l'Efpagne, ne voulurent plus retourner en Afrique. Abdoulmélek voulut les y forcer ; la haine, l'aigreur fuccéderent à l'union qui avoit été entre les deux généraux. Les Ara-

bes d'Espagne, qui craignoient de partager avec ceux de Damas les richesses de ce beau royaume, embrasserent le parti d'Abdoulmélek. L'animosité fut portée si loin, qu'ils en vinrent aux mains; les Maures Espagnols furent défaits; & Abdoulmélek étant tombé entre les mains de Béledj, il le fit pendre à l'entrée du pont de Cordoue; & pour rendre son supplice plus diffamant, il fit pendre à ses côtés un chien & un cochon. C'est ainsi que périt Abdoumélek, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

J.C.741. Hég.124.

La mort d'Abdoulmélek occasionna de nouveaux troubles, & la guerre civile recommença avec plus de fureur que jamais. Ummié & Koutn, qui étoient fils d'Abdoulmélek, prirent les armes pour venger la mort de leur

pere, & entraînerent les Berbers dans leur parti. Les Maures d'Espagne, honteux de la derniere défaite, se joignirent aux Berbers. Toutes ces troupes réunies, formerent une armée de cent mille hommes : elle étoit commandée par Abdoulrahman-ben-Akmé, ancien gouverneur de Narbonne, qui devoit son élévation à Abdoulmélek. Abdoulrahman passoit pour l'homme le plus courageux & le plus intrépide de son siécle.

Bélédi avoit à peine douze mille hommes à opposer à des forces si supérieures ; mais se confiant sur la valeur de ses troupes, & sur deux victoires qu'elles venoient de remporter, il ne balança pas à marcher contre ses ennemis. Dans la chaleur du combat, Abdoulrahman, qui ne respire

que la vengeance, cherche des yeux Béledj. Il écarte ou renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage; & s'étant fait jour juſqu'à ſon adverſaire, il lui porte deux coups dont il expira quelques inſtans après. Les Damaſquins, furieux de la mort de leur général, ne ſongent qu'à la venger: ils ſe précipitent au milieu des bataillons, les enfoncent & les forcent à reculer en déſordre. Les Arabes d'Eſpagne prennent enfin la fuite, après avoir laiſſé dix mille des leurs ſur le champ de bataille. Les vainqueurs élurent pour leur général Taalbé-ben-Sélamé-el-Djézami.

Les deux partis étoient plus animés que jamais, l'un contre l'autre. Les Berbers & les Arabes d'Eſpagne mirent le ſiége devant Mérida, dont les Damaſ-

quins s'étoient emparés. Taalbé, à la pointe du jour, ſortit de la place, ſuivi de l'élite de ſes troupes, força les lignes des ennemis, & les obligea à lever le ſiége, après leur avoir tué beaucoup de monde, & après leur avoir fait un grand nombre de priſonniers. Ce ſuccès lui inſpira un nouveau courage, & il marcha droit à Cordoue, dans la réſolution de s'en emparer. Ce commandant, pour jetter la terreur dans l'eſprit des habitans, & les forcer à ſe rendre, conçut le cruel deſſein de faire périr à leurs yeux les priſonniers qu'il avoit faits devant Mérida. L'on avoit déja conduit ces infortunés ſous les murailles de la ville; tout étoit diſpoſé pour leur ſupplice, & ils n'attendoient plus que le coup de la mort, lorſque

l'arrivée subite d'Aboulattar-Hasam suspendit l'arrêt qui avoit été porté contre eux : c'étoit le nouveau gouverneur que le Calife Vélid-ben-Jézid, instruit des troubles qui agitoient l'Espagne, avoit nommé. Sa présence ramena la tranquillité pour quelque tems ; mais les troubles recommencerent, à l'occasion d'un procès. Une des deux parties corrompit le neveu du gouverneur, à force d'argent. Celui-ci abusant du crédit qu'il avoit sur l'esprit de son oncle, l'engagea à prononcer un arrêt injuste. La partie adverse alla trouver Samouih qui étoit le chef de la tribu des Modarites, & implora sa protection. Samouih se rendit chez le gouverneur, & voulut lui représenter l'injustice qu'il commettoit. Aboulattar irrité de sa hardiesse, &

J.C. 742. Hég. 125.

qui ne connoissoit d'autre maniere de traiter avec les hommes, que celle de la hauteur, le chassa ignominieusement de sa présence.

Telles furent les premieres étincelles d'une nouvelle révolte : Samouih assembla sa tribu qui étoit fort puissante, parmi les Arabes, & lui fit part de l'insulte qu'il avoit reçue. Tous jurerent d'en tirer une vengeance éclatante : ils prirent les armes, marcherent contre Aboulattar, mirent en fuite son armée, & le firent prisonnier. Ils vouloient d'abord le massacrer ; mais des sentimens plus humains succédant à cette premiere fureur, ils se contenterent de le renfermer à Cordoue, dans une prison où il languit, pendant deux ans.

J.C. 745. Hég. 128.

Samouih n'osant s'emparer du

gouvernement, le remit entre les mains de Sévabé-ben-Jézid, qui étoit de la tribu des Jéménis. D'un autre côté, Abdoulrahman-ben-Hasan, ami intime d'Aboulattar, cherchoit, depuis long-tems, les moyens de le délivrer. Il entra de nuit dans Cordoue, suivi de trente hommes déterminés, brisa les portes de la prison, & sortit de Cordoue avec celui dont il venoit de rompre les chaînes, sans que personne osât le poursuivre.

Aboulattar devenu libre, ranima son parti. Les Arabes de l'Yémen se rangerent sous ses étendards. Samouih, à la tête des Modarites, alla à leur rencontre; l'on n'attendoit que le signal du combat, lorsqu'un des principaux officiers des Modarites, s'élançant au milieu des deux armées, fit signe qu'on l'écoutât. « Peuples

» de l'Yémen, (dit-il d'une voix assez haute pour être entendu des deux armées,) » pourquoi vou-» lez-vous la guerre? & quelle » raison peut vous engager à être » les vengeurs d'Aboulattar? Si » nous avions voulu le faire périr, » n'étoit-il pas entre nos mains? » & n'étions-nous pas les maîtres » de sa vie? Si nous avions choisi » pour gouverneur un homme qui » fût de notre tribu, vous auriez » du moins quelque sujet d'être » nos ennemis; mais c'est dans vo-» tre tribu même que nous avons » pris celui qui est à notre tête: » au reste, ne vous imaginez point » que la crainte nous dicte ces » paroles; la crainte n'entre point » dans des ames telles que les » nôtres. Le seul desir d'éviter » l'effusion du sang Musulman » nous inspire ce discours. » L'ar-mée

mée d'Aboulattar mit auſſi-tôt les armes bas ; celui-ci ſe voyant abandonné des ſiens, ſe retira à Tunis.

Tévabé fut encore moins heureux que ſon prédéceſſeur, & périt, quelques mois après avoir pris poſſeſſion du gouvernement, par la main des rebelles : les Arabes élurent à ſa place Iouſef-el-Fahri ; le choix qu'ils avoient fait, fut confirmé par le Calife Mervan. Iouſef deſcendoit d'Akbé-ben-Nafih, qui avoit fait tant de conquêtes en Afrique, & qui avoit bâti la ville de Caïroan. Le nouveau gouverneur donna toute ſa confiance à Samouih, ce chef de la tribu des Modarites, qui avoit dépouillé Aboulattar de ſon gouvernement, & qui l'avoit forcé de ſe retirer à Tunis.

J.C. 746. Hég. 129.

Les trois premieres années du

gouvernement d'Iousef furent assez tranquilles, & les Arabes sembloient avoir oublié leur inconstance naturelle, & leur amour pour la révolte. Tel étoit l'état de l'Espagne, lorsqu'Aboul-Abbas-Seffah, premier Calife de la dynastie des Abbassides, enleva l'empire & la vie à Mervan (a),

(a) C'est le quatorzième & dernier Calife de la race des Ommiades, en Orient. L'année 132 de l'hégire, & de J. C. 749, Abdallah, oncle d'Aboul-Abbas-Seffah, premier Calife de la maison des Abbassides, marcha contre Mervan, défit son armée, & l'obligea de se refugier en Egypte, où cet infortuné Calife, ayant été attaqué de nouveau, fut vaincu une seconde fois, & périt dans le combat. Le Califat, après cette défaite, sortit de la maison des Ommiades, après y avoir resté l'espace de quatre-vingt-onze ans, pour entrer dans celle des Abbassides. Cette derniere famille avoit des droits légitimes au trône, comme descendante de Haschem & d'Abdalmothleb aïeux de Mahomet. Il y a eu trente-sept Califes de cette maison, qui ont régné depuis l'année 132 de l'hégire, & 749 de J. C. jusqu'à

dernier Calife de la dynastie des Ommiades. Les Maures d'Espagne, affectionnés de tout tems à la famille des Ommiades, ne voulurent point reconnoître l'autorité des Abbassides, & élurent, pour leur roi, Abdoulrahman, prince du sang des Ommiades. Cette révolution détacha, pour jamais, du reste des Etats soumis aux Califes d'Orient, l'Espagne qui devint alors un royaume particulier & indépendant, après avoir été quarante-quatre ans

---

l'année 656 de l'hégire, & de J. C. 1160. La famille des Abbassides a été si féconde, qu'en l'année 200 de l'hégire, & 815 de J. C. sous le Califat de Mamoun, le nombre des hommes & des femmes de cette maison montoit jusqu'à trente-trois mille. Les Alides, ou descendans d'Ali neveu & gendre de Mahomet, ont disputé le Califat aux Abbassides, & ont même régné avec le titre de Califes, sur quelques provinces, comme on le verra dans la suite de cet ouvrage.

ſous la domination directe des Califes. En vain Iouſef-el-Fahri, & Samouih ſon général, voulurent ſoutenir le parti des Abbaſſides. Le bonheur d'Abdoul-rahman, ou plutôt ſa valeur & ſon habileté, rendirent inutiles tous leurs efforts : il les vainquit pluſieurs fois. Iouſef & Samouih devinrent enfin les victimes de leur attachement pour les Abbaſſides. Mais, avant que d'entrer dans le détail d'un événement auſſi conſidérable, il eſt à propos de rapporter ce qui s'étoit paſſé en Afrique, depuis l'année 716.

HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE.

LIVRE SECOND.

MUHAMMED-BEN-JÉZID, ſucceſſeur de Mouſa dans le gouvernement de l'Afrique, avoit fait périr, comme nous l'avons dit, dans le livre précédent, tous les parens de Mouſa; & ce conquérant de l'Eſpagne s'étoit lui-même exilé volontairement à la Mecque, où

il avoit fini ses jours, consumé par le chagrin & par le désespoir.

Ismaël-ben-Abdoullah, homme doux & pacifique, & qui n'avoit d'autre vertu qu'un zéle ardent pour la propagation du Musulmanisme, succéda à Muhammed : ce nouveau gouverneur profita de la tranquillité qui régnoit en Afrique, pour faire des prosélytes. Ses soins furent suivis des succès les plus heureux, & presque tous les Berbers embrasserent l'Islamisme. Il gouverna paisiblement jusqu'à l'année 719. Il fut remplacé par Jézid-ben-Abi-Muslem qui fut tué, une année après, dans une sédition. Nechrin-Séféran fut envoyé, l'année 721, en Afrique. Ce vice-roi porta ses armes contre quelques nations de Berbers, qui n'étoient pas en-

Hég. 101.

Hég. 103.

core soumises; fit des incursions dans l'intérieur de l'Afrique, & revint chargé de butin: il mourut, l'année 727, sous le Califat d'Accham, fils d'Abdoulmélek. Hégire 109.

Abido-ben-Abdoulrahman lui succéda: le premier usage, qu'il fit de son autorité, fut de faire charger de chaînes les parens & les créatures de son prédécesseur. Aboul-Hatteb-ben-Séféran fut le plus persécuté. Il eut le bonheur de se sauver à Damas: il représenta si vivement au Calife les vexations & les cruautés d'Abido; & il fit une peinture si touchante des maux qu'il avoit soufferts, que ce prince ôta le gouvernement de l'Afrique à Abido. Akbé-ben-Kédamé fut nommé pour le remplacer; mais pour balancer l'autorité des vice-rois, le Calife établit en même tems

en Afrique, un chef ſuprême de la juſtice.

Abdoullah-ben-el-Hadjab ſuccéda à Akbé. Les ſciences, les beaux arts & le commerce fleurirent ſous ſes auſpices. Ce gouverneur étoit lui-même fort adonné à la poëſie. Il décora la ville de Tunis de pluſieurs moſquées & d'autres édifices publics. Abdoullah avoit conféré le gouvernement de la province de Tanger, à un certain Umer-ben-Abdoullah-Elmuradi. C'étoit un homme avide de richeſſes, & habile dans l'art de fouler les peuples. Il ne tarda pas à abuſer de l'autorité qui lui avoit été confiée : il voulut exiger le dixième des biens de tous ceux qui n'avoient pas encore embraſſé le Mahométiſme, & il envoya des officiers dans les différentes vil-

les de sa province, pour lever ce nouvel impôt. Ce fut le signal d'une révolte générale : les Berbers furieux de se voir ainsi opprimés, coururent aux armes. Muséiré, un de leurs chefs les plus accrédités, se mit à leur tête; d'autres peuples d'Afrique se joignirent aux Berbers, & ils se virent bientôt en état de secouer le joug.

Les révoltés, dans leur premiere fureur, massacrerent Umer, qu'ils regardoient comme l'auteur de tous leurs maux. Le vice-roi se hâta d'éteindre ces premieres étincelles de révolte, avant qu'elles fissent des progrès plus rapides. Il leva à la hâte une armée composée de l'élite des troupes Arabes. Halid-ben-Habiben eut le commandement. Ses soldats rassemblés, il se mit en marche &

joignit les révoltés proche la ville de Tanger. Ce général les chargea le premier, à la tête d'un escadron composé de toute la noblesse Arabe. Le combat fut sanglant. Les rebelles sur-tout portoient les plus grands coups. Animés par leur désespoir, ils s'élançoient au milieu des bataillons, & affrontoient la mort, satisfaits de la donner à leurs ennemis. Les Arabes, avec autant de courage, se battoient avec plus d'ordre, & résistoient à tous les efforts des rebelles. Le choc dura jusqu'à la nuit, sans qu'aucun des deux partis pût s'attribuer la victoire. Muséiré, à la faveur des ténèbres, fit retirer ses troupes dans la ville de Tanger : ses soldats indignés de ce qu'il n'avoit pas remporté la victoire, le massacrerent, & mirent à sa place Halid-ben-Elzénaï.

Ce nouveau chef des rebelles voulut justifier le choix qu'ils avoient fait de sa personne : il sortit le lendemain de la place, & alla présenter la bataille aux Arabes ; elle ne fut pas moins disputée, & moins meurtriere que la premiere. Enfin les rebelles firent de si puissans efforts, & chargerent avec tant de fureur leurs ennemis, qu'ils les enfonçent. Halid-ben-Habib, général des Arabes, voyant que rien n'étoit capable d'arrêter les fuyards, fit ferme à la tête des chefs des tribus & de quelques amis qui furent assez généreux pour ne point l'abandonner. Ils soutinrent l'effort de toute l'armée ennemie, & préférerent une mort honorable à une fuite honteuse. La fleur de la noblesse Arabe, sur-tout les chefs des tribus, perdirent la vie

dans ce combat ; ce qui lui fit donner le nom de la *journée des nobles*. Les révoltés profiterent de la consternation qu'avoit répandue leur victoire : ils chasserent d'Afrique le vice-roi, & s'emparerent de presque toutes les places fortes.

Ces tristes nouvelles étant parvenues au Calife Haccham, il regretta vivement la noblesse Arabe, qui avoit péri dans le dernier combat. Dans le dessein de venger la mort de tant de braves Musulmans, il leva dans Damas un corps de douze mille hommes de cavalerie : le même Abdoullah, malgré sa défaite, en fut nommé général. Les gouverneurs d'Egypte, de Barka, de Tripoli eurent ordre de joindre à ce corps les troupes qui se trouveroient dans leurs provinces.

Abdoullah ſe voyant à la tête d'une belle armée, voulut tenter de nouveau la fortune, & laver dans le ſang des rebelles la honte de ſa premiere défaite. Il leur préſenta la bataille dans une plaine proche Tanger; mais le malheur le ſuivoit par-tout : dès le premier choc, le déſordre ſe mit dans ſon armée ; la terreur fut ſi grande, ſur-tout parmi les Arabes de Damas, qu'ils s'embarquerent pour l'Eſpagne, & qu'ils ne ſe crurent en ſûreté, qu'en mettant la mer entr'eux & leurs ennemis.

Cette ſeconde déroute ne rebuta point le Calife. Il voulut voir ſi ſes armes feroient plus heureuſes en d'autres mains : ce prince leva une nouvelle armée, & en donna le commandement à Hantélé-ben-Séfran, gouverneur

d'Egypte. Ce nouveau général
Hég. 124. partit pour l'Afrique, l'année 741:
à la nouvelle de son approche,
les rebelles rassemblerent leurs
forces. Akkaché, un de leurs généraux,
marcha à la rencontre
d'Hantélé, pour l'empêcher de pénétrer
jusqu'à Caïroan. Abdoulvahed,
autre chef des rebelles,
avança du côté de Nedjiané, pour
tâcher de l'envelopper; si ces
deux armées avoient pu se joindre,
Hantélé étoit perdu. Il pénétra
leur dessein: & marchant
tout de suite à Akkaché, il lui
présenta la bataille: elle fut des
plus sanglantes, & l'on se battit
avec une égale animosité; la victoire
se déclara enfin pour les
Arabes. L'armée d'Akkaché mise
en fuite, le général, sans laisser
reprendre haleine à ses troupes,
se présenta devant la ville de

Caïroan, dans la crainte qu'Abdoulvahed ne le prévînt. Ce chef des rebelles en avoit véritablement le dessein, & il avoit envoyé un corps de quarante mille hommes de ce côté-là. Hantelé ne balança pas à les attaquer à la pointe du jour. Il eut le bonheur d'être victorieux une seconde fois. Les rebelles laisserent trente mille hommes sur le champ de bataille, & les dix mille autres prirent la fuite.

Il ne restoit plus d'ennemis à combattre qu'Abdoulvahed lui-même, qui étoit à la tête d'une armée de trois cens mille hommes, & celle d'Hantelé n'étoit pas si nombreuse; mais il comptoit sur la bravoure de ses soldats, & sur deux victoires qu'ils venoient de remporter. Il n'oublia rien, pour rendre la partie

plus égale. Il tâcha d'attirer dans ses troupes quelques Arabes des montagnes voisines ; une cuirasse, un sabre, un arc, des fléches, & cinquantes piéces d'or furent la récompense de ceux qui voulurent s'enrôler. Cinq mille hommes vinrent se ranger sous ses étendards. Il passa la nuit entiere à se préparer au combat, & à assigner à chaque corps la place qu'il devoit occuper, & les mouvemens qu'il devoit faire. Il parcourut ensuite tous les rangs, & exhorta tout le monde à bien faire. Il rappelloit aux uns leurs parens ou leurs compatriotes égorgés par ces mêmes rebelles qu'ils alloient combattre, & les conjuroit de venger leur mort. Il excitoit les autres par des motifs de religion, & leur représentoit qu'ils devoient sacrifier

leur vie pour une si belle cause. Il disoit à tous, en général, de ne point s'effrayer de cette multitude qui combattoit sans ordre; que c'étoient les soldats de la même nation sur laquelle ils venoient de remporter deux victoires, presque dans le même jour.

Les deux armées étoient en présence, & n'attendoient que le jour pour combattre. Dès qu'il parut, une nuée de fléches fut le signal du combat, & obscurcit presque l'air. Bientôt tout se mêle, des ruisseaux de sang coulent de tout côtés ; un courage égal anime les soldats de chaque parti, & la victoire reste long-tems indécise entre l'un & l'autre. L'aîle gauche des rebelles fut mise en désordre par l'aîle droite des Arabes. Ces premiers porterent à leur tour le trouble dans l'aîle

gauche de leurs ennemis. Les Arabes déſeſpérés de voir la victoire, dont ils s'étoient flattés, leur échapper, fondent avec une nouvelle fureur ſur l'aîle droite des rebelles, qui ne put réſiſter à ce choc. Abdoulvahed veut ramener ſes troupes au combat. Il tombe percé de coups. Les rebelles voyant leur chef privé de la vie, perdent tout-à-fait courage, & cherchent leur ſalut dans la fuite. L'on en fit un carnage horrible, & cent ſoixante mille des leurs reſterent ſur la place. Ce dernier ſuccès mit fin à tous les troubles. Akkaché tomba entre les mains de Hantelé, qui lui fit couper la tête. L'Afrique ainſi pacifiée, ce général rendit compte de toutes ſes opérations au Calife Haccham. Dans le détail, qu'il fit à ce prince, de la derniere

bataille, il lui dit qu'il ne croyoit pas qu'il s'en fût jamais livré de plus ſanglante. La choſe eſt probable, ſi à cent ſoixante mille hommes que perdirent les rebelles, l'on ajoûte ceux qui furent tués du côté des vainqueurs.

Nous avons dit, plus haut, que, dans le combat d'Abdoullah-ben-el-Hadjab, la terreur avoit été ſi grande parmi les Arabes de Damas, que pluſieurs d'entr'eux s'étoient retirés en Eſpagne. Abdoulrahman-ben-Habib étoit du nombre des fuyards; c'étoit un homme adroit, fourbe, diſſimulé, & dévoré d'ambition : à peine fut-il en Eſpagne, qu'il conçut le deſſein de s'en emparer; mais la conjuration ayant été découverte, avant que d'éclater, il eut le bonheur de ſe ſauver à Tunis: de nouvelles intrigues le rendi-

rent bientôt maître de cette importante place.

Hantelé crut devoir dissimuler avec ce rebelle. Il se flatta de le ramener par la douceur ; & il lui envoya, à cet effet, plusieurs personnes de la premiere distinction, pour le rappeller à son devoir ; mais le parti de cet ambitieux étoit pris ; & cette démarche, qu'il attribua à la foiblesse d'Hantelé, ne fit qu'accroître l'audace de ce rebelle. L'on représenta au vice-roi qu'il devoit faire avancer ses troupes contre Abdoulrahman, pour ne pas lui laisser le tems de se fortifier. Hantelé eut horreur de tirer l'épée contre ceux qu'il regardoit comme ses freres, & qui professoient la même religion que lui. Il aima mieux céder sa dignité à cet ambitieux, que

d'exciter une guerre civile. Après avoir fait aſſembler le chef ſuprême de la juſtice, & les principaux ſeigneurs, il leur expoſa les motifs de ſon abdication ; & ouvrant en leur préſence le tréſor public, il en prit mille piéces d'or ; & avec une ſomme auſſi modique, il quitta l'Afrique, & paſſa en Syrie.

Abdoulrahman profita de la retraite de ſon rival, & s'empara de la ville de Caïroan. Les peuples toujours inconſtans, & ſe flattant de trouver du ſoulagement dans le changement de l'Etat, s'empreſſerent à reconnoître l'autorité de cet uſurpateur. Le premier uſage, qu'il en fit, fut de s'en ſervir contre Hantelé, quoiqu'abſent. Il fit publier que perſonne ne ſuivît ce vice-roi, ou n'entretînt avec lui aucune

intelligence. Ce dernier trait indigna vivement Hantelé ; il ne put s'empêcher de faire des imprécations contre Abdoulrahman & contre les peuples qui l'avoient suivi si legérement. Il sembla que le ciel avoit embrassé son parti ; une peste affreuse ravagea l'Afrique, pendant sept années consécutives. Abdoulrahman lui-même ne put jouir en paix du fruit de ses crimes, & fut enfin assassiné par son propre frere. Il s'éleva des troubles de tous les côtés à la fois : les Berbers s'emparerent de Tunis ; les Arabes de la plaine, ceux de la montagne, firent des incursions, & ravagerent les pays des environs.

Abdoulrahman, au milieu de tous ces troubles, crut ne devoir pas tout-à-fait secouer le joug des Califes. Il écrivit à Mer-

van, dernier Calife de la famille des Ommiades, une lettre de soumission, & l'accompagna de présens considérables. Le Calife charmé de cette fidélité apparente, conféra à Abdoulrahman le gouvernement d'un pays dont ce rebelle étoit déja le maître, & d'où Mervan occupé d'affaires plus sérieuses, n'étoit pas en état de le chasser. Vers le même tems, arriva la fameuse révolution qui fit passer le Califat de la maison des Ommiades dans celle des Abbassides; Aboul-Abbas, premier Calife des Abbassides, fit d'abord part de son élévation à Abdoulrahman. Le vice-roi devina son intention, & il le fit proclamer Calife par toute l'Afrique; il lui écrivit ensuite, pour le féliciter sur l'heureux événement qui le plaçoit sur le trône,

J.C. 749.
Hég. 132.

& lui envoya de riches présens. Il finit sa lettre, par représenter à ce prince, qu'il ne devoit plus s'atendre à recevoir des tributs de l'Afrique; que tous les peuples avoient embrassé le Mahométisme, & avoient fait cesser par-là tous les impôts, auxquels étoient assujettis les infidèles. Le Calife indigné, lui écrivit une lettre remplie de menaces.

Rien ne peut exprimer la rage d'Abdoulrahman, à la réception de cette lettre. Il se détermine alors à secouer tout-à-fait le joug des Califes: il assemble le peuple dans la grande mosquée de Caïroan, & monte lui-même en chaire. Après avoir vomi mille injures, & fait mille imprécations contre Aboul-Abbas, il déclare que ce prince s'est emparé injustement du Califat; qu'il le dé-

pouille

pouille de cette dignité, comme il se dépouille lui-même de sa robe. Il dit ; & en même tems, il jette par terre son manteau, qui étoit celui qu'Aboul-Abbas lui avoit envoyé, comme pour l'investir du gouvernement de l'Afrique, le met en piéces & le fait brûler. Sa fureur n'est pas encore satisfaite : il défend à tout le peuple de reconnoître Aboul-Abbas, & de prononcer son nom dans les prieres qui se faisoient dans les mosquées.

Après ce coup d'éclat, Abdoulrahman se crut tous permis, & ne ménagea plus personne. Il eut toutes les foiblesses & la cruauté des tyrans ; & le moindre soupçon lui fit verser le sang de ceux-mêmes qui avoient contribué à son élévation. Elias-ben-Habib & Abdoulvaris ses deux

freres, craignant pour leur vie, conſpirerent contre la ſienne, & réſolurent de le faire périr : les principaux habitans de Caïroan, & les chefs des tribus entrerent dans la conjuration. Elias, frere d'Abdoulrahman, devoit régner à ſa place, ſous la condition de recevoir l'inveſtiture du Calife Aboudjafar, ſucceſſeur d'Aboul-Abbas. Elias craignant que la conjuration ne fût découverte, & impatient de commander, hâta l'inſtant où il devoit ſouiller ſes mains du ſang de ſon frere. Il ſe préſente devant Abdoulrahman, comme pour lui demander la permiſſion de faire un voyage à Tunis. Ce tyran étoit alors dans une chambre de ſon palais, avec un de ſes fils encore tout jeune. La préſence d'un frere, l'énormité du

crime frappe en ce moment l'esprit de l'assassin : il a peine à étouffer la voix de la nature & indécis, son bras reste suspendu. Abdoulvaris son frere, s'apperçoit de son irrésolution : il l'anime par ses gestes, & semble lui reprocher sa timidité. Elias encouragé, feint de prendre congé d'Abdoulrahman, & lui plonge en même tems le poignard dans le sein. Abdoulrahman pousse un cri, & tombe à la renverse. Elias tire son sabre, & acheve de lui ôter la vie. Bientôt saisi d'horreur, & tout hors de lui-même, il sort avec précipitation, & veut s'enfuir. Ses complices, qui l'attendoient à la porte, le voyant tout effaré, lui demandent si l'ennemi commun a péri : il leur dit qu'il vient de lui ôter la vie ; mais ils semblent en douter, & lui de-

mandent à voir la tête d'Abdoulrahman. Elias retourne sur ses pas, sépare la tête du corps de son frere, & la jette aux pieds des conjurés.

Habib, fils aîné d'Abdoulrahman, qui n'étoit pas loin de-là, entendit le cri qu'avoit jetté son pere, dans l'instant qu'on l'assassinoit. Il profita du tumulte pour s'échapper de Caïroan, & se refugia à Tunis, auprès d'un de ses oncles. Les créatures de son pere vinrent l'y joindre ; & se voyant en état de venger la mort de son pere, il sortit de Tunis, & vint présenter la bataille aux meurtriers : elle fut des plus sanglantes ; mais comme les forces étoient à-peu-près égales, aucun des deux partis ne put s'attribuer la victoire. L'on proposa ensuite de mettre bas les armes, & de cesser les hos-

tilités. Par le traité qui fut signé de part & d'autre, la ville de Tunis restoit entre les mains d'Umer. Habib devoit posséder en souveraineté Faks, Kastila & leur territoire; tout le reste de l'Afrique étoit le partage d'Elias. Ce traité, bien loin de faire cesser les troubles, ne fit que les augmenter; chaque gouverneur se crut en droit de s'emparer de la ville qui lui avoit été confiée. La confusion devint générale; & mille partis s'éleverent à la fois, & tâcherent de s'entre-détruire l'un l'autre. Les villes étoient assiégées, & reprises successivement; & il se livroit autant de combats qu'il y avoit de chefs de factions.

Les Berbers profiterent de cette guerre civile, pour reprendre les armes, & pour secouer le joug. Ils attaquerent les Arabes divisés

entr'eux, & remporterent plusieurs avantages.

Le triste état, où étoit l'Afrique, toucha vivement le Calife Abou-Mausour-Djafer. Il voyoit, avec regret, une si belle partie de son empire, prête à s'en détacher. Il prit la résolution de remettre le calme dans cette province. Pour y parvenir, il leva une armée composée de trente mille hommes de la province de Khorasan, & soixante mille de Bassora, Coufa & Damas. Le commandement en fut donné à Iézid, général consommé dans le métier de la guerre, & sur l'habileté duquel on pouvoit compter.

A peine Iézid fut-il arrivé en Afrique, qu'Ibn-Sahrin suivi d'un nombre d'ancien soldats qui, dans tous les troubles dont cette province avoit été agitée, étoient

toujours reſtés fideles, vinrent le joindre. L'arrivée d'Iézid repandit la terreur parmi les rebelles. Un certain Aboul-Hattem, qui étoit un de ceux dont le parti étoit le plus fort, n'oſa l'attendre en pleine campagne, il ſe retira dans des montagnes : Iézid réſolut de l'y pourſuivre. Il envoya un de ſes lieutenans reconnoître la ſituation de ces montagnes, & les forces des révoltés. Il marcha bientôt lui-même en perſonne, & força Aboul-Hattem à livrer bataille. Les Arabes remporterent une victoire complette : trente mille rebelles y perdirent la vie, auſſi-bien que leur chef, & le reſte fut diſſipé. Cette bataille ſe donna dans le mois de Mars de l'année 772.

Rebiul-ewel. Hég. 157.

Après cette victoire, Iézid reſta campé dans ces montagnes, & il

envoya des détachemens de tous les côtés, pour détruire les différens partis des révoltés qui tenoient encore la campagne. Ses lieutenans furent par-tout heureux ; & tout ce qui se présenta devant eux, fut taillé en piéces. Ils firent un si grand massacre des rebelles, que les plaines & les montagnes étoient couvertes de cadavres.

Tant de succès déterminerent Iézid à s'emparer de Fez. Il fit le siége de cette ville en personne ; elle fut emportée d'assaut & livrée au pillage. Les autres villes, crainte d'un pareil traitement, ouvrirent les portes au vainqueur. Les Berbers, cette nation impatiente de toute domination, & toujours prête à s'armer, pour recouvrer sa liberté, furent obligés de mettre bas les armes.

Tout plia sous une puissance si formidable, & l'Afrique fut soumise & pacifiée en peu de tems.

Iézid profita du calme qui régnoit pour réparer les maux qu'avoient causés les guerres civiles; le commerce, l'agriculture, les arts étoient languissans: il les ranima, & fit sentir aux peuples le bonheur de la paix, & la douceur d'un gouvernement juste & modéré. Il établit sa résidence à Caïroan, & il décora cette ville d'une magnifique mosquée, & d'autres édifices publics. Il y attira plusieurs artistes fameux, & des ouvriers habiles dans toute sorte de manufactures. La mort le surprit, au milieu de ces occupations importantes; du moins il les regardoit comme telles, & il s'imaginoit qu'elles contribueroient à faire vivre son nom

autant que ses victoires. Il ne fut point trompé dans son attente ; les larmes sinceres des peuples, qu'il gouvernoit & qu'il rendoit heureux, firent son éloge. Ce grand homme mourut l'année 786.

Heg. 170.

Le Calife voulant récompenser les services d'Iézid, même après sa mort, donna le gouvernement de l'Afrique à son fils Daoud. Les Berbers, toujours amateurs de leur liberté, prirent les armes pour la recouvrer. Daoud marcha contre eux ; & dix mille de ces rebelles payerent de leur tête les troubles qu'ils avoient excités. Le Calife, neuf mois après, lui conféra le gouvernement de l'Egypte ; & son oncle Rouh-ben-Hatem lui succéda dans celui d'Afrique.

Il est tems de reprendre l'histoire des Arabes en Espagne. Ce

royaume, depuis que les Maures s'en étoient emparés, sous le régne de Vélid, avoit toujours été soumis aux Califes qui y envoyoient des gouverneurs. Ces princes tiroient de ce pays des sommes immenses. Les différentes especes d'impositions & de tributs que payoient les peuples, sur-tout les Chrétiens qui rachetoient, à force d'argent, la liberté de professer leur religion, étoient pour les Califes une source intarissable de richesses.

Iousef-el-Fahri, comme nous l'avons déjà dit, avoit été nommé gouverneur d'Espagne par Mervan, dernier Calife de la maison des Ommiades. La chute de ce prince fut la cause de celle d'Iousef; & l'Espagne fut détachée, pour jamais, de l'empire des Califes. Aboul-Abbas-Seffah, pre-

mier prince de la dynaſtie des Abbaſſides, fit périr, l'année 749, Mervan & preſque tous les Ommiades. Abdoulrahman qui étoit de cette famille, eut le bonheur d'échapper au maſſacre. Ce prince étoit à Zéïtoun, quand la révolution arriva. Il ſe refugia à Filiſtim; ne s'y croyant pas encore aſſez en ſûreté, il ſe cacha dans une forêt, ſur les bords de l'Euphrate. Il avoit avec lui Sélim ſon fils, jeune enfant, qui à peine finiſſoit ſon premier luſtre. Cet enfant s'étant éloigné, revint, un inſtant après, tout tremblant & tout éploré, auprès de ſon pere. Abdoulrahman inquiet, ſort de la forêt, pour découvrir le ſujet de la terreur de ſon fils: il apperçoit les troupes des Abbaſſides qui s'étoient emparées de Filiſtim, & qui y avoient mis le feu. Un

Hég. 132.

inſtant après, ſon frere accourt & lui crie de ſe ſauver : ils s'enfoncent tous deux dans le plus épais du bois ; ils y trouverent heureuſement un ancien ſerviteur de leur maiſon, qui leur amena des chevaux. Il n'y avoit pas à balancer ; il falloit ou périr par le fer des ennemis, ou hazarder de traverſer l'Euphrate qui étoit fort rapide dans ce lieu-là : à peine y étoient-ils entrés, que ceux qui les pourſuivoient, arrivent & leur offrent la vie, pourvu qu'ils veuillent ſe rendre. Abdoulrahman plus heureux que ſon frere, traverſa l'Euphrate. Ce dernier ſe voyant ſur le point d'être ſubmergé, tourna la bride de ſon cheval, & alla ſe remettre entre les mains des Abbaſſides, qui, malgré la parole qu'ils lui avoient donnée, le maſſacrerent ſous les yeux

d'Abdoulrahman; son fils ayant été découvert, eut le même sort.

Abdoulrahman, après avoir erré long-tems, dans la crainte d'être reconnu, tourna du côté de l'Afrique. Il se flattoit d'y trouver un asyle contre les fureurs de ses ennemis: Ben-Habib, gouverneur de cette province, devoit son élévation aux Ommiades; mais il éprouva bientôt que les princes, dans leurs disgraces, comptent en vain sur la reconnoissance, de ceux qu'ils ont comblés de faveurs, durant leur prospérité. Le gouverneur d'Afrique fut un des premiers à reconnoître l'autorité des Abbassides, & à oublier les Ommiades ses bienfaiteurs. A peine apprit-il l'arrivée d'Abdoulrahman en Afrique, que, bien loin de le protéger, il chercha à le faire périr. Il con-

noissoit toute la haine du Calife contre les Ommiades, & qu'il ne pouvoit lui faire un présent plus agréable que la tête d'un prince de cette maison. Abdoulrahman eut encore le bonheur d'échapper à ses poursuites. Il se refugia à Tekvaré, où la tribu de Zénata, qui étoit puissante, lui promit de le défendre contre les entreprises de Ben-Habib, s'il osoit l'attaquer. Ce prince, incertain de son sort, flottoit entre la crainte & l'espérance, lorsque tout-à-coup il se vit élevé à une fortune à laquelle il n'auroit osé prétendre, tandis même que sa famille étoit sur le trône des Califes.

Les Arabes d'Espagne avoient toujours été fort attachés aux Califes Ommiades. Ils regardoient les Abbassides comme des usurpateurs qui ne s'étoient emparés

du Califat, qu'en verſant le ſang de tous les Ommiades. Ils n'eurent pas plutôt appris qu'un prince de cette maiſon s'étoit refugié en Afrique, que les vœux de tous les Arabes ſe tournerent de ſon côté. Témam, Véheb & Chakir, trois chefs des principales tribus, paſſerent en Afrique, pour inviter Abdoulrahman à ſe rendre en Eſpagne. Ces députés lui jurerent, au nom de tous leurs concitoyens, une obéiſſance & une fidelité à toute épreuve: ils l'aſſurerent qu'ils le reconnoîtroient pour leur ſouverain, dès qu'il auroit paru, & qu'ils prendroient les armes pour le ſoutenir.

Abdoulrahman ébloui, d'un côté, par l'éclat d'une couronne, & de l'autre, intimidé par la crainte de tomber entre les mains des Ab-

baſſides, ne réſiſta pas long-tems aux inſtances qu'on lui faiſoit. Ce n'eſt pas que ce prince ne prévît toutes les ſuites d'une entrepriſe auſſi hardie; les combats qu'il auroit à livrer, avant que d'être paiſible poſſeſſeur de l'Eſpagne; les dangers, les fatigues, & peut-être même les jalouſies des grands; l'inconſtance des peuples, & les révoltes qui ſuivent toujours une nouvelle domination; mais l'ambition de régner, & plus encore, le plaiſir de ſe venger, en arrachant aux meurtriers de ſa maiſon un royaume auſſi floriſſant que l'Eſpagne, le déterminerent à tenter la fortune. Il partit donc pour l'Eſpagne, & y arriva dans le mois d'Août de l'année 755. Malaca, Sidonia, Séville lui ouvrirent leurs portes, & embraſſerent ſon parti. Ce prince, qui

Rebiul-ewel. Hég. 138.

étoit parti seul d'Afrique, se vit bientôt à la tête d'une armée assez forte, pour achever de soumettre l'Espagne. Comme il sçavoit que le succès de son entreprise, dépendoit de la promptitude il marcha droit à Cordoue, persuadé que la prise d'une ville aussi considérable donneroit de la réputation à ses armes, & engageroit ses partisans répandus de tous côtés à se déclarer en sa faveur.

Iousef-el-Fahri, comme nous l'avons déjà dit, gouvernoit l'Espagne au nom du Calife Abou-Djafer. Il ne manquoit ni de courage, ni de capacité; mais la défection générale de tous les peuples le fit enfin succomber sous les coups de son rival. Il apprit, avec une surprise mêlée de colere, l'arrivée d'Abdoulrahman,

& le siége de Cordoue. Il part, avec précipitation, de Tolede où il étoit, & vole au secours de la place assiégée. Abdoulrahman marche à sa rencontre, remporte sur lui une victoire complette, & l'oblige à se refugier à Mérida. Ce premier succès le rendit maître de Cordoue ; mais ce prince, qui comptoit pour rien les plus grands avantages sans la ruine totale de son ennemi, se mit à sa poursuite. Iousef averti de la marche d'Abdoulrahman, au lieu de se renfermer dans Mérida, revient à Cordoue, reprend la ville, délivre ses femmes qui étoient renfermées dans la citadelle, & va se jetter dans Grenade. Abdoulrahman, honteux d'avoir pris le change, marche à la poursuite de son ennemi. Quelques seigneurs Arabes, qui

voyoient avec douleur les Musulmans tourner leurs armes les uns contre les autres, engagerent Ioufef à se foumettre à Abdoulrahman. Ce prince lui fit grace, à condition qu'il meneroit une vie privée à Cordoue, & qu'il donneroit en ôtage Méhémed fon fils.

Ioufef, accoutumé aux diftinctions que donnent les dignités & le commandement, fouffroit impatiemment de s'en voir dépouillé. Il s'échappa furtivement de Cordoue ; & ayant raffemblé vingt mille hommes, il commença à faire des courfes, & à ravager la campagne. Les généraux d'Abdoulrahman marcherent contre lui, & difperferent fans peine des gens ramaffés à la hâte. Ioufef, voyant la défaite de fon armée, fe refugia à

Tolede, comptant sur la fidelité des habitans de cette ville; mais ceux-ci redoutant la colere du nouveau souverain, & craignant de paroître complices de la révolte d'Iousef, s'ils lui donnoient un asyle, le firent périr, & envoyerent sa tête à Abdoulrahman. Ce prince, dans la crainte que le fils qu'il avoit en ôtage, ne voulût venger un jour les injures du pere, & ranimer sa faction, le fit mourir; & pour jetter la terreur dans tous les esprits, il fit exposer les têtes de ces deux rebelles sur les creneaux des murailles de Cordoue. Samouih, chef de la tribu des Modarites, qui avoit partagé la faveur d'Iousef, fut enveloppé dans sa disgrace. Le nouveau monarque redoutant son génie, son pouvoir & ses intrigues, le sacrifia à sa sûreté.

La mort d'Ioufef affermit la couronne fur la tête d'Abdoulrahman ; toute l'Efpagne fe foumit à fes loix, & ceffa d'obéir aux Califes fes anciens fouverains. Ce n'eft pas que le régne de ce prince qui fut de trente-trois années, ne fût agité par des troubles & par des féditions : il eut continuellement les armes à la main, & fut occupé à réprimer les rebelles & à diffiper les factions qui fe fuccédoient les unes aux autres.

J.C. 759. Hég. 142.

Abdoulrahman fit de Cordoue le fiége de fon empire : il ajoûta de nouvelles fortifications à cette ville, y fit bâtir un palais magnifique, accompagné de jardins délicieux. Il comptoit y goûter en paix le plaifir de régner, & fe délaffer des fatigues qu'il avoit effuyées jufqu'alors ; mais les révoltes fréquentes, qui furvinrent,

l'empêcherent de jouir du moindre repos.

Ben-Numan-Gazai donna le premier l'exemple de la révolte, & s'empara de Séville. Abdoulrahman vint auſſi-tôt mettre le ſiége devant cette ville. Les habitans intimidés, livrerent le rebelle à ce prince, qui lui fit trancher la tête. Cette révolte diſſipée, il marcha contre les Chrétiens, & voulut s'emparer de Béja, ville du Portugal. Froila, fils d'Alfonſe, ſecourut la place; & Abdoulrahman, rappellé dans ſes Etats par de nouveaux troubles, laiſſa les Chrétiens en repos. Haccham-el-Fahri, proche parent d'Iouſef-el-Fahri, cet infortuné gouverneur d'Eſpagne, que ce prince avoit fait périr, en étoit l'auteur. Tolede embraſſa ſon parti; Abdoulrahman accou-

J.C. 760. Hég. 145.

rut auſſi-tôt devant la place. Haccham, trop foible pour lui réſiſter, implora ſa clémence & livra ſon fils pour gage de ſa fidelité ; mais à peine ce prince étoit retourné à Cordoue, que ce rebelle prit de nouveau les armes, & ſe rendit maître de Tolede. Cette trahiſon indigna Abdoulrahman ; il vint aſſiéger une ſeconde fois Tolede. Haccham fit une réſiſtance ſi vigoureuſe, que le nouveau roi, déſeſpérant de s'en emparer, fut contraint de lever le ſiége : la honte de ce mauvais ſuccès aigrit ſon eſprit ; & ne pouvant ſe venger ſur Haccham lui-même, il fit périr ſon fils que ce rebelle lui avoit donné en ôtage, & jetta dans la ville, par le moyen de ſes machines de guerre, la tête de ce jeune homme. La guerre civile continua juſqu'à l'année

l'année 764, avec différens succès. Haccham ayant eu l'imprudence de s'enfermer dans Séville, un des généraux d'Abdoulrahman vint l'y assiéger. La ville fut emportée d'assaut : Haccham & les chefs de la révolte étant tombés au pouvoir du général, il leur fit raser la tête, les fit revêtir d'habits grossiers ; & dans cet équipage humiliant, il les envoya à son maître, qui les fit périr par la main du bourreau. Hég. 147.

Abdoulrahman croyoit jouir de quelques instans de repos ; mais bientôt il s'éleva une nouvelle faction, d'autant plus dangereuse pour lui, qu'elle étoit soutenue par Abou-Djafer-Mansour, Calife Abbasside de Bagdad. Ce Prince ressentoit vivement la perte d'un aussi beau royaume que l'Espagne, & il cherchoit à

y rétablir l'autorité des Califes d'Orient. Il envoya un étendard, avec quelques troupes, à Ala-ben-Moguéis, qui étoit en Afrique; & lui ordonna de faire ses efforts pour détrôner Abdoulrahman. Ala fit voile pour l'Espagne, & y aborda heureusement. A peine fut-il arrivé, qu'il excita les peuples à abandonner Abdoulrahman, qu'il traitoit de rebelle & d'usurpateur, & à se soumettre au Calife, leur légitime souverain. Il leur rappella le serment de fidélité qu'ils avoient fait aux Califes d'Orient, & les châtimens dont sont ménacés, dans l'Alcoran, ceux qui les violent: plusieurs embrasserent son parti, les uns par sentiment de religion, les autres par inconstance, ou dans l'espérance de trouver leur élévation, dans le renversement de

l'Etat. Ala se voyant à la tête d'une armée assez forte, pour former des entreprises, s'empara de Carmone; mais il avoit affaire au plus vigilant & au plus prompt de tous les ennemis. Abdoulrahman vint l'y assiéger. Les troupes d'Ala se comporterent d'abord avec assez de courage; mais bientôt la crainte de tomber entre les mains d'un vainqueur cruel, les engagea à déserter. Abdoulrahman profita d'une circonstance aussi heureuse; & ayant mis le feu à une des portes de Carmone, il entra dans la ville. Ala voulut en vain arrêter le vainqueur, à la tête de quelques soldats, qui lui étoient fideles, il fut enveloppé, & pris les armes à la main. Abdoulrahman, pour intimider ceux qui seroient tentés de suivre l'exemple de ce re-

belle, lui fit couper les mains & les pieds : il lui fit ensuite trancher la tête. Ce prince, pour se venger du Calife qui avoit envoyé Ala, & pour le braver, pour ainsi dire, jusques dans son palais, fit saler la tête d'Ala, la remplit de camphre, & l'envoya à la Mecque par un habitant de Cordoue. Le Calife Abou-Djafar étoit alors dans cette ville, pour satisfaire au pélerinage prescrit par la loi. Le Cordouan intrépide, porta de nuit la tête d'Ala, & la cloua à la porte du palais des Califes. Ce prince, en sortant de son palais, apprit par cette tête le mauvais succès de l'entreprise qu'il avoit formée contre l'Espagne. Un spectacle aussi-hideux l'effraya ; & il ne put s'empêcher de s'écrier qu'il s'estimoit heureux de ce que la vaste étendue

des mers lui servoit de barriere contre un ennemi aussi cruel qu'Abdoulrahman.

Le peu de succès & la triste fin de ceux qui avoient osé conspirer contre ce prince, auroient dû intimider ceux qui auroient été tentés de suivre leur exemple; mais soit qu'ils se flattassent d'être plus heureux, soit l'inconstance naturelle des Arabes, & leur ardeur pour la nouveauté, le feu d'une révolte n'étoit pas plutôt éteint, que de ses cendres, il en renaissoit, pour ainsi dire, une nouvelle. Séid-Hussein-el-Matari, à la tête d'une troupe de rebelles, s'empara de la ville de Séville : il avoit attiré dans son parti Alkma, gouverneur de Médina-Sidonia. Plusieurs tribus Arabes étoient en marche, pour joindre les révoltés; mais, par

malheur pour elles, elles trouverent sur leur chemin le général d'Abdoulrahman, qui en tailla en piéces une partie, & dissipa le reste. Ce prince avoit marché lui-même du côté de Séville, aussitôt qu'il avoit appris cette révolte. Séïd-Hussein désespérant du succès, voulut sauver sa vie par la fuite, & sortit furtivement de Séville; mais ayant été reconnu, il fut mis à mort, & sa tête fut envoyée à Abdoulrahman. Les rebelles, malgré la perte de leur chef, résistoient à tous les efforts des assiégeans, animés qu'ils étoient par Hafilé qui avoit remplacé Séïd-Hussein. Enfin les habitans de Séville, fatigués de la longueur du siége, & redoutant la colere du vainqueur, se souleverent contre les rebelles, & ouvrirent leurs portes à Abdoul-

rahman qui fit périr Hafilé & les principaux chefs de la sédition.

L'année suivante, qui fut l'année 765, ne fut marquée par aucun trouble; Abdoulrahman profita de ce calme, pour faire des incursions contre les Chrétiens. Nadar, son général, ravagea leur pays, & retourna chargé de butin. Ce prince commença, la même année, à bâtir une nouvelle forteresse dans la ville de Cordoue.

Hég. 148.

Deux années s'écoulerent, sans qu'il y eût aucune agitation; mais, l'année 768, l'esprit de révolte recommença à s'emparer des peuples. Sakfan, de la nation des Berbers, se souleva contre Abdoulrahman. Ce rebelle, pour attirer les peuples dans son parti, se disoit descendu d'Ali, & de Fatima fille de Mahomet, & pré-

Hég. 151.

tendoit, en cette qualité devoir être reconnu, comme le légitime ſouverain. Ces prétentions, toutes chimériques qu'elles étoient, lui attirerent une foule de partiſans. Abdoulrahman marcha contre ce nouveau rebelle; mais ce dernier ſe retira dans des montagnes où il étoit difficile de l'attaquer : il remporta même pluſieurs avantages ſur les généraux de ce prince qui, perdant l'eſpérance de le forcer dans ſa retraite, fit mettre ſa tête à prix. Cette voie lui réuſſit mieux que celle des armes, & Sakfan fut aſſaſſiné par ceux-mêmes auxquels il avoit donné toute ſa confiance.

De tous les peuples d'Eſpagne, les habitans de Séville étoient les plus portés à la révolte : ils étoient entrés dans preſque toutes celles qui s'étoient élevées contre Ab-

doulrahman, & leur ville avoit servi de retraite aux rebelles. Ce prince, au lieu de se livrer à son ressentiment contre ces séditieux, leur avoit généreusement pardonné leur infidelité. Ils ne tarderent pas à le faire repentir de sa clémence : ils prirent de nouveau les armes, & mirent à leur tête Abdoulgaffar. Abdoulrahman résolut cette fois de punir sévérement ceux que sa douceur n'avoit pu lui gagner. Abdoulmélek, son cousin, eut ordre de réduire les rebelles. Ce général, avant que d'approcher de Séville, détacha son fils, pour reconnoître les ennemis, & pour les attaquer. Celui-ci s'étant approché de Séville, trouva les rebelles en ordre de bataille, & disposés à le bien recevoir, s'il osoit avancer. Le fils du général, intimidé par leur

bonne contenance, retourna sur ses pas. Son pere indigné de sa lâcheté, lui fit trancher la tête. Il marcha ensuite contre les rebelles, & les attaqua. Ces derniers se défendirent avec toute la fureur & l'opiniâtreté naturelle à des hommes qui n'espèrent point de quartier, & la terre fut en un instant couverte de morts. Abdoulmélek se trouvoit par-tout; & en même tems qu'il chargeoit les ennemis, il donnoit ses ordres, avec cette présence d'esprit si rare & si nécessaire dans de pareilles occasions. Les rebelles désesperés de voir que ce général seul leur disputât la victoire, lui porterent plusieurs coups qu'il para assez heureusement; mais accablé par le nombre, Abdoulmélek fut enfin blessé: son sang qu'il voit couler,

loin de l'abbatre, lui donne une nouvelle ardeur; il ne ſonge qu'à ſe venger. Les yeux étincellans de fureur, il s'élance au milieu des rebelles; écarte ou renverſe tous ceux qui oſent l'approcher, & mêle ſon ſang avec celui des ennemis.

Dans cet inſtant, Abdoulrahman qui n'étoit pas éloigné du champ de bataille, averti du danger où étoit ſon parent, accourt pour le dégager. Sa préſence donna un nouveau courage à ſes troupes; elles chargerent avec tant de vigueur les rebelles, qu'à la fin ils furent enfoncés, & obligés de ſe refugier dans la ville. Les vainqueurs y entrerent avec eux; & dans leur premier fureur, ils maſſacrerent tout ce qui oſa leur réſiſter. Abdoulrahman fit enſuite des recherches

de tous les citoyens qui, les premiers, avoient excité la révolte; & ils payerent de leur tête, leur manque de fidelité à Abdoulrahman. Ce prince, après avoir montré qu'il sçavoit punir les coupables, voulut aussi apprendre à ses soldats qu'il sçavoit récompenser la valeur. Après avoir embrassé Abdoulmélek devant toute l'armée, & avoir fait l'éloge de son courage, il le revêtit de la charge de premier ministre.

Six années s'écoulerent sans qu'il y eût aucune révolte. Abdoulrahman se flattoit que la fin de son régne seroit moins agitée que le commencement, lorsque, l'année 777, Ben-Habib-el-Saklébi aborda d'Afrique en Espagne, pour remettre ce royaume sous le joug des Califes. Sélim, gouverneur de Barcelone, marcha

Hég. 161.

contre lui, & le ſurprit avant qu'il eût eu le tems de ſe fortifier. Abdoulrahman, dans le même tems, pour ôter à ce rebelle toute eſpérance de ſe ſauver, brûla ſa flotte qui l'avoit amené. Saklébi, au déſeſpoir, fut obligé de ſe refugier dans des montagnes où il ne put échapper au fer de ceux qui cherchoient à le faire périr. Sa tête fut portée à Abdoulrahman qui, en exécution de la promeſſe qu'il avoit faite, donna mille piéces d'or à celui qui la lui préſenta.

Ce prince irrité de ce que les Califes d'Orient lui ſuſcitoient tous les jours de nouveaux ennemis, réſolut d'aller porter la guerre dans la Syrie : l'ambition autant que la vengeance avoient part à ce deſſein. Outre qu'il regardoit ces princes, comme les

destructeurs de sa maison, il espéroit ramener les partisans des Ommiades qui, le voyant à la tête d'une armée redoutable, ne balanceroient pas à se déclarer en sa faveur. Il ne désespéroit pas de renverser les Califes Abbassides du trône, pour s'y placer lui-même. Ce prince étoit occupé à faire construire des vaisseaux, & à faire les autres préparatifs nécessaires pour une expédition aussi considérable, lorsque de nouvelles révoltes le forcerent à abandonner cette entreprise, & délivrerent les Califes d'un ennemi dangereux.

Un certain Hussein surprit la ville de Sarragosse. Abdoulrahman marcha en personne contre le rebelle, & battit la ville avec trente-six bé iers; elle fut emportée d'assaut, & Hussein expia

dans des tourmens horribles le crime de sa rebellion.

Mais bientôt Abdoulrahman eut sur les bras un ennemi plus dangereux : il se nommoit Aboul-Issoud-el-Fahri, & étoit fils d'Iousef-el-Fahri, ce vice-roi de l'Espagne, qu'Abdoulrahman avoit fait périr au commencement de son régne. Aboul-Issoud n'étoit échappé à la vengeance de ce prince, qu'en contrefaisant l'aveugle. Abdoulrahman croyant n'avoir rien à redouter d'un homme privé de la lumiere, s'étoit contenté de le laisser en prison. Il y languissoit, depuis vingt-six ans, & soupiroit après la liberté, pour pouvoir venger la mort d'un pere & d'un frere. Ses gardes touchés de son sort, & persuadés par une longue expérience, qu'il étoit véritablement aveugle, commen-

cerent à se relâcher de leur sévérité, & lui permirent de se promener aux environs de la prison, avec un de ses esclaves, qui lui servoit de guide. Il s'échappa un jour, traversa le Tage à la nage, avant qu'on eût pu l'atteindre, & se jetta dans Tolede. Les habitans embrasserent son parti, & les anciens amis de son pere vinrent l'y joindre. Aboul-Issoud commença à ravager le pays; mais bientôt il se vit poursuivi par Abdoulrahman qui le mit en fuite, après lui avoir tué quatre mille hommes. Cette premiere disgrace ne rebuta pas Aboul-Issoud : il rassembla ses troupes dispersées, en leva de nouvelles, & vint présenter la bataille à son ennemi; la fortune ne lui fut pas plus favorable cette seconde fois, que la premiere. Son

armée fut taillée en piéces, & il échappa à peine au fer du vainqueur. Il se cacha dans un village, aux environs de Tolede, où il mourut de chagrin. Casim, son autre frere, se mit à la tête des rebelles, & tâcha de ranimer son parti; mais il périt dans un combat, l'année 786.

Hég. 170.

Abdoulrahman commença, la même année, à bâtir la fameuse mosquée de Cordoue, sur le modele de celle de Damas. La multitude & la variété des colomnes qui soutiennent ce temple, le goût de l'architecture qui y régne, étonnent encore aujourd'hui ceux qui la voient. La mort le surprit, au milieu de ces occupations, & le priva de la consolation de finir ce superbe édifice, qui ne fut achevé que sous le régne de son fils. Abdoulrah-

man mourut âgé de cinquante-neuf ans quatre mois quatorze jours, l'année 171 de l'hégire, & de J. C. 787, après un régne de trente-trois ans. L'on peut dire, que s'il dut quelque chose à la fortune qui lui fraya le chemin du trône, son habileté & sa prudence dans le gouvernement, sa capacité dans la conduite des armées, & sa promptitude à dissiper les révoltes, l'y maintinrent, malgré les efforts redoublés des Califes d'Orient, qui vouloient l'en précipiter. Il étoit adroit à toute sorte d'exercices, sur-tout à ceux qui concernent le maniement des armes : il étoit aussi intrépide dans le danger, infatigable au travail ; faisoit tout par lui-même, & ne confioit à personne l'exécution des projets qu'il avoit formés. Il joignoit

à toutes ces qualités une éloquence douce & insinuante, à laquelle personne ne pouvoit résister. Les sciences fleurirent sous son régne. Ce prince les cultivoit lui-même ; les poësies, qui nous restent de lui, prouvent la délicatesse de son goût. Il laissa onze fils, & neuf filles.

Abdoulrahman avoit établi trop solidement son autorité en Espagne, pour ne la point transmettre paisiblement à ses descendans. Haccham son fils, fut reconnu & proclamé souverain par tous les ordres de l'Etat. Son pere, qui avoit découvert dans ce jeune prince le germe de toutes les vertus qui font les grands rois, l'avoit désigné pour son successeur. Cette préférence sur Abdoullah & Seuléïman, ses freres aînés, avoit allumé dans leur ame la

J.C. 788. Hég. 172.

jalousie la plus violente ; mais comme ils n'étoient pas en état de la faire éclater, ils dissimulerent & prirent le parti de la soumission, bien résolus de faire valoir un jour leurs prétentions. Un nommé Saïd-Hussein s'étant révolté à Tortose, ils crurent avoir trouvé un instant favorable pour se déclarer. Seuléïmân étoit pour lors à Tolede, dont son pere, avant sa mort, lui avoit confié le gouvernement. Abdoullah étoit à Cordoue, auprès du roi son frere, qui, par les honneurs & les distinctions dont il l'accabloit, tâchoit de le consoler de la perte d'une couronne ; mais rien ne pouvoit satisfaire l'ambition d'Abdoullah, que le trône même. Il s'échappa de Cordoue, & alla joindre son frere à Tolede. En vain Haccham, pour

J.C. 789. Hég. 173.

le détacher du parti de Seuléïman, lui envoya un de ses confidens; prieres, menaces, promesses, tout fut inutile.

Haccham vit bien que la force seule réduiroit des rebelles qu'il n'avoit pu ramener par la douceur. Il se mit à la tête de son armée, & vint assiéger Tolede. Seuléïman, après avoir confié la défense de la place à son fils & à son frere, sortit de Tolede, & alla se présenter devant Cordoue. Par cette division, il se flattoit d'obliger Haccham à venir au secours de Cordoue; mais ce prince, qui étoit sûr de la fidelité des habitans, se contenta d'envoyer Abdoulmélek, un de ses généraux, & avec le reste il continua le siége. Abdoulmélek se mit à la poursuite de Seuléïman, & cherchoit à le combattre;

celui-ci dont les forces étoient inférieures, évita sa rencontre, & se jetta sur Mérida ; mais Abdoulmélek étant accouru au secours de cette place, il fut obligé de fuir une seconde fois devant lui, & de se retirer à Tadmin, sans avoir rien entrepris.

Cependant Tolede résistoit à tous les efforts d'Haccham ; & ce prince, malgré toute son habileté & l'ardeur de ses troupes, n'avoit pu s'en emparer. Désespérant de reduire cette place, il leva le siége & retourna à Cordoue : il voulut essayer de nouveau, si la voie de la négociation lui seroit plus heureuse que celle des armes. Les propositions qu'il fit faire à Abdoullah, étoient si avantageuses, que ce prince les accepta, & fit la paix avec son frere.

J.C.790. Hég.174.

Haccham pour lors tourna toutes ses forces contre Seuléïman. Moairé, fils aîné du roi, eut la conduite de cette guerre. Ce jeune prince partit de Cordoue, & marcha du côté de Murcie, où étoit Seuléïman. Il l'attaqua, mit son armée en fuite & l'obligea de se refugier du côté de Valence. Seuléïman, après cette défaite, désabusé de l'idée trompeuse de détrôner son frere, eut recours à la soumission. Il fut obligé de renoncer à tous les droits qu'il avoit au trône, & à s'embarquer pour l'Afrique, moyennant la somme de soixante mille piéces d'or, qu'Haccham lui fit compter.

Haccham délivré d'un concurrent aussi dangereux, songea à faire repentir Saïd-Hussein de la révolte qu'il avoit excitée. Mousa, général de ses armées, attaqua ce

rebelle ; & après avoir remporté sur lui une victoire complette, il le força à prendre la fuite. Enflé de ce succès, il avançoit dans le pays sans aucune précaution, croyant n'avoir plus rien à redouter des séditieux ; mais il devint bientôt la victime de sa trop grande confiance : il donna imprudemment dans une embuscade que lui tendit Motta Hassan, autre chef des rebelles, où ce général perdit la vie.

Tandis qu'Haccham étoit occupé à étouffer ces premieres étincelles de révolte, il s'en élevoit une plus dangereuse à Barcelone. Matrouh - ben - Seuléïman en étoit l'auteur. Le mécontentement des peuples, l'amour de la nouveauté, & l'espoir du butin lui attirerent une foule de partisans. Ce rebelle se voyant

voyant à la tête d'une troupe redoutable, s'empara de Saragoſſe, d'Hueſca & de tous les environs. Haccham envoya auſſi-tôt Abou-Oſman, avec un corps d'armée. Ce général vint mettre le ſiége devant Saragoſſe ; mais n'ayant pu s'en emparer, il campa proche le fort de Torſone, qui eſt tout proche de Saragoſſe ; & de-là il tenoit, pour ainſi dire, cette ville bloquée, & empêchoit tous les convois d'y entrer. Matrouh étant ſorti imprudemment de Saragoſſe, pour prendre le divertiſſement de la chaſſe, Abou-Oſman réſolut de profiter de l'occaſion que lui préſentoit la fortune, pour terminer cette guerre tout d'un coup. Il ſe mit en embuſcade, & ſurprit ce chef des rebelles, qui, emporté par l'ardeur de la chaſſe, & pourſuivant une per-

drix ſur laquelle il l'avoit lâché un faucon, s'étoit ſéparé de ſa troupe. Matrouh environné de tous côtés, voulut en vain ſe défendre : il tomba percé de coups, & Abou-Oſman envoya ſa tête au roi. Ce général, après avoir auſſi heureuſement diſſipé cette révolte, tourna ſes armes contre les Chrétiens, ravagea leur pays, & retourna à Cordoue, chargé de butin. Haccham, dans le même tems, avoit envoyé un autre corps de troupes dans la Galice, ſous la conduite d'Iouſouf-ben-Baht : les Chrétiens attaqués de tous côtés, s'enfuirent dans leurs montagnes, & laiſſerent impunément les Muſulmans s'enrichir de leurs dépouilles.

J.C. 792. Hég. 176.

Ces petites excurſions n'étoient que le prélude d'une entrepriſe

plus grande qu'Haccham avoit formée depuis long-tems, & que les troubles, dont les premieres années de ſon régne avoient été agitées, l'avoient obligé de différer. Ce prince, après avoir diſſipé toutes les factions qui s'étoient élevées contre lui, & avoir rétabli la tranquillité dans l'intérieur du royaume, réſolut, pour la conſerver encore davantage, de porter ſes armes dans la Gaule Narbonnoiſe. Abdoulvahed partit de Cordoue, l'année 792, à la tête d'une des plus belles armées que les Arabes euſſent eue depuis long-tems. Ce général ſe préſenta devant Gironne qui fut emportée d'aſſaut. La garniſon fut paſſée au fil de l'épée; & les habitans furent expoſés à tous les déſordres qui ſont les ſuites ordinaires de la fureur & de

l'avidité du soldat. Abdoulvahed, après s'être emparé de Gironne, en fit raser les fortifications : il marcha ensuite à Narbonne qui éprouva le même sort. De-là ce général se répandit dans la Gaule Narbonnoise, où il mit tout à feu & à sang, détruisant les villes, brûlant les villages, massacrant les hommes en état de porter les armes, & n'épargnant que les vieillards, les femmes & les enfans qu'il reservoit pour l'esclavage. Après avoir commis mille désordres, & après avoir laissé par-tout des traces affreuses de sa fureur, il retourna à Cordoue chargé de richesses ; elles étoient si immenses, que la cinquième partie des dépouilles qu'il donna à Haccham, se montoit à quarante-cinq mille piéces d'or. Ce prince employa cette somme à

achever la grande mosquée de Cordoue, qu'Abdoulrahman son pere avoit commencée. La terreur de son nom étoit si grande, que les malheureux habitans de Narbonne, pour avoir la paix, se soumirent à transporter de leur ville à Cordoue les matériaux nécessaires pour la construction de ce vaste édifice.

J.C. 791. Hég. 175.

L'année 794, Haccham fit de nouveau la guerre aux Chrétiens : Abdoulkérim & Abdoulvahed entrerent par deux différens endroits dans la Galice. Ce dernier pénétra plus avant dans cette province, détruisit les églises, & brûla le palais même du roi Alfonse ; mais s'étant égaré, à son retour, ses soldats furent réduits à la plus triste extrémité ; & faute de vivres, ils se virent forcés de manger leurs chevaux. Pour com-

Hég. 178.

ble de malheur, les Galiciens profiterent du désordre où ils étoient, tomberent sur eux, & défirent aisement des gens épuisés de fatigue & d'inanition. Abdoulvahed eut peine à regagner Cordoue, avec la plus petite partie des troupes qu'il avoit menées avec lui. Malgré ce mauvais succès Haccham lui donna, l'année suivante, le commandement d'une nouvelle armée. Abdoulvahed rentra dans la Galice, bien résolu d'effacer la honte de sa premiere défaite. Alfonse instruit de sa marche, avoit imploré le secours des princes ses voisins, & avoit rassemblé un corps de troupes assez considérable. Malgré cela, ne se sentant pas assez fort, pour résister aux Arabes, il évitoit le combat, & se retiroit de devant Abdoulvahed. Celui-

ci brûlant d'en venir aux mains, poursuivit les Chrétiens sans relâche : il les joignit enfin, & ne tarda pas à les attaquer. Ces derniers combattirent d'abord avec assez de courage, & le succès du combat resta quelque tems incertain. Les Arabes, irrités d'une résistance à laquelle ils n'étoient pas accoutumés, fondirent avec tant d'impétuosité sur les Chrétiens, qu'ils ne purent résister à ce choc, & qu'ils prirent la fuite. La joie de ce succès fut troublée par la nouvelle que reçut Haccham de la défaite de ses troupes dans les Asturies. Les Chrétiens attaquerent les Arabes, proche la ville de Lédos, & remporterent une victoire complette.

L'instant parut favorable aux Berbers de Takerna, pour se soulever. Ils voyoient le roi oc-

» années entieres. » Le roi garda quelque tems un silence morne, effrayé sans doute par la prédiction de l'astrologue : bien loin cependant de maltraiter celui qui venoit de lui dire une vérité aussi dure, il le récompensa magnifiquement. Depuis cet instant, ce prince s'appliqua encore davantage à cultiver les vertus qui font les grands rois. Il rendoit lui-même la justice à ses sujets, protégeoit l'innocence opprimée, & secouroit l'indigence. Ce prince étoit sage dans ses desseins ; aussi n'en formoit-il presque aucun qui ne lui réussît, parce qu'il prévoyoit les événemens, & sçavoit, pour ainsi dire, les disposer en sa faveur. Il aimoit la guerre ; mais sa valeur étoit tempérée par sa prudence : l'on peut dire que l'architecture fit toutes ses déli-

ces. Il acheva la grande mosquée qu'Abdoulrahman son pere avoit commencé à bâtir. Cette superbe mosquée l'emportoit par sa grandeur sur toutes celles de l'Orient. Elle étoit longue de six cens pieds, & large de deux cens cinquante, tellement qu'on comptoit vingt-neuf nefs dans sa longueur, & dix-neuf dans sa largeur. Ces neuf nefs étoient soûtenues par mille quatre-vingt-treize colomnes de marbre. On entroit dans ce temple par vingt-quatre portes revêtues de bronze, d'un travail admirable. La porte principale étoit revêtue de lames d'or. L'on voyoit au-dessus du dôme le plus élevé trois boules d'or surmontées d'une grenade & d'une fleur de lys de la même matiere. Quatre mille sept cens lampes éclairoient toutes les nuits cette mos-

quée, & consommoient, par année, près de vingt mille livres d'huile ; il falloit aussi, chaque année, soixante livres de bois d'aloës, & soixante livres d'ambre gris, pour les parfums.

Haccham décora aussi la ville de Cordoue d'un pont composé de vingt-sept arches qui subsistent encore aujourd'hui, ainsi que la grande mosquée : lui-même dressa le plan de ce pont, & le fit exécuter sous ses yeux. Ce prince étoit particuliérement chéri des gens de guerre ; il est vrai qu'il les combloit de ses faveurs. Il continuoit aux enfans la paye de leurs péres morts dans les combats, ou autrement, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de porter les armes. Les Musulmans triomphèrent sous Haccham, & les Chrétiens furent souvent réduits à la

derniere extrémité. L'on raconte que, durant le régne de ce prince, un homme riche légua par son testament une somme considérable, pour racheter les Musulmans qui seroient esclaves chez les Chrétiens. Le testament resta sans exécution, parce qu'il ne s'en trouva aucun dans le cas proposé par le testateur. Ce prince laissa trois fils, & cinq filles.

Aboulassi-el-Hakkam son fils aîné, monta sur le trône, le treize de la lune de Séfer, l'an de l'hégire 180, & de J. C. 796. Ce prince, à l'exemple de son pere & de son aïeul, ne songea à conserver la couronne qu'ils lui avoient acquise, que par de nouvelles conquêtes sur les Chrétiens. Abdoulkérim, l'un de ses généraux, entra dans leur pays, & y porta par-tout la désolation.

Les campagnes furent ravagées, les villages réduits en cendre, les hommes furent passés au fil de l'épée, & les femmes & les enfans réservés à un esclavage aussi insupportable que la mort même. Ce général, pour embarrasser davantage les Chrétiens, & les empêcher de réunir leurs forces, avoit détaché une partie de son armée qui étoit entrée d'un autre côté, & qui y avoit également répandu la terreur & la consternation. Les Chrétiens s'étant réunis, se mirent en devoir d'attaquer ce corps de troupes séparé, & de s'opposer à son retour. Ils se flattoient de les accabler aisément par leur grand nombre, & de venger sur eux une partie des maux que les Arabes leur avoient causés, avec d'autant plus de facilité, qu'Abdoulkérim étoit trop

éloigné, pour venir au secours des siens. Ce général, bientôt averti du danger où se trouvoit ce détachement, fait prendre les armes à ses troupes les plus lestes, &, par une marche forcée, vient fondre sur les Chrétiens, avant qu'ils ayent exécuté leur dessein. Ceux-ci étonnés de voir paroître tout-à-coup un ennemi qu'ils croyoient fort éloigné, s'imaginent avoir sur les bras toute l'armée d'Abdoulkérim : la terreur s'empare de leurs esprits, & ils cherchent à échapper au danger par une prompte fuite. Les deux corps de l'armée Arabe, après la retraite des Chrétiens, se réunirent ; & Abdoulkérim rentra dans Cordoue, triomphant & chargé de dépouilles.

Deux révoltes qui s'éleverent l'année suivante, parmi les Ara- J.C. 797. Hég. 181.

bes, occuperent Hakkam, & délivrerent les Chrétiens de la terreur de ses armes. Béloul, surnommé *Hadjadé*, s'empara de Saragosse. Abdoullah, parent du roi, & gouverneur de la place, pensa être surpris par ce rebelle; & il eut à peine le tems de se jetter dans Valence. La ville d'Huesca tomba également au pouvoir de Béloul, qui ne trouvant personne qui osât lui résister, se mit à ravager la campagne. Tandis que l'Aragon étoit agité par ces troubles, il s'en éleva d'autres dans la Castille. Obéïdat, fils d'Amza, fit soulever les habitans de Tolede, & les engagea à ne plus reconnoître l'autorité d'Hakkam. Ce prince, qui ressentoit vivement la perte d'une ville aussi importante, envoya aussi-tôt l'Alcaïd Amrouz, avec

un corps d'armée, de ce côté-là. Ce général mit le siége devant Tolede, & fit des circonvallations si exactes autour de la place, qu'il ne pouvoit y entrer, ni convois, ni secours. Les Tolédains souffrirent quelque tems toutes les extrémités de la famine, & résisterent avec assez de courage à tous les efforts des assiégeans; mais les plus sages d'entr'eux résolurent enfin de prévenir les suites fâcheuses d'un assaut, par une prompte soumission. Obéïdat, l'auteur de la révolte, leur servit de victime pour appaiser la colere d'Hakkam : ils le massacrerent & porterent sa tête à Amrouz qui l'envoya à Cordoue.

Mais bientôt Hakkam eut une guerre plus difficile à soutenir. Ce n'étoit plus quelque rebelle sans nom, qui bornât tous ses des-

seins à faire soulever quelque ville, ou à ravager la campagne ; ceux qui l'attaquerent, ne se proposoient pas moins que de lui enlever la couronne, pour la mettre sur leurs têtes : ils lui étoient unis par les liens du sang, & ils avoient des prétentions sur le trône, qu'ils vouloient soutenir les armes à la main, & que le succès pouvoit justifier. Ces dangereux rivaux étoient ses propres oncles, Abdoullah & Seuléïman, freres de son pere Haccham. Nous avons vu, sous le régne de ce dernier prince, qu'après avoir fait d'inutiles efforts pour le détrôner, ils avoient été exilés en Afrique. A peine eurent-ils appris la mort d'Haccham, qu'ils songerent à exécuter leur dessein. Ils quitterent l'Afrique & aborderent en Espagne. Ils étoient suivis d'une

foule d'Arabes qui abandonnoient volontiers les ſables brûlans de leurs déſerts, dans l'eſpérance de s'établir dans une région plus fortunée. Abdoullah, à la faveur des intelligences qu'il avoit dans Valence, s'en empara. Seuléïman, de ſon côté, après avoir ranimé ſes partiſans, vint joindre Abdoullah : les deux freres s'étant réunis, commencerent les hoſtilités en ravageant les campagnes & en portant par-tout le fer & le feu.

Hakkam, à la nouvelle de ces déſordres, ſe mit à la tête de ſon armée, pour châtier les rebelles. Seuléïman & Abdoullah réuniſſent leurs troupes diſperſées, marchent droit à Hakkam, & lui préſentent la bataille. Le combat fut long & ſanglant ; & l'on ſe battit de part & d'autre, avec cette

fureur & cette animoſité qui ne ſe rencontrent, que dans une guerre civile. Le roi plein de courage, à la tête des principaux Arabes, ſe jette au milieu des plus épais bataillons des ennemis, & renverſe tout ce qui lui eſt oppoſé. Les ſoldats animés par ſon exemple, entrent dans ces bataillons déjà ébranlés, &, malgré toute leur réſiſtance, les forcent de chercher leur ſalut dans la fuite. Abdoullah & Seuléïman ſont entraînés eux-mêmes par les fuyards. Hakkam les pourſuivit vivement juſqu'à la nuit. Les rebelles ayant ramaſſé les débris de leur armée, & reçu du renfort, oſerent revenir à la charge le lendemain : ils furent défaits une ſeconde fois. Abdoullah eut le bonheur de ſe ſauver dans Valence; Seuléïman ſe retira dans des montagnes inac-

cessibles. Tant de mauvais succès, loin de le décourager, sembloient lui donner une nouvelle ardeur. Il se flattoit que la fortune, lasse de le persécuter, lui seroit enfin favorable: dans cette espérance, il rassembla de nouvelles troupes, & marcha du côté d'Huesca. Une troisième défaite l'obligea de prendre la fuite, & de se tenir caché dans sa retraite. Il en sortit, deux années après, à la tête de nouveaux soldats. Hakkam désespéré de voir toujours se relever un ennemi qu'il croyoit avoir terrassé, accourut pour le combattre. Seuléïman fut encore vaincu, & son armée taillée en piéces. Il cherchoit à se refugier dans Mérida, lorsqu'il fut reconnu par quelques soldats qui l'amenerent à Hakkam. Ce prince, pour se délivrer d'un ennemi

J.C. 799. Hég. 183.

aussi dangereux, lui fit trancher la tête.

Abdoullah ayant appris la triste fin de son frere, commença à appréhender pour lui-même un sort pareil. Il mit bas les armes, & tâcha par sa soumission d'appaiser son neveu : il lui envoya même ses deux fils en ôtage. Hakkam les reçut avec bonté, & assigna un revenu considérable à Abdoullah. Pour se l'attacher encore davantage, & faire cesser l'inimitié qui régnoit entr'eux, ce prince fit épouser sa sœur au fils aîné d'Abdoullah.

J.C. 802. Hég. 186.

A peine Hakkam étoit délivré de cette guerre civile, qu'il s'en éleva une autre, à laquelle les Chrétiens prirent part, & de laquelle ils auroient pu tirer de grands avantages, sans la vigilance de ce prince. Il avoit donné

le gouvernement de Tolede & de toute la Castille à Amrouz, un de ses plus habiles généraux. Amrouz occupé à défendre la frontiere contre les incursions des Francs, avoit confié la garde de Tolede à Iousouf son fils, jeune homme plein de courage, mais fier & hautain, & qui n'avoit aucune expérience dans le gouvernement. Les habitans de Tolede avoient été, de tout tems, enclins à la révolte; & il y en avoit un grand nombre, qui n'avoit pas voulu reconnoître l'autorité d'Hakkam. Ils profiterent de l'absence d'Amrouz, pour se soulever. Les plus mutins, à la faveur des intelligences qu'ils entretenoient avec les Chrétiens, les introduisirent dans Tolede qui, par ce moyen, tomba au pouvoir des Francs. Iousouf, leur

gouverneur, fut chargé de chaînes, & conduit à Sahrat-Kich, forteresse peu éloignée de cette ville. Amrouz, à la nouvelle de la prison de son fils, partit de Saragosse, défit les Francs qui étoient allés à sa rencontre, leur enleva Tolede, & délivra Iousouf de la prison où il languissoit.

Le mauvais succès de cette seconde révolte auroit dû faire avorter pour toujours, dans l'esprit de Tolédans, le dessein d'en exciter une troisieme; mais l'année huit cent six, c'est-à-dire, quatre ans après leur derniere révolte, ils chasserent leur gouverneur: l'oisiveté & les richesses, source de tous les maux qui désolent l'univers, furent la cause de cette nouvelle conspiration; ou plutôt le génie de ce peuple avide

Hég. 191.

avide de changement, & impatient de toute domination, le porta à secouer le joug.

Hakkam déterminé à différer sa vengeance, pour la rendre plus sûre, choisit Amrouz pour en être le ministre. Ce commandant avoit sçu se concilier l'affection du peuple de Tolede, &, en même tems, avoit toute la confiance du roi. Il lui donna le gouvernement de Tolede, & lui remit des lettres pour les principaux habitans de cette ville, par lesquelles ce prince leur disoit qu'il vouloit bien rejetter la faute de leur derniere révolte sur les hauteurs, & peut-être sur les vexations de leur gouverneur; que par une marque particuliere de sa bienveillance, il avoit choisi Amrouz leur concitoyen, pour les commander; qu'il ne doutoit point

qu'à l'avenir, ils ne tâchassent par leur fidélité de lui faire oublier qu'ils en avoient manqué.

Les habitans Tolede donnerent dans le piége qu'on leur tendoit, & reçurent Amrouz, avec les démonstrations de la joie la plus vive. Ce gouverneur, pour mieux les tromper, feignit, peu de tems après, d'avoir reçu quelque mécontentement de la part du roi; il leur offrit d'y joindre leur ressentiment, & de devenir le complice de leur révolte. Sous le spécieux prétexte de fortifier lèur ville, & de les mettre par-là à l'abri de la vengeance royale, il les engagea à bâtir une citadelle au milieu de la ville.

Les habitans crurent ne pouvoir mieux faire que de lui remettre l'exécution d'un dessein qu'il avoit proposé. La citadelle

fut construite. Amrouz fit bâtir dans son enceinte un palais pour lui. Les ouvriers, gagnés par ses largesses, & qui lui étoient entiérement dévoués, creuserent, par son ordre, dans un endroit secret, une fosse profonde. Après que tous ces ouvrages furent achevés, il fit sçavoir au roi que l'instant étoit venu de punir des sujets rebelles; que les Tolédans, loin de concevoir aucun soupçon, sembloient se livrer eux-mêmes à la vengeance qu'on leur préparoit. Hakkam aussi-tôt écrivit en secret à tous les gouverneurs des places frontieres de faire courir le bruit que les Chrétiens faisoient un grand armement. Ce prince fit semblant d'être allarmé d'une nouvelle dont il étoit lui-même l'auteur. Il leva une armée : Abdoulrahman son fils aîné,

qui à peine entroit dans sa quatorzieme année, en fut nommé général. L'armée du roi alla jusques sur les frontieres ; sous le prétexte que les Chrétiens, à son approche, s'étoient dispersés, elle reprit la route de Cordoue. Quand l'armée fut aux environs de Tolede, Amrouz déclara aux habitans, qu'il ne pouvoit pas se dispenser d'aller rendre ses hommages au jeune prince. Les habitans, pour faire honneur à leur gouverneur, voulurent l'accompagner. Abdoulrahman déjà capable de dissimulation, malgré son extrême jeunesse, les reçut avec des caresses d'autant plus flatteuses, qu'elles étoient peu sinceres. Les Tolédans charmés des distinctions, dont ce prince les avoit honorés, l'inviterent, par le conseil d'Amrouz, à en-

trer dans leur ville. Il accepta leurs offres, & ſe rendit dans Tolede, ſuivi des principaux officiers de ſon armée, & de quelques compagnies de ſoldats. Il fut reçu par le gouverneur dans la citadelle qu'il avoit fait conſtruire. Le lendemain, le jeune prince fit inviter les chefs du peuple & les principaux habitans à une fête magnifique qu'il vouloit leur donner. Ils ne manquerent pas de s'y rendre; mais à peine étoient-ils entrés, que des ſoldats apoſtés, après les avoir poignardés, les précipitoient dans la foſſe qu'Amrouz avoit fait creuſer à ce deſſein. Cette cruelle exécution dura depuis le matin, juſques vers le milieu du jour. Les habitans inquiets de ne voir ſortir aucun des convives, conçurent quelques ſoupçons qui

bientôt furent changés en certitude. La consternation succéda à l'excès de sécurité où ils avoient été jusqu'alors. Comme les chefs des rebelles, & tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la ville, avoient péri dans ce massacre, au nombre de cinq mille, les habitans n'eurent d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Ils implorerent la clémence du prince qui, content d'avoir fait mourir les principaux rebelles, voulut bien mettre des bornes à sa vengeance.

Le châtiment des habitans de Tolede ne fit aucune impression sur ceux de Cordoue, & ne les empêcha pas de se révolter peu de tems après. Des sujets audacieux oserent lever un œil téméraire sur ce qui se passoit dans l'intérieur du palais, & eurent

la hardiesse de le désapprouver. Ils se plaignirent qu'Hakkam passoit ses jours dans une indigne oisiveté, & que sa table étoit servie avec autant de délicatesse que de profusion; qu'il consumoit dans le luxe & la mollesse tous les revenus de l'Etat. Ils lui firent sur-tout un crime de boire de cette liqueur si sévérement défendue par leur prophete. Ces discours qui n'étoient pas destitués de vérité, d'autres encore plus odieux, que l'on répandoit sourdement, disposerent les esprits à la révolte. Le petit peuple, furieux de zèle, & d'autant plus jaloux de sa religion, qu'il ne la connoît guère, se souleva, jetta des pierres contre le palais d'Hakkam, & auroit porté son insolence plus loin, si la garde du prince ne l'eût forcé

de ſe retirer. Ceux qui étoient à la tête de cette émeute, & qui, ſans paroître eux-mêmes, faiſoient agir le peuple, voyant le mauvais ſuccès de leur entrepriſe, ſe rendirent ſecrétement chez Muhammed-ben-Caſens, oncle du roi, & lui offrirent de lui mettre la couronne ſur la tête. L'appas étoit dangereux; cependant la fidélité, qu'il avoit juré de garder à ſon neveu, l'emporta ſur l'ambition de régner. Sans laiſſer pénétrer ſa penſée aux conjurés, il leur demanda juſqu'au lendemain, pour prendre ſon parti ſur une affaire auſſi délicate. Dès qu'ils ſe furent retirés, il ſe déguiſa; & ainſi traveſti, il alla trouver Hakkam, & lui fit le plan de toute la conjuration.

L'on ne peut exprimer l'étonnement du roi à cette nouvelle.

Il commença par témoigner à son oncle, combien il étoit sensible à sa fidélité, dont il lui donnoit des preuves dans une occasion aussi importante. Ensuite ils prirent ensemble les moyens de punir les rebelles. Il fut décidé que Muhammed feindroit de se rendre aux sollicitations des conjurés ; que sous le prétexte de sçavoir s'il pouvoit se déclarer avec sûreté, il les engageroit à nommer tous ceux qui entroient dans cette conspiration. Qu'il feroit cacher dans l'appartement, où il les recevroit, un des ministres du roi qui écriroit tous les noms des conjurés. La chose fut exécutée, comme ils l'avoient arrêté. Le lendemain, les conspirateurs revinrent chez Muhammed : il ne se montra pas éloigné de consentir à leur demande ; mais il vou-

lût auparavant sçavoir les noms de tous ceux qui devoient appuyer cette révolte. Le lendemain, qui étoit un vendredi, fut fixé pour l'exécution de leur dessein qui devoit éclater dans la grande mosquée de Cordoue. Dès qu'Hakkam eut la liste de tous les conjurés, il envoya, dans la nuit même, des soldats se saisir de leurs personnes. La plûpart étoient endormis, & ne firent aucune résistance. Soixante & douze des principaux habitans de Cordoue furent étranglés par la main du bourreau; juste punition, pour avoir voulu se révolter contre leur souverain.

Jamais le régne d'aucun prince ne fut plus agité que celui d'Hakkam: à peine avoit-il rétabli la tranquillité d'un côté, qu'il s'élevoit des troubles d'un autre;

ceux-mêmes qu'il avoit comblés de ses bienfaits, se révolterent contre lui. Esfah, fils d'Abdoùllah, qu'il avoit cru attirer dans son parti, en lui faisant épouser sa sœur, s'empara de Mérida: les habitans, de concert avec ce rebelle, chasserent leur gouverneur, & ne voulurent plus reconnoître l'autorité souveraine. Hakkam marcha aussi-tôt contre les rebelles. Les habitans de Cordoue, qui n'avoient pu lui pardonner la mort de leurs principaux citoyens, profiterent de son absence, pour se soulever. Ce prince, à cette nouvelle, leva le siége de Mérida, & fit tant de diligence, qu'il retourna en trois jours à Cordoue. Sa présence consterna les habitans qui n'eurent d'autre parti à prendre, que celui de la soumission. Trois cens

des plus mutins payerent de leurs têtes les nouveaux troubles qu'ils venoient d'exciter.

Malgré cet exemple de févérité, les habitans de Mérida continuoient toujours dans leur révolte. Hakkam fit marcher des troupes de ce côté-là. La divifion fe mit parmi les rebelles. Plufieurs même prirent la réfolution de rentrer dans leur devoir. Esfah voyant la défection de fon parti, prévint par une prompte foumiffion le châtiment qu'il méritoit.

Hég. 192. L'année 807, les Chrétiens mirent le fiége devant Tortofe. Abdoulrahman, fils d'Hakkam, accourut au fecours de la place, attaqua les Francs dans leurs lignes, &, après une victoire longtems difputée, les força à lever le fiége.

Deux années après, les habitans de Mérida ſe révolterent de nouveau ; mais cette rebellion n'eut aucune ſuite, par la diligence d'Hakkam. Les Chrétiens profiterent des troubles qui régnoient parmi les Arabes, pour faire des incurſions ſur leurs terres. Ils ravagerent la campagne, brûlerent leurs moiſſons & firent eſclaves les femmes & les enfans. La nouvelle des déſordres, qu'ils commettoient, parvint à Hakkam. On lui rapporta ſur-tout, qu'une Muſulmane, tandis qu'on l'entraînoit en eſclavage, l'avoit appellé tout haut par ſon nom, & l'avoit ſommé, en qualité de roi, de venir défendre ſes ſujets. Ce prince réſolut, à ſon tour, de faire du pays des Chrétiens le théatre de la guerre. Il entra ſur leurs terres, l'année 811, leur enleva pluſieurs Heg. 196.

places, & porta la désolation partout. Il n'oublia point la femme qui l'avoit appellé à son secours. Il fit faire des perquisitions de l'endroit où elle étoit; & après l'avoir trouvée, il brisa ses chaînes. Une famine affreuse, qui survint l'année suivante, suspendit l'animosité des deux nations, & les empêcha de continuer les hostilités.

Hakkam faisoit des préparatifs pour attaquer les Chrétiens, lorsqu'une nouvelle révolte l'arrêta dans ses Etats, & le força de tourner contre ses propres sujets les armes qu'il avoit destinées contre les ennemis de sa religion. Les habitans de Cordoue détestoient plus que jamais ce prince. Ils lui reprochoient sa vie molle & efféminée, & l'usage qu'il faisoit d'une liqueur proscrite par l'Al-

coran. Leur haine étoit encore augmentée, depuis qu'il avoit fait périr les principaux habitans de cette ville rebelle. Ils ne gardoient plus de ménagement avec lui, & insultoient publiquement ses officiers. Hakkam dissimuloit ces excès, & différoit de se venger. Pour le faire plus sûrement, il commença par ajoûter de nouvelles fortifications à la citadelle dans laquelle étoit renfermé son palais. Il fit nettoyer & creuser les fossés qui étoient à l'entour. La garnison fut augmentée, & des sentinelles faisoient exactement la garde jour & nuit.

Quand ce prince se vit en état de n'avoir rien à redouter de la colere du peuple, il mit une nouvelle imposition sur les denrées qui entroient dans la ville. Les murmures commencerent avec

plus de violence. Le roi fit ſaiſir dix des plus mutins, & les fit pendre : le jour même de cette exécution, & dans le tems que les eſprits étoient le plus échauffés, un ſoldat de la garniſon étant allé chez un fourbiſſeur, pour faire raccommoder ſon ſabre, celui-ci en frappa le ſoldat ; ce dernier voyant couler ſon ſang, tire ſon poignard, & le plonge dans le ſein du fourbiſſeur. Ce fut le ſignal d'une révolte générale. Le peuple court aux armes, & ne reſpire que ſang & que vengeance : dans ſa premiere fureur, il repouſſe juſqu'à la fortereſſe les ſoldats & les eſclaves d'Hakkam, qui avoient voulu diſſiper la multitude. Ce prince ſe fait armer & ramene ſes troupes au combat qui recommence avec plus d'acharnement. Dans le même inſ-

tant, il détache Abdoullah ſon parent, qui, à la tête de quelques cavaliers, s'ouvre un chemin juſques dans le fauxbourg, & jettant, de tous côtés, des matieres embraſées, y mettent le feu. Les habitans appercevant de loin la flamme qui dévoroit leurs maiſons, quittent le combat pour arrêter le progrès du feu. Hakkam profite du déſordre où ils ſont; les uns périſſent ſous les coups de ſes ſoldats, & les autres ſont faits priſonniers. Le feu & le maſſacre durerent pendant trois jours. Abdoulkérim, général des armées de ce prince, lui demanda grace pour les coupables: elle leur fut accordée, à condition que tous les habitans du fauxbourg, qui paſſoient pour être les plus mutins de toute la ville, ſortiroient de Cordoue, au bout de

trois jours. Le roi déclara que, ce terme expiré, il feroit étrangler tous ceux qui oferoient refter. Ces malheureux abandonnerent leurs maifons, traînant après eux leurs femmes & leurs enfans, & chargés de ce qu'ils avoient pu emporter de plus précieux. Hakkam, pour leur ôter l'efpérence de rentrer jamais dans la ville, fit abbatre les reftes du fauxbourg que la flamme avoit épargnés.

Tandis que les troupes de ce prince étoient aux mains avec le peuple, Nadar, cet infortuné général, qu'Abdoulrahman, premier Calife des Ommiades en Efpagne, avoit fait mettre en prifon, & qui y languiffoit, oublié depuis ce tems-là, conjura, les larmes aux yeux, fon géolier de lui rendre la liberté, pour pou-

voir voler au ſecours de ſon roi. Il l'aſſura qu'il reviendroit enſuite lui-même reprendre les fers qu'il lui auroit ôtés. Le géolier, touché du zèle qu'il faiſoit paroître, ouvre les portes de la priſon & lui donne des armes. Nadar auſſitôt joint les troupes d'Hakkam, tue, renverſe tout ce qui ſe préſente devant lui, &, après avoir fait des prodiges de valeur, retourne de lui-même en priſon. Il en ſortit bientôt, par ordre d'Hakkam, qui récompenſa ſon zèle, comme il le méritoit.

La vengeance éclatante, que ce prince venoit de tirer des habitans de Cordoue, fit trembler les rebelles : la crainte d'un pareil ſort les contint tous dans leur devoir. Hakkam profita du calme qui régnoit dans ſes Etats, pour porter la guerre au dehors. Ab-

doulkérim entra dans le pays des Chrétiens, s'empara de plusieurs places fortes qu'il détruisit, & porta par-tout la désolation. Alfonse, trop foible pour résister lui seul, implora le secours des princes voisins. Les Francs, après avoir réuni leurs forces, marcherent contre le général Musulman. Une riviere séparoit les deux armées : les Chrétiens, après l'avoir traversée, attaquerent les Arabes. Le combat fut sanglant; & on se battit, de part & d'autre, avec cette animosité qui se rencontre entre des troupes étrangeres qui veulent s'emparer d'un pays, & des habitans qui défendent leurs maisons, leurs femmes & leurs enfans. Les Chrétiens, malgré tous leurs efforts, furent obligés de prendre la fuite. Ils se rallierent cependant de l'au-

tre côté de la riviere, & fortifierent si bien leur camp, que les Arabes n'oserent les attaquer. Ils resterent en présence l'un de l'autre treize jours, pendant lesquels il y eut plusieurs escarmouches entre différens corps de troupes. Les pluies continuelles, qui survinrent, enflerent tellement la riviere, qu'elle n'étoit plus guéable, & ôterent à Abdoulkérim l'espérance de rien entreprendre. La mort du roi, qui arriva durant ce tems-là, obligea ce général de retourner à Cordoue. Hakkam cessa de vivre le 4 de la lune de Zilhidjé, l'an de l'hégire 206, & de J. C. le 15 Mai 822. Il étoit âgé de cinquante-trois ans, & en avoit régné vingt-six.

C'étoit un prince sage, habile, plein de valeur, prodigue dans ses récompenses, sévere dans ses

châtimens. Peut-être les fréquentes révolutions, qui agiterent son régne, avoient aigri son esprit, & l'avoient forcé à une cruauté qui n'étoit pas dans son caractere. Il protégeoit & cultivoit les sciences; il aimoit passionnément la grandeur, & tout le faste qui l'accompagne. Il fut le premier des princes Ommiades en Espagne, qui eût une garde à la porte de son palais, & qui achetât des esclaves; il en avoit jusqu'à cinq mille. Ses ennemis lui reprochent qu'il aimoit trop les plaisirs, surtout ceux de la table, & qu'au scandale de tous les Musulmans, il osât boire une liqueur proscrite par l'Alcoran. On l'accuse aussi d'une profonde dissimulation, qualité indigne d'un grand roi. Il laissa dix-huit princes, & vingt & une princesses.

Abdoulrahman, surnommé *El-Mouzaffer*, ou *le Victorieux*, son fils aîné, lui succéda : il étoit âgé de quarante & un ans, lorsqu'il fut reconnu par tous les ordres de l'Etat. Le bonheur accompagna ce prince, presque en montant sur le trône, & le délivra d'un concurrent dangereux. Abdoullah, son grand oncle, qui, sous les deux régnes précédens, avoit fait d'inutiles tentatives pour s'emparer d'une couronne sur laquelle il croyoit avoir des droits, renouvella ses prétentions, & prit les armes. Il se vit bientôt poursuivi par un ennemi supérieur, & forcé de s'enfermer dans Valence où il mourut, peu de jours après, accablé d'ennui, & consumé par le chagrin de n'avoir pu monter sur le trône.

L'année suivante, une famine J.C. 823. Hég. 207.

horrible affligea toute l'Espagne, & fit périr beaucoup du monde. Le bled étoit si rare, que la mesure se vendit jusqu'à trente piéces d'or. Ce fléau, qui avoit suspendu les projets d'Abdoulrahman, étant cessé, ce prince résolut de les mettre en exécution. Jaloux de la gloire de ses ancêtres, il voulut illustrer les commencemens de son régne par quelque conquête éclatante. Abdoulkérim, général de ses armées, mit le siége devant Barcelone, dont les Francs s'étoient emparé, à la faveur des troubles qui s'étoient élevés parmi les Arabes. Les Chrétiens, après s'être défendus vaillamment, voyant leurs murs écroulés, & les ennemis prêts à monter à l'assaut, se virent forcés d'abandonner Barcelone. Obéïd-Oullah, autre général

ral du roi, entra par un autre côté dans les terres des Chrétiens, s'empara de plusieurs places fortes, défit un corps de troupes, qui s'opposoit à sa retraite, & retourna à Cordoue, chargé de gloire & de butin.

Abdoulrahman se préparoit à ouvrir la campagne suivante par de nouvelles conquêtes, lorsqu'il en fut empêché par des troubles qui s'éleverent dans ses Etats. Les habitans de Mérida se révolterent, & massacrerent leur gouverneur. Le châtiment suivit de près la rebellion. Les troupes du Calife ravagerent par ses ordres les environs de Mérida; elles brûlerent les moissons, couperent les arbres fruitiers, arracherent les vignes, & firent prisonniers tous ceux qu'elles purent surprendre.

J.C. 828. Hég. 213.

La consternation devint générale dans Mérida, & força les habitans à mettre bas les armes. Abdoulrahman voulut bien leur pardonner leur révolte ; mais pour les mettre dans l'impuissance d'en exciter une nouvelle, il fit raser les murailles de leur ville, & en fit transporter les pierres dans une riviere, assez éloignée de Mérida. Ce châtiment, tout juste qu'il étoit, aigrit si fort l'esprit des habitans, qu'ils reprirent les armes, l'année suivante ; tuerent le nouveau gouverneur qu'on leur avoit donné, & releverent à la hâte les murailles de leur ville. Abdoulrahman marcha en personne contre les rebelles, sans pouvoir les soumettre. Il mit le siége une seconde fois devant Mérida, l'année 832. Hég. 217. Les rebelles, après une résistance

incroyable, voyant tous les dehors de la place emportés, leurs murs ruinés, & les soldats prêts à monter à l'assaut, allerent se jetter entre les bras des Chrétiens, pour se dérober à la colere d'Abdoulrahman. Mahmoud-Aboul-Djebbar, qui étoit à leur tête, s'échappa de Mérida, & se retira auprès du roi Alfonse, qui lui donna un asyle dans la Galice. Peu s'en fallut que le prince Chrétien ne devînt la victime de sa trop grande facilité à recevoir un transfuge. Quelques années après, Mahmoud, par une seconde trahison, & dans la vue de se réconcilier avec Abdoulrahman, surprit la ville de Sainte-Christine, dont on voit encore aujourd'hui les ruines à huit mille pas de Lugo; passa les habitans au fil de l'épée, & porta la désolation dans les

terres des Chrétiens. Alfonſe, juſtement indigné d'une ſi noire perfidie, marcha contre lui, avec des forces ſupérieures & lui livra bataille. Le ſuccès ne fut pas favorable à Mahmoud, qui y perdit la vie avec la plûpart des ſiens; tant il eſt vrai que tôt ou tard les traîtres portent la peine que mérite leur trahiſon.

Ces troubles étoient à peine ceſſés, qu'il s'en éleva d'autres dans la Caſtille. Tolede, à l'exemple de Mérida, ſecoua le joug. Les rebelles mirent à leur tête un certain Haccham, homme fort accrédité parmi le peuple, & fort opulent. L'inconſtance & la legéreté naturelle aux Arabes, lui attirerent une foule de partiſans; ſes richeſſes ſervirent à débaucher pluſieurs tribus de Berbers qui pour de l'argent trahirent la

fidélité qu'ils devoient à leur souverain. Le succès sembla justifier l'audace d'Haccham, & il remporta deux victoires sur les troupes d'Abdoulrahman.

Ce prince fit de nouveaux efforts, pour réduire ce rebelle : il leva une armée, dont il donna le commandement à Ummié son fils. Ce général ravagea le territoire de Tolede, mit tout à feu & à sang, & parut ensuite à la vue de cette ville. Quelques jours après, il se retira avec toute la diligence & les précautions apparentes d'un homme qui craint d'être attaqué & qui fuit le combat. Les rebelles séduits par cette retraite, qu'ils prenoient pour une fuite véritable, sortirent en tumulte de leur ville, pour avoir part à la défaite d'un ennemi qu'ils croyoient trouver en désor-

J.C. 834. Hég. 219.

dre, & épouvanté. Ummié les ayant attirés assez loin de la ville, fit volte-face, &, à la tête de ses plus braves soldats, tomba sur ceux qui croyoient marcher à une victoire assurée. Les rebelles étonnés combattirent foiblement, & songerent à regagner les murailles de Tolede. La plûpart furent taillés en piéces, & un petit nombre eut le bonheur de rentrer dans la ville.

Les habitans de Tolede, malgré cette défaite, persisterent dans leur rebellion. Ils virent même, l'année suivante, une armée au pied de leurs murailles, sans qu'ils songeassent à rentrer dans leur devoir. Abdoulrahman, après un siége long & meurtrier, fut obligé de se retirer. Enfin l'année 836, Vélid, général de ce prince, s'empara de cette place.

J.C. 835. Hég. 220.

Hég. 222.

Abdoulrahman, pour contenir les habitans, fit construire une nouvelle citadelle, qui dominoit toute la ville, & dans laquelle il mit une garnison nombreuse.

Abdoulrahman, après avoir remis le calme dans l'intérieur de son royaume, songea à porter la guerre au dehors. Ce prince habile, sous le prétexte de faire la guerre aux Chrétiens, faisoit prendre les armes à tous ceux qui auroient pu exciter de nouveaux troubles, & les éloignoit du centre de ses Etats. Une guerre étrangere pouvoit occuper l'esprit des peuples, & détourner en même tems quelque nouvelle révolte. Obéïdoullah, son parent & général de ses armées, pénétra dans la Galice, l'année 838, & après avoir ravagé cette province, retourna à Cordoue.

Hég. 224

L'on vit arriver dans cette capitale, la même année, un ambassadeur de Théophile, empereur de Constantinople. Ce prince, pressé par les armes (*a*) de Motassembillah, huitième Calife de la dynastie des Abbassides, avoit dessein de lui susciter, dans la personne d'Abdoulrahman, un ennemi dangereux. L'empereur Grec n'ignoroit point toute l'animosité & toute la haine qui régnoient entre les Abbassides de Bagdad & les Ommiades d'Espagne, & il con-

(*a*) L'empereur Théophile prit sur les Arabes la ville de Rabatrah; de-là il ravagea tous les pays des environs. Motassembillah, fils d'Aran-el-Réchid, & huitième Calife de la dynastie des Abbassides, marcha contre l'empereur, lui enleva un grand nombre de villes, & en particulier celle de Mopsueste en Cilicie. Il y eut une bataille entre ces deux monarques; les Grecs furent défaits & perdirent trente mille hommes, l'année 223 de l'hégire, & de J. C. 837.

noiſſoit l'envie que ces derniers avoient de ſe venger des meurtriers de leur maiſon. Pour engager Abdoulrahman à paſſer en Orient, il lui offrit, par ſon ambaſſadeur, de mettre ſur pied toutes les forces de l'empire Grec, pour l'aider à remonter ſur un trône occupé jadis par ſes ancêtres, & uſurpé depuis par les Abbaſſides.

Abdoulrahman retenu en Eſpagne par les guerres continuelles qu'il avoit à ſoutenir contre les Chrétiens, & craignant, que dans ſon abſence, il ne s'élevât des troubles qui lui fiſſent perdre cette couronne, remit à des tems plus tranquilles l'exécution du projet que lui propoſoit l'empereur Grec. Cependant, pour entretenir ce prince dans les diſpoſitions favorables où il étoit, il

conclut avec lui une ligue offensive contre les Abbassides. Il fit partir en même tems pour Constantinople Iaiah-el-Gazal, poëte fameux & philosophe éclairé, & qui remplissoit une des premieres charges de l'Etat.

J.C.844. Hég.230. Tandis que les Chrétiens & les Musulmans se disputoient la possession de l'Espagne, les Normands penserent s'en emparer. Ces peuples Barbares, sortis du fond de la Norwége, parurent d'abord sur les côtes de la Frise. Ils pénétrerent ensuite par la Seine, jusques dans le centre de la France, & y laisserent par-tout des traces affreuses de leur cruauté. Ils se fixerent enfin dans la Neustrie, à laquelle ils donnerent leur nom. De-là ils envoyerent des flottes qui inonderent l'Espagne. Comme ils étoient payens de religion,

leur inimitié s'étendoit sur les Chrétiens comme sur les Musulmans ; & ils étoient également odieux aux deux nations, par leurs brigandages & leur cruauté. Ils aborderent dans la Galice, & ravagerent cette province. De-là ils se repandirent dans le Portugal. La ville de Lisbonne, qui appartenoit aux Arabes, fut saccagée par ces Barbares. Cadix, Sidonia éprouverent le même sort. Les Arabes voulurent en vain s'opposer à ce torrent. Ils perdirent trois batailles.

J.C. 845. Hég. 231.

Les Normands assiégerent Séville, l'année suivante. Les habitans abandonnerent la ville & se refugierent à Carmone, & dans les places voisines. Les Arabes découragés par leur défaite, n'oserent s'opposer aux entreprises des Normands ; mais ayant

reçu un renfort considérable, ils résolurent de les attaquer : ils se mirent en embuscade sur le chemin de Séville. Les Normands sortirent à leur ordinaire, à la pointe du jour, pour piller les villages des environs. Les Arabes tomberent sur eux, & mirent aisément en fuite un ennemi qui marchoit en désordre & sans aucune défiance. La prise de Séville fut le fruit de cette victoire. D'autres corps de Normands, qui étoient du côté d'Alicante & de Cordoue, ayant appris la défaite de leurs compagnons, les rejoignirent. Abdoulrahman voulut en vain s'opposer à leur retour : ils s'embarquerent enrichis des dépouilles de l'Espagne, & traînant après eux un nombre infini d'esclaves des deux sexes. Les Arabes les attaquerent cependant, quand ils

rentrerent dans leurs vaiſſeaux, & leur en brûlerent quatre; foible vengeance pour tous les maux qu'ils avoient cauſés à l'Eſpagne. Ces Barbares ayant appris que le Calife faiſoit équiper une flotte contre eux, quitterent les côtes de l'Eſpagne, & retournerent en Neuſtrie.

L'incurſion des Normands avoit ſuſpendu la guerre entre les Chrétiens & les Muſulmans. Elle recommença avec plus de fureur, dès qu'ils furent partis. La ville de Léon fut priſe & ſaccagée par les Maures, l'année 845. Après avoir enlevé tout ce qu'il y avoit de plus précieux, ils y mirent le feu : la flamme ſe répandant de tous côtés, eut bien vîte embraſé toutes les maiſons; mais les murailles de la ville & celles de la forteresſe étoient ſi épaiſſes,

Hég. 231.

qu'elles résisterent à toute l'activité du feu, & ne furent pas endommagées. Il y eut cette même année une secheresse affreuse par toute l'Espagne; la famine suivit de près la secheresse & fit périr bien du monde.

Le roi Ramire, qui avoit succédé à Alfonse *le Chaste*, entra l'année suivante le premier en campagne, contre les Arabes, & fit une irruption dans la province de Ridja. Abdoulrahman honteux d'avoir été prévenu par les Chrétiens, se mit à la tête de ses troupes, & ne tarda pas à rencontrer les ennemis. L'une & l'autre armée se trouva en présence, proche d'Alvéda, place forte dans ce tems-là, & qui à présent est ruinée. Le combat fut sanglant, & on se battit de part & d'autre, avec cette animosité qui se fait re-

J.C. 846. Hég. 232.

marquer entre des nations ennemies, & de différente religion. L'armée d'Abdoulrahman, composée de soldats vétérans, ou qui étoient faits au maniment des armes, avoit de l'avantage sur les troupes Chrétiennes, qui la plûpart étoient levées nouvellement, & combattoient pour la premiere fois. L'habileté des généraux Européens, qui se trouverent par-tout, & qui rallierent plusieurs fois les différens corps de leur armée, joint à la nuit qui survint, déroberent la victoire aux Arabes. Le roi Ramire, voyant son armée diminuée, profita des ténebres, pour aller camper sur une colline, aux environs. Le champ de bataille qu'il laissa aux Arabes, leur apprit qu'ils étoient victorieux; mais la joie que leur donna ce succès,

ne fut pas de longue durée. Les Chrétiens, qui ne pouvoient faire leur retraite devant une armée ſupérieure, ſans être accablés, & qui cependant, faute de vivres, étoient reduits à mourir de faim, s'ils s'obſtinoient à reſter plus long-tems, ne prirent d'autre conſeil, que celui de leur déſeſpoir. Déterminés à vaincre ou périr, ils marcherent à la pointe du jour, contre les Arabes. Ces derniers, étonnés de ſe voir attaqués par ceux qu'ils croyoient avoir vaincus la veille, combattent foiblement. La frayeur ſuccede à la ſurpriſe; tous ſe débandent & prennent honteuſement la fuite. Plus de ſoixante mille hommes, ſi l'on doit s'en rapporter aux hiſtoriens Eſpagnols, périrent dans cette bataille, La priſe d'Alvéda & de

Calahorra fut le fruit de cette victoire.

Les Arabes, découragés par cette défaite, laisserent quelque tems les Chrétiens en repos. L'année 849 fut fatale à l'Espagne, par des pluies continuelles qui l'inonderent. Le pont d'Huesca fut emporté par la rapidité des eaux. Le Guadalquivir se déborda & submergea seize villages. Le Tage sortit de son lit, & engloutit dix-huit villages. Ses eaux enflerent tellement, que ce fleuve avoit alors dix lieues de largeur.

Hég. 235.

La guerre recommença avec plus de fureur entre les deux nations, l'année 851. Il y eut une bataille sanglante, & la victoire demeura aux Arabes. Ce furent les derniers exploits d'Abdoulrahman-el Mouzaffer. Il mourut l'année suivante, la nuit du jeudi, le

Hég. 237.

troisième jour de la lune de Rebiul-ewel, l'année de l'hégire 238, & de J. C. 852. Il étoit âgé de soixante-deux ans, & en avoit passé trente & un sur le trône. Prince sage, habile, aussi grand politique que grand capitaine, il fit régner avec lui l'abondance & les richesses; & les peuples auroient été heureux sous son gouvernement, si l'esprit de révolte n'avoit pas altéré leur bonheur. Ce prince aimoit les sciences: il étoit sur-tout fort adonné à la philosophie & à la poësie. Les momens qu'il pouvoit dérober aux affaires de l'Etat, il les consacroit à des entretiens avec des philosophes & avec des poëtes, & se délassoit, dans leur compagnie, des soins & des embarras du gouvernement. La musique faisoit également ses délices,

& il attira dans ses Etats Ali-Zériab (*a*), musicien fameux qui

(*a*) Un des plus grands musiciens de son siécle, & encore plus illustre pour avoir été le maître d'Ishac Moussoli qui passe, parmi les Musulmans, pour le plus grand musicien qui ait paru en Orient. L'on raconte qu'Aroun-Erréchid, cinquième Calife des Abbassides, s'étant brouillé avec une de ses maîtresses, nommée *Mériah*, qu'il aimoit à la fureur, en conçut un chagrin violent. Djafer-Bernéki, son ministre & son favori, s'en étant apperçu, ordonna à Ahmed-ben-Anaf, poëte fameux de ce tems là, de composer quelques vers qui fissent allusion au démêlé de ce prince avec sa maîtresse. Il pria en même tems Ishak Moussoli de les mettre en musique. Il fit ensuite chanter ces vers par Ishak, devant le Calife. Les vers étoient si touchans, & la douceur de la voix d'Ishak attendrit tellement le Calife, que ce prince courut chez Mériah, pour se réconcilier avec elle. Celle-ci étonnée d'un changement si subit, en demanda la cause au Calife qui la lui apprit. Elle voulut témoigner sa reconnoissance à ceux qui lui avoient rendu un service aussi grand, & leur envoya à chacun dix mille dragmes d'or. Le Calife voulut se montrer plus généreux que sa maîtresse, & leur fit donner à chacun

demeuroit dans l'Irac Babylonnienne, & le combla de richesses & d'honneurs. Ali-Zériab se fixa à Cordoue, & forma plusieurs éléves qui égalerent les plus grands musiciens de l'Orient. Abdoulrahman n'avoit pas un moindre goût pour l'architecture. Cordoue, sous son régne, fut décorée d'une nouvelle mosquée. Il fit aussi élever un aqueduc avec des canaux de plomb, qui pourvurent cette capitale d'eau douce, avec une telleabondance, que la forteresse & toutes les mosquées avoient leur fontaine particuliere; les murailles de Séville, qui avoient été détruites par les Normands, furent rélevées par les soins de ce prince. Le peuple de

vingt mille dragmes d'or; ce qui fait la somme d'environ deux cent quarante mille livres de notre monnoie.

cette ville fit mettre une inſcription ſur les murs, pour conſerver à la poſtérité ſa reconnoiſſance, & le nom de celui qui en étoit l'objet.

Abdoulrahman laiſſa de ſes différentes femmes, ou concubines, quarante-cinq fils, & quarante & une filles. Ce prince étoit fort voluptueux, & avoit un grand nombre d'eſclaves dans ſon ſerrail. Parmi ces rares beautés, il y en avoit une qui avoit captivé ſon cœur, avec plus d'empire que les autres. Un jour que ce prince s'étoit emporté contre elle avec beaucoup de violence, elle ſe retira dans ſon appartement, bien reſolue de ne plus revoir celui qui l'avoit offenſée ſi cruellement : pluſieurs jours s'étant écoulés, ſans qu'elle eût voulu ſe réconcilier avec le Calife, la

passion de ce prince en devint plus violente : il lui envoya le chef de ses eunuques noirs, pour tâcher l'appaiser ; mais la fiere esclave reçut avec mépris l'eunuque, & jura que la crainte de la mort même ne l'obligeroit point à recevoir le Calife. Le premier eunuque, homme sévere, qui gouvernoit avec un empire absolu le serrail de son maître, & qui étoit accoutumé de voir trembler devant lui les femmes, fut irrité de la résistance de celle-ci. Il représenta au Calife la désobéissance de l'esclave, comme un attentat inouï qui mettroit le trouble dans le serrail, & lui fit entendre que la voie des remontrances ayant été inutile, il falloit employer celle des châtimens. La tendresse du Calife fut alarmée d'une pareille proposition : il ne

voulut point consentir que l'objet de son amour fût exposé à un traitement indigne : il ordonna à l'eunuque de prendre dans le trésor une somme d'argent assez considérable, pour élever comme une espèce de muraille devant la porte de l'appartement de la favorite. L'eunuque, après avoir exécuté les ordres de son maître, conjura de nouveau la belle esclave de se rendre à l'invitation d'un prince qui l'adoroit, & qui étoit assez généreux pour lui faire présent d'une somme aussi considérable que celle qui étoit devant sa porte. L'intérêt triompha de celle qui avoit été insensible aux prieres & aux menaces, & elle consentit enfin à revoir le Calife.

Abdoulrahman-el-Mouzaffer eut pour successeur Mohammed, surnommé l'*Emir*, son fils aîné,

qui fut reconnu & proclamé un jeudi, troisième jour de la lune de Rebiul-ewel, l'année de l'hégire 238, & de J.C. 852. Les révoltes fréquentes, qui avoient agité les régnes de son aïeul & de son pere, troublerent également la tranquilité du sien. Elles étoient occasionnées par l'ambition des gouverneurs de province, qui, ennuyés de n'avoir qu'une autorité empruntée, vouloient se rendre indépendans. Sous le spécieux prétexte du bien public, ils trompoient les peuples, les armoient contre leur souverain, & ne songeoient qu'à leur propre élévation, à la faveur des troubles qu'ils excitoient. Les Chrétiens profiterent des divisions qui régnoient parmi les Arabes, & firent plusieurs conquêtes importantes sous le régne

de

de ce prince, quoiqu'il ne manquât, ni de capacité dans la conduite des armées, ni d'habileté dans le gouvernement.

Mousa fut le premier qui se révolta : il étoit Goth d'origine; mais dans la vue de parvenir aux honneurs, il avoit embrassé le Mahométisme. C'étoit un homme hardi, entreprenant, & prévenu de cette indifférence si rare pour la vie & pour la mort, qui est l'ame de tous les grands desseins. Une valeur peu commune l'éleva bientôt aux premiers grades militaires; & son ambition lui fit tenter de franchir l'intervalle immense, qui se trouve entre le trône & la condition de sujet. Ce rebelle s'empara de Saragosse, d'Huesca, de Valence & de Tudelle; de-là il pénétra en France, & y porta une telle épouvante,

que Charles le Chauve ne balança pas à lui faire des présens considérables, pour l'engager à tourner ses armes d'un autre côté. Mousa enflé de tant de succès, & sans songer à l'inconstance des choses humaines, prend le titre de *roi*, & déclare la guerre à Ordonne, roi des Asturies. Il fait fortifier la ville d'Alvéda qu'il avoit enlevée aux Chrétiens, & à laquelle il avoit donné le nom d'Abbaïda.

Ordonne se met à la tête de son armée, & va mettre le siége devant cette ville; mais ayant appris que Mousa s'avançoit au secours de la place, il laissa une partie des troupes pour continuer le siége; & avec le reste, il marche à sa rencontre. L'on se battit, de part & d'autre, avec acharnement; & après avoir

épuisé les fléches, l'on en vint à l'épée. Les Arabes, après avoir disputé long-tems la victoire, & après avoir laissé dix mille des leurs sur le champ de bataille, prennent la fuite. Mousa lui-même, se voyant blessé dangereusement, & ne pouvant arrêter les fuyards, fut obligé de les suivre, dans la crainte de tomber entre les mains des Chrétiens. La prise d'Abbaïda fut le fruit de cette journée. Ordonne, après en avoir fait passer les habitans au fil de l'épée, la fit raser.

La victoire, que venoit de remporter le roi Chrétien, transporta de joie Muhammed, quoique ces deux princes fussent ennemis. Il résolut d'en profiter & de détruire tout-à-fait les rebelles, que la perte de leur chef avoit consternés. La ville de To-

lede s'étoit soulevée la premiere, & avoit engagé les autres villes dans sa révolte ; l'importance de cette place, jointe à ces différens motifs, déterminerent Muhammed à faire tomber ses premiers coups sur cette ville. Le fils de Mousa s'y étoit enfermé, bien résolu de la défendre jusqu'à l'extrémité. Ce rebelle, pour n'avoir pas en même tems deux ennemis sur les bras, entra en négociation avec les Chrétiens. Ordonne, charmé des divisions qui régnoient parmi les Arabes, non-seulement lui accorda la paix ; mais il s'engagea encore à le secourir & à lui envoyer son frere Garsias, à la tête d'un corps de troupes.

Muhammed, instruit de la jonction des Chrétiens avec les rebelles, résolut d'essayer, par un

ſtratagême hardi, de réuſſir dans une entrepriſe qu'il jugeoit impoſſible par les régles ordinaires de la guerre. Il fit cacher une partie de ſes troupes dans un torrent appellé *Céléti*, qui étoit aux environs de Tolede, & que les chaleurs de l'été avoient deſſéché. Il s'avance enſuite à la tête de cinq à ſix mille hommes, comme ſi ces troupes euſſent compoſé toute ſon armée, & paroît à la vue de la place. Leur petit nombre inſpira une confiance téméraire aux rebelles & aux Chrétiens : ils ſortent en tumulte de Tolede, ſans garder leurs rangs, & comme des gens qui n'avoient d'autre crainte que de voir l'ennemi leur échapper. Muhammed, après une legere réſiſtance, ſe battit en retraite, pour les attirer inſenſiblement du côté du

torrent. A peine y furent-ils arrivés, que les soldats de Muhammed sortirent d'embuscade, & attaquerent les rebelles par derriere. Le désordre se met dans leurs rangs, & ils songent moins à combattre qu'à regagner les murs de Tolede : douze mille Arabes & huit mille Chrétiens resterent sur le champ de bataille; le plus petit nombre fut assez heureux, pour rentrer dans la ville. Cette victoire, toute éclatante qu'elle étoit, n'ouvrit point au Calife les portes de Tolede. Ce prince désespérant de s'en emparer, ravagea les environs, brûla les moissons, & arracha les arbres. Il résolut aussi de tirer vengeance des Chrétiens qui s'étoient joints aux rebelles. Ses généraux firent une irruption dans la Cantabrice, du côté d'Alava, s'empa-

serent de plusieurs châteaux, & porterent par-tout la désolation.

Les habitans de Tolede s'avancerent jusqu'à Talavera, dans le dessein de surprendre cette ville, & de se venger par-là de tous les maux que leur avoit causés le Calife. Mésoud, gouverneur de Talavera, alla à leur rencontre; & après leur avoir tué sept cens hommes, les força de se retirer. Les têtes de ces rebelles furent envoyées à Cordoue, & exposées sur les murailles de la ville. Les Tolédans abbattus par tant de pertes, mirent enfin bas les armes, & se soumirent à Muhammed.

J.C. 857. Hég. 243.

Tandis que ce prince étoit occupé à rétablir la tranquillité dans ses Etats, une flotte de Normands, composée de soixante voiles, aborda en Espagne, &

ravagea toutes les côtes, de ce royaume. Ces Barbares, après avoir laiſſé par-tout des traces affreuſes de leur cruauté, allerent aux iſles Baléares, où ils porterent également la déſolation. De-là ils parcoururent les côtes de l'Afrique, réduiſirent les villes & les villages en cendre, après avoir enlevé ce qu'il y avoit de plus précieux ; & ils retournerent dans leur pays, chargés de dépouilles immenſes.

La préſence des Normands avoit ſuſpendu les hoſtilités entre les deux nations : elles recommencerent auſſi-tôt après leur départ. Les révoltes fréquentes avoient affoibli la puiſſance des Arabes en Eſpagne, & les avoient rendus moins redoutables aux Chrétiens. Les commandans Maures de Cocia & de Salamanque ne vou-

loient plus reconnoître l'autorité de Muhammed. Ordonne, persuadé que ce prince verroit avec indifférence la perte de ces rebelles, marcha contre eux ; & après les avoir vaincus, il s'empara de ces deux villes qu'il réunit à ses Etats.

Muhammed, de son côté, tenta de surprendre Barcelone qui appartenoit aux Chrétiens. Ses généraux assiégerent cette place, & défirent un corps de troupes que Garsias, frere du roi, conduisoit au secours des assiéges. Malgré cet avantage, les Arabes ne purent se rendre maîtres de Barcelone, quoiqu'ils eussent pris les fauxbourgs & deux grosses tours. Le roi Ordonne mourut alors : il eut pour successeur Alfonse qui, par ses exploits mérita le surnom de *Grand*.

J.C. 862. Hég. 248.

Le Calife, fâché de ce que ses généraux n'avoient pu s'emparer de Barcelone, leur ordonna l'année suivante, de former le siége de Léon. Alfonse résolu de tout risquer, plutôt que de se voir enlever sa capitale, marcha contre les Arabes, & après les avoir défaits, les força de renoncer à leur entreprise.

J.C. 863. Hég. 249.

De tous les Maures de l'Espagne, ceux de Tolede étoient les plus portés à la sédition. Ils s'étoient révoltés au commencement du régne du Muhammed, & avoient résisté à tous les efforts qu'il avoit faits pour les réduire. Enfin pressés de tous côtés par les armes de ce prince, ils avoient été obligés de subir la loi du vainqueur. Le feu de la révolte se ralluma avec plus de violence que jamais, l'année 872. L'ap-

(Hég. 259.)

proche du souverain, & encore plus celle d'une armée nombreuse qui le suivoit, fit rentrer les rebelles dans leur devoir. Deux années après, pour effacer, s'il étoit possible, de l'esprit du Calife, les mauvaises impressions qu'avoit données leur révolte, ils firent une irruption sur les confins des Chrétiens, & traverserent le Douéro. Alfonse les atteignit, proche la petite riviere d'Orbédo, & leur tua douze mille hommes : un corps de troupes de Cordoue, qui suivoit pour soutenir les habitans de Tolede, eut encore un sort plus déplorable ; ils furent tous passés au fil de l'épée, excepté dix qui, n'étant que blessés, furent trouvés vivans sur le champ de bataille. Almouzir, fils du Calife, qui s'avançoit avec le reste de l'armée,

ayant appris ces triſtes nouvelles, ſe retira avec une précipitation peu différente d'une fuite.

J.C. 877. Hég. 264. Les Arabes, accablés par tant de pertes, conſentirent à une tréve de trois ans : à peine fut-elle expirée, qu'Alfonſe reprit les armes, & ravagea leurs frontieres. Il pénétra juſqu'aux portes de Mérida, & ſe retira dans ſes Etats, chargé des dépouilles qu'il avoit enlevées. Muhammed, pour ſe venger des Chrétiens, fit équiper à Séville une flotte chargée de troupes de débarquement. Son général eut ordre de porter le fer & le feu dans la Galice. Il ſe flattoit d'un ſuccès d'autant plus aſſuré, que la plûpart des villes de cette province, qui étoient ſur la côte, ſe trouvoient ſans aucune fortification. Une tempête affreuſe diſſipa cette flotte ; la plû-

J.C. 879. Hég. 266.

part des vaisseaux furent engloutir dans les flots. Abdoulhamed, qui la commandoit, eut le bonheur d'échapper au naufrage, avec très-peu de monde.

J.C. 880. Hég. 267.

De nouvelles révoltes empêcherent Muhammed de former d'autres entreprises contre les Chrétiens. Umer-Ibn-Hafsoun se mit à la tête de quelques mécontens, & commença à ravager le pays. Le gouverneur de la province, où étoit ce rebelle, marcha contre lui, avant qu'il eût eu le tems de se fortifier ; soit trahison de la part de ses troupes, soit défaut de courage, Ibn-Hafsoun le mit en fuite. Cette victoire donna une nouvelle vigueur au parti des rebelles : l'appas du butin qui a tant de charmes pour les Arabes, la licence, l'impunité attirerent un grand nombre

de soldats sous ses enseignes. Le Calife, allarmé de ces troubles, fit avancer ses troupes contre les rebelles. Ibn-Hafsoun joignit la ruse à la force : il endormit, par de feintes propositions de paix, le général ennemi, & le surprit, tandis qu'il ne se défioit de rien.

Muhammed voyant le malheur qui accompagnoit ses généraux, crut que ses armes seroient plus heureuses entre les mains de son fils. Il l'envoya du côté de Saragosse qui avoit embrassé le parti des rebelles. Almouzir ravagea la campagne des environs, brûla les moissons & détruisit les villages, laissant par-tout des marques de sa colere. De-là il s'empara du château de Rota, & se saisit de la personne d'Abdoulmélik, qui étoit un des principaux rebelles, & qui passoit pour

l'homme le plus courageux & le plus habile cavalier de son siécle. Lérida fut obligée d'ouvrir ses portes à ce prince, & de lui donner des ôtages qui répondissent de sa fidélité. Après ces heureux succès, il retourna triomphant à Cordoue.

Il y eut, l'année 881, des tremblemens de terre par toute l'Espagne. La foudre tomba dans la grande mosquée, à Cordoue, tandis que le Calife y étoit, & frappa un de ses courtisans à ses côtés. Ce prince mourut subitement un dimanche au soir, dans la lune de Séfer, l'année de l'hégire 273, & de J. C. 886, à l'âge de soixante & six ans, après un régne de trente-trois années. L'on raconte que, le jour même qu'il mourut, il se promenoit, avec Haccham-ben-Abdoulaziz, dans un jardin

Hég. 268.

délicieux qui accompagnoit son palais. « Que ce monde est rempli de charmes ! lui dit Abdoulaziz ; » & quelle félicité n'y goûteroit pas l'homme, s'il pouvoit » échapper à la mort ! » Et sans elle, lui répondit le Calife, » régnerois-je dans ces lieux ? Comment » serois-je monté sur le trône, si » la mort n'en eut fait descendre » celui qui y étoit avant moi ? » Ce prince avoit eu de ses différentes femmes ou concubines cent enfans, dont trente-trois lui survécurent.

Almouzir, l'aîné de tous, monta sur le trône après lui. Ibn-Hafsoun crut avoir trouvé l'instant favorable, pour reprendre les armes : il se flattoit qu'Almouzir, ébloui des grandeurs qui l'environnoient, & occupé, dans le commencement de son régne, à

recevoir l'hommage de ses sujets, feroit peu d'attention à ses démarches. Dans cette confiance, il réunit tous ses partisans dispersés de côté & d'autre, & s'empara de Tolede. Almouzir, à cette nouvelle, se mit à la tête de ses troupes, & s'avança du côté des rebelles.

La vigilance de ce prince étonna Ibn-Hafsoun, en même tems qu'elle le remplit de terreur. Au défaut de la force, il résolut d'employer l'artifice, pour éloigner un ennemi, auquel il n'étoit pas en état de résister. Il feignit de mettre bas les armes ; & pour mieux tromper le nouveau Calife, il offrit à ce prince de se rendre à Cordoue, avec toute sa famille : il le pria même de lui envoyer des mulets, pour y transporter ses effets. Almouzir, inca-

pable de diſſimulation & de mauvaiſe foi, n'en ſoupçonnoit point dans les autres. Dès qu'Ibn-Hafſoun le vit éloigné, il leva le maſque, il s'empara des mulets, & il tua ceux qui en étoient les conducteurs. Rien ne peut exprimer la colere du Califе, en apprenant la trahiſon qu'on venoit de lui faire. Il jura la perte de celui qui en étoit l'auteur. Dans l'impatience de ſe venger, il partit, avec précipitation, de Cordoue, & vint mettre le ſiége devant Tolede. La mort le ſurprit, avant qu'il eût pu s'emparer de cette ville, la ſeconde année de ſon régne, & la quarante-ſixième de ſa vie.

J.C. 889.
Hég. 276.

Abdoullah, frere de ce prince, monta ſur le trône après lui. Dans l'impatience de ſe faire reconnoître, il leva le ſiége de To-

lede, & retourna à Cordoue. Son départ fut le ſignal d'un ſoulevement général : Séville, Médina, Sidonia, Lisbonne, & preſque toutes les villes du royaume embraſſerent le parti d'Ibn-Hafsoun; la ſeule ville de Cordoue conſerva la fidélité qu'elle devoit à ſon ſouverain. Cette révolution, toute grande qu'elle étoit, ne découragea pas Abdoullah. Il ſortit de Cordoue, à la tête de quarante mille hommes qu'il avoit levés dans cette ville, & marcha contre Ibn-Hafsoun. Ce fameux rebelle ſe retira dans des montagnes inacceſſibles. Le Calife s'étant obſtiné à l'y pourſuivre, les rebelles l'attaquerent à l'improviſte, pillerent ſon camp, & s'emparerent de tous les bagages.

Cette perte cauſa un découragement général dans l'armée

royale. Les ſoldats demandoient, à grands cris, de retourner à Cordoue. Abdoullah ſe vit forcé de ceder à leurs inſtances, & de ſe renfermer dans la capitale. Le déſordre & les troubles augmenterent à un tel point que des provinces entieres ne voulurent plus reconnoître le Calife, & que, dans les prieres publiques, l'on ſupprima ſon nom, pour y ſubſtituer celui de Moktéſed-Billah Calife Abbaſſide de Bagdad. Pour comble de malheur, comme preſque toutes les villes étoient ſoulevées, elles ne payoient plus aucune impoſition, & Abdoullah voyoit tous les jours diminuer ſes revenus avec ſon autorité. Tant de malheurs l'accablerent enfin, & terminerent ſa vie, à l'âge de ſoixante & dix ans, après un régne de vingt-cinq.

J.C. 912.
Hég. 300.

Depuis que les Ommiades avoient établi leur empire en Eſpagne, le fils avoit toujours régné après le pere. L'ordre de la ſucceſſion, invariable juſqu'alors, fut dérangé à la mort d'Abdoullah. Les citoyens de Cordoue, au lieu de placer ſur le trône un des fils de ce Califе, y appellerent Abdoulrahman, ſon neveu, qui étoit fils de Muhammed. Ils craignoient ſans doute que la mauvaiſe fortune, obſtinée à perſécuter le pere, tant qu'il régna, ne pourſuivît également les enfans. Peut-être auſſi que l'idée avantageuſe, qu'ils s'étoient formée d'Abdoulrahman, les engagea à cette préférence : quoi qu'il en ſoit, ce prince juſtifia par ſon habileté le choix que l'on avoit fait de ſa perſonne. Tout étoit dans le trouble & dans l'a-

gitation, lorsqu'il monta sur le trône. Le feu de la révolte s'étoit communiqué de proche en proche, & avoit causé un embrasement général. La plûpart des villes étoient révoltées; des provinces entieres avoient secoué le joug. Les peuples étoient mécontens, inquiets, séditieux; & les grands, au lieu de les contenir par leur autorité, favorisoient le désordre, pour établir leur indépendance sur les ruines de l'Etat. Abdoulrahman, par son courage & sa prudence, dissipa les factions, soumit les villes qui s'étoient révoltées, fit trembler les grands, & rétablit la majesté du trône, avilie sous son prédécesseur. Comme il étoit persuadé que le vulgaire se laisse éblouir aisément par des titres pompeux, il prit celui d'*Emir-*

Almounénin, ou de *prince des vrais croyans*, qui jusqu'alors avoit été affecté aux seuls Califes d'Orient : à l'imitation de ces successeurs de Mahomet, il y ajoûta celui de *Nas-Beddin-Oullah*, ou de *défenseur de la loi de Dieu*.

Ibn-Hafsoun s'étoit emparé d'une partie de l'Espagne. Abdoulrahman résolut de détruire ce fameux rebelle, persuadé que sa chûte entraîneroit celle des autres révoltés, ou du moins les forceroit à rentrer dans leur devoir. Ce prince sortit de Cordoue, dans l'intention de lui livrer bataille. Les deux armées se rencontrerent dans une plaine. Celle d'Hafsoun étoit composée de vingt mille hommes de cavalerie, sans compter l'infanterie. On se battit, de part & d'autre,

avec cette fureur & cette animosité qui ne se rencontrent que dans les guerres civiles. Les rebelles, qui n'espéroient point de quartier, n'en faisoient à personne, & se battoient avec plus d'impétuosité que d'ordre. Abdoulrahman, résolu de vaincre ou de périr, résistoit à tous leurs efforts : il s'apperçut de la confusion qui régnoit dans leur armée ; & en habile général, il en sçut profiter, pour fixer la victoire dans la sienne. Ses soldats, par son ordre, & à son exemple, entrent dans les rangs ouverts des rebelles, & acheverent d'y mettre la confusion. Ibn-Hafsoun veut en vain rallier ses troupes & les ramener au combat, tout fuit ; & lui-même, pour échapper à l'épée du vainqueur, est obligé de prendre la fuite. Cette victoire

toire remplit de terreur les autres rebelles : tous, dans la crainte d'un pareil ſort, s'empreſſerent de reconnoître l'autorité du ſouverain, & tâcherent, par leur prompte ſoumiſſion, d'effacer le ſouvenir de leur révolte.

Tandis que ce prince étoit occupé à pacifier les troubles qui s'étoient élevés dans l'intérieur de ſes Etats, il ſe vit attaqué audehors par un ennemi puiſſant. Ordonne, roi de Léon, après s'être mis à la tête de ſes troupes, pénétra dans la Caſtille neuve, & aſſiégea Talavéra. Abdoulrahman, pour empêcher les Chrétiens de s'emparer d'une place auſſi importante, envoya un corps d'armée de ce côté-là. Les Arabes furent défaits & mis en fuite, & Talavéra fut emportée d'aſſaut. Ordonne jugeant impoſ-

ſible la conſervation de cette ville, qui étoit entourée de tous côtés d'autres places fortes, appartenant aux Arabes, la fit détruire de fond en comble. Le gouverneur & la plûpart des habitans furent chargés de chaînes; & le roi Chrétien rentra dans ſes Etats, comblé de gloire, & enrichi des dépouilles qu'il avoit enlevées aux infideles.

La perte de Talavéra conſterna Abdoulrahman: ce prince, dans la crainte de ſuccomber ſous les armes des Chrétiens, implora le ſecours des Arabes d'Afrique. Le gouverneur de la Mauritanie Tingitane, allarmé du péril où étoient les Muſulmans d'Eſpagne, leur envoya un corps de troupes, ſous la conduite d'Aboul-Moutaraf. Ce renfort releva les eſpérances d'Abdoulrahman; ſes ſol-

dats, réunis aux Africains, ravagerent les terres des Chrétiens. Ordonne alla à leur rencontre. Les deux armées se trouverent en présence, sur les bords du Douéro. Jamais il n'y eut de combat plus sanglant, & dont l'évenément fût plus long-tems douteux. Enfin la mort des deux généraux Arabes fixa la victoire du côté des Chrétiens. Les Musulmans, découragés par cette perte, prirent la fuite. Ordonne profita de leur retraite, pour se répandre dans les campagnes de la Lusitanie : il porta le fer & le feu par-tout, & détruisit les villes qui se trouvent le long de la Guadiane. Il pénétra même jusqu'à Mérida, & à Badajox. Les Arabes, accablés par tant de pertes, accepterent les conditions d'une paix qui leur fut dictée par le vainqueur.

Abdoulrahman, au désespoir de la défaite de ses troupes, & des conquêtes des Chrétiens, étoit résolu de rompre un traité, auquel la nécessité seule l'avoit forcé de souscrire. Il fait un nouvel effort; & après avoir réuni toutes les forces de son royaume, il se jette sur cette partie de la Galice, où est située Mondognédo. Les Chrétiens & les Arabes en vinrent aux mains, proche de cette ville. La nuit sépara les combattans, sans qu'aucun des deux partis pût s'attribuer la victoire. Abdoulrahman, après cette bataille, alla ravager la Navarre, & le pays des Cantabres. Ordonne, qui suivoit de loin l'armée Arabe, vola au secours de Sanche-Garsias-Abaréa, roi de Navarre, & livra une seconde bataille, aussi sanglante que la

premiere, & dont le succès fut aussi douteux. Ordonne, après avoir renforcé son armée affoiblie par deux combats, porta ses armes dans la province de Rioja, & se vengea sur ce pays des maux que les Arabes avoient faits dans la Navarre.

J.C. 921. Hég. 309.

Dix années s'écoulerent, sans qu'il se passât aucun événement entre les deux nations. Les Chrétiens divisés entr'eux, tournerent leurs armes les uns contre les autres, & les Arabes ne prirent presque aucune part à ces mouvemens.

J.C. 931. Hég. 319.

Ramire, roi de Léon, qui avoit succédé à Alfonse son frere, entra le premier en campagne, contre les Arabes. La ville de Madrid fut emportée d'assaut, & les murailles furent rasées. Les Arabes brûlans du desir de se venger, firent une irruption dans la Cas-

tille, & ravagerent la partie de cette province, qui dépendoit des Chrétiens. Le comte de Castille, qui n'avoit pas des forces égales à leur opposer, implora le secours de Ramire. Ce prince joignit ses troupes avec le Castillan, & marcha contre l'ennemi commun : il y eut une bataille sanglante entre les deux nations, que les Arabes perdirent. Ramire profita de sa victoire, & vint assiéger Saragosse. Ben-Iaiah, gouverneur de cette ville, craignant de succomber sous les armes de ce prince, lui offrit de se reconnoître son vassal, & de lui payer tribut. La paix se fit à ces conditions.

Abdoulrahman, indigné d'un traité aussi honteux, força Ben-Iaiah à le rompre : il marcha contre les Chrétiens, & pénétra jusqu'à Simancas, dans le royaume

de Léon. Les deux nations, acharnées l'une contre l'autre, livrerent un nouveau combat, plus terrible que le précédent. Le succès n'en fut point favorable aux Arabes, qui perdirent trente mille hommes : Ben-Iaiah fut fait prisonnier ; & Abdoulrahman échappa, à peine, suivi seulement de vingt cavaliers. La perte des Arabes auroit été bien plus considérable, si l'ardeur du pillage n'eût empêché les Chrétiens de poursuivre les ennemis. Le jour même que se donna cette fameuse bataille, qui étoit un lundi 8 Août, l'an 938 de J. C. & de l'hégire 327, il y eut une éclipse (*a*) de soleil.

(*a*) Les historiens Arabes, & Mariana font mention de cette éclipse. Mariana dit que cette bataille se donna, l'an de J. C. 934. Il ajoûte cependant, que quelques auteurs la mettent dans l'année 938, qui est la date où la placent les Arabes.

Abdoulrahman ayant , cette même année-là, élevé à la charge de premier Vizir, Abdoulmélik-Ben-Chéhid, ce nouveau miniſtre fit au Calife un préſent qui ſert à faire connoître les richeſſes des Arabes en Eſpagne, dans ce tems-là. Voici l'énumération de ce préſent, telle que je l'ai trouvée dans Ibn-Khalédan, hiſtorien Arabe.

Quatre cens livres d'or vierge.

La valeur de quatre cens vingt mille ſequins (a), en lingots d'argent.

Quatre cens livres de bois d'aloës, dont il y avoit un ſeul morceau qui peſoit cent quatre-vingt livres.

Cinq cens onces d'ambre-gris; (il y en avoit un morceau qui peſoit cent onces.)

(a) Environ quatre cens cinquante mille livres de notre monnoie.

Trois cens onces de camphre, de la premiere qualité.

Trente piéces de drap, or & ſoie, d'une richeſſe ſi grande, qu'il n'y avoit que les Califes qui euſſent le privilége d'en faire des vêtemens.

Dix fourrures de martre du Khoraſſan, & cent autres fourrures de martre, plus communes.

Quarante-huit houſſes de chevaux, traînantes, or & ſoie, fabriquées à Bagdad.

Quatre mille livres de ſoie, propre à fabriquer des étoffes.

Trente tapis de Perſe, d'une beauté ſurprenante.

Huit cens armures de fer, pour des chevaux de bataille.

Mille boucliers, & cent mille fléches.

Quinze chevaux Arabes, de main, encharnés auſſi richement

que ceux du Calife, & cent autres chevaux Arabes, avec des harnois plus communs, pour la suite de ce prince.

Vingt mules, avec leurs selles & leurs housses traînantes.

Quarante jeunes garçons, & vingt filles, d'une beauté achevée, & tous habillés superbement.

Le Vizir accompagna ce riche présent, d'une piéce de vers, où les louanges de celui à qui il étoit offert, & les protestations de zéle & de devouement de celui qui l'offroit, n'étoient pas oubliés. Le présent & les vers plurent extrêmement au Calife, & ne contribuerent pas peu à la faveur dont jouit ce Vizir, durant son ministere. Ce prince, pour le récompenser, lui assigna un revenu de cent mille piéces d'or.

Depuis la derniere bataille, les

Arabes & les Chrétiens avoient cessé réciproquement les hostilités, & n'avoient songé qu'à réparer les pertes que leur avoit causées la guerre. Il ne se passa rien d'intéressant entre les deux nations, depuis l'année 938, jusqu'à l'année 949, si l'on n'excepte quelques incursions de part & d'autre, qui se terminerent à ravager le pays ennemi. Ramire, roi de Léon, pénétra jusqu'à Talavéra. Les Maures lui ayant présenté la bataille, il l'accepta & fut une seconde fois victorieux. Ce prince, satisfait d'avoir mis les Arabes dans l'impuissance de rien entreprendre, se retira dans ses Etats.

Il arriva, à-peu-près dans le même tems, un ambassadeur de Constantin IX, fils de Léon. Les empereurs de Constantinople, qui

craignoient de ſuccomber ſous la puiſſance des Califes Abbaſſides de Bagdad, avoient toujours cultivé avec ſoin l'amitié des Califes Ommiades d'Eſpagne, ennemis jurés des Califes Abbaſſides d'Orient. L'empereur Théophile, l'année 839, avoit fait tous ſes efforts pour engager Abdoulrahman II à porter ſes armes en Orient. Conſtantin voulut tenter la même choſe, auprès d'Abdoulrahman III ; & c'étoit dans ce deſſein qu'il lui envoyoit un ambaſſadeur, avec des préſens magnifiques. Le Calife ayant appris ſon arrivée à Jaën, fit partir Iaiah-ben-Méhémed, qui étoit un des premiers ſeigneurs de la cour, pour conduire l'ambaſſadeur à Cordoue. Dès que celui-ci approcha de la capitale, les deux premiers eunuques noirs alle-

Hég. 225.

rent à ſa rencontre. Abdoulrahman quitta le ſéjour de Zehra, où il étoit alors, & ſe rendit auſſi à Cordoue, dans le mois de Septembre, pour donner audience à l'ambaſſadeur. Le jour ayant été fixé pour cette cérémonie, rien ne fut oublié, pour la rendre pompeuſe. Différens corps de cavalerie & d'infanterie, habillés ſuperbement, étoient devant le palais. Les cours étoient couvertes de tapis de Perſe, & les murailles étoient tendues d'étoffes d'or, de la plus grande richeſſe. Le Calife étoit ſur ſon trône, & avoit à ſa droite & à ſa gauche les princes de ſon ſang. Plus bas l'on voyoit le Hadjeb, (dignité qui répond à nos anciens Maires du palais,) & les Vizirs, tous rangés ſuivant leur rang. L'ambaſſadeur s'approcha du trône; &

après s'être prosterné devant le Calife, il lui présenta la lettre de l'empereur : elle étoit écrite en or, sur du parchemin bleu, en caracteres grecs. La boëte, qui la renfermoit, étoit d'or ; sur l'un des côtés de cette boëte, étoit la représentation de Jesus-Christ, & sur l'autre côté celles de Constantin & de son fils. L'envoyé de l'empereur, après avoir séjourné quelque tems à Cordoue, retourna à Constantinople. Abdoulrahman le fit accompagner par Haccham-ben-Hédih, qu'il envoyoit, en qualité d'ambassadeur, à Constantin.

Tandis que le Calife cherchoit à se fortifier par des alliances étrangeres, il se vit attaqué par un ennemi redoutable ; c'étoit Ordonne III, roi de Léon, fils & successeur de Ramire. Ce

prince entra dans la partie du Portugal qui appartenoit aux Arabes, & pénétra jusqu'à Lisbonne. Ferdinand, comte de Castille, marcha d'un autre côté, & s'empara du château de Carrafum. Abdoulrahman leva une armée de quatre-vingt mille hommes, & ordonna à celui qui la commandoit d'envahir la Castille. Le comte Ferdinand se mit en état de défense; mais quoiqu'il eût enrôlé tous ceux qui, parmi ses sujets, étoient en état de porter les armes, son armée étoit bien inférieure à celle des Arabes. Il accepta la bataille, malgré l'inégalité de ses forces; & la victoire, qu'il remporta, prouve qu'elle ne suit pas toujours les bataillons les plus nombreux.

Ce fut le dernier événement

intéressant qui se passa sous le régne d'Abdoulrahman. Il mourut le 4 de la lune de Ramadan, l'an 350 de l'hégire, & de J. C. 961, à l'âge de soixante & treize ans : il en avoit passé cinquante sur le trône. Prince sage, habile, aussi grand politique que grand capitaine, il fit la guerre, pendant tout son régne ; quelquefois vainqueur, souvent vaincu, mais jamais lassé de combattre : après avoir reconquis son royaume sur les rebelles qui s'en étoient emparé, il tourna ses armes contre les Chrétiens, & porta douze fois le feu de la guerre dans l'intérieur de leurs Etats. Avide de gloire & de conquêtes, il fit équiper une flotte chargée de troupes, & s'empara de Ceuta & de Seldjemesse en Afrique.

L'on trouva, après ſa mort, dans ſes papiers, ces paroles écrites de ſa main :

» Depuis l'inſtant que je régne
» juſqu'à celui-ci, j'ai ſupputé
» exactement les jours où j'ai
» goûté un plaiſir pur & vérita-
» ble, & ces jours ſont au nom-
» bre de quatorze. Mortels, con-
» ſiderez ce que c'eſt que ce
» monde, & le fonds que l'on
» doit faire ſur les plaiſirs qu'il
» préſente : rien cependant ne
» paroît manquer à ma félicité ;
» richeſſes, honneurs, &, pour
» tout dire, ſouveraine puiſſance.
» Craint & eſtimé des princes
» mes contemporains, ils envient
» mon bonheur, ſont jaloux de
» ma gloire, & recherchent mon
» amitié. Cinquante années ſe
» ſont déjà écoulées, depuis que
» je ſuis ſur le trône ; & dans un

» si long espace de tems, je compte
» à peine quatorze jours, dont
» le cours n'ait pas été empoi-
» sonné par quelque chagrin.

Ce prince, malgré les guerres continuelles qu'il eut à soutenir, durant son régne, bâtit une nouvelle ville, à trois milles de Cordoue, à laquelle il donna le nom de *Zehra* (*a*); c'étoit celui d'une de ses esclaves favorites. Cette femme ambitieuse, se servant de l'empire qu'elle avoit sur le cœur du Calife, l'engagea à fonder une ville qui portât, comme elle, le nom de Zehra. Pour apprendre à la postérité, que cette ville avoit été élevée à son honneur, elle voulut que sa statue (*b*) fût

(*a*) Ce mot arabe, signifie une *fleur*; il a aussi la signification de *beauté* & d'*ornement du monde*.

(*b*) L'on sera peut-être étonné que le Calife eût permis à cette esclave de pla-

placée ſur la porte principale. Cette ville étoit bâtie au pied d'une montagne, de laquelle ſortoient des ſources d'une eau pure & abondante : ces eaux, diſtribuées avec art, ſervoient aux différens uſages des habitans, en même tems qu'elles contribuoient à entretenir la propreté & la fraîcheur dans les rues ; mais ce qui faiſoit l'ornement de Zehra, étoit le palais du Calife. Il avoit

---

cer ſa ſtatue ſur la porte principale de Zehra ; ce qui étoit manifeſtement contraire à la loi de Mahomet, qui défend toutes ſortes de repréſentations humaines ; mais dans ce tems-là, les Califes d'Orient, malgré cette défenſe, faiſoient mettre l'empreinte de leur figure ſur leurs monnoies. On n'en peut plus douter, en voyant les médailles de ces princes, qui ſe trouvent encore aujourd'hui dans les cabinets de pluſieurs curieux : il y a, d'un côté, la tête du Calife ; de l'autre, ſon nom, & quelques paſſages de l'Alcoran, écrits en caractere confique, qui étoit l'ancienne écriture des Arabes.

été conſtruit par le plus habile architecte de Conſtantinople ; ſéjour alors des ſciences & des beaux arts. L'on comptoit dans ce palais mille quatorze colomnes de marbre d'Afrique & d'Eſpagne, dix-neuf de marbre d'Italie : l'empereur Grec en avoit envoyé cent quarante, d'un marbre d'une beauté ſurprenante.

Le ſalon, nommé le *ſalon du Califat*, étoit d'une richeſſe infinie : les murailles étoient revêtues du marbre le plus beau, avec des ornemens en or. Au milieu de ce ſalon, s'élevoit un baſſin de marbre, entouré de différentes figures de quadrupédes & d'oiſeaux, qui jettoient de l'eau. Toutes ces figures étoient d'or, & étoient enrichies de perles & de toutes ſortes de pierres précieuſes. Les marbres du baſ-

fin avoient été taillés à Conftantinople, & les figures étoient les chefs-d'œuvre des plus habiles artiftes de cette capitale. Au-deffus de ce baffin, étoit fufpendue la fameufe perle que l'empereur Léon avoit envoyée à Abdoulrahman.

Les autres appartemens de ce palais n'étoient pas moins fuperbes, & portoient l'empreinte du goût & de la magnificence qui étoit naturelle à Abdoulrahman. La partie la plus retirée étoit deftinée pour les femmes, les concubines, les efclaves & les eunuques noirs, qui, au nombre de fix mille trois cens, compofoient le ferrail de ce prince. Le refte du palais étoit pour le Calife, pour fes eunuques blancs & fes officiers.

Dès que les travaux de Zehra

furent finis, Abdoulrahman y fixa son séjour : souvent il prenoit le divertissement de la chasse, aux environs ; douze mille cavaliers, avec leurs baudriers & leurs sabres enrichis d'or, suivoient ce prince, & composoient sa garde. De retour de la chasse, il alloit se délasser dans un pavillon superbe qu'il avoit fait élever au milieu de ses jardins, & d'où l'on découvroit la campagne. Ce pavillon étoit soutenu par des colomnes du marbre le plus blanc : l'or & l'acier avoient été prodigués dans les plafonds, & sembloient le disputer avec les pierres précieuses dont ils étoient parsemés ; mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire dans ce pavillon, étoit un bassin qui, au lieu d'être rempli d'eau, rouloit des flots de vif-argent. Ce métal

venant à être frappé des rayons du ſoleil, jettoit un éclat que l'œil ne pouvoit ſoutenir.

L'on ſera peut-être étonné des dépenſes immenſes que fit Abdoulrahman, durant ſon régne. La ſeule ville de Zehra, le palais & les jardins qui y étoient joints, coûterent trois cens mille dinars d'or par an; & cette ville ne fut achevée qu'après vingt-cinq ans de travaux; ce qui forme une ſomme de ſoixante & quinze millions de nos livres, en évaluant le dinar à dix livres. Si l'on ajoûte à cela ce qu'il lui en coûtoit toutes les années, pour l'entretien de ſon ſerrail qui étoit composé de ſix mille trois cens perſonnes, pour ſa maiſon, & ſes chevaux qui étoient en grand nombre, puiſque ſa ſeule garde étoit de douze mille cavaliers: l'on aura de la

peine à comprendre comment il pouvoit ſubvenir à toutes ces dépenſes.

Ce prince, qui fit la guerre, durant toute ſa vie, eut ſur pied de très-grandes armées qui durent lui coûter des ſommes immenſes. Les appointemens des gouverneurs de provinces & des officiers de juſtice, l'entretien des places de guerre, & une marine, car il lui avoit fallu des vaiſſeaux pour ſe rendre maître de Ceuta & de Tanger en Afrique, formoient un autre objet de dépenſe aſſez conſidérable; mais ſi l'on fait réflexion aux richeſſes de l'Eſpagne, dans ce tems-là, à ſon commerce, à ſa population, & aux tributs & autres impoſitions que payoient les peuples, l'on ne ſera plus étonné comment

comment ce prince a pu faire de si grandes choses.

Les Maures possédoient les plus riches provinces de ce beau royaume; & elles étoient alors extrêmement peuplées. L'on comptoit dans la seule ville de Cordoue, qui étoit la capitale de leur empire, deux cens (*a*) mille maisons, six cens mosquées & neuf cens bains publics. L'historien Arabe, duquel j'ai tiré ce détail sur Cordoue, dit que, de son tems, il y avoit dans l'Espagne quatre-vingt grandes villes, & trois cens villes du second & du troisième ordre, & que les villages & les hameaux étoient

(*a*) Ce nombre paroîtroit immense, si l'on se représentoit ces maisons, de la grandeur de celles de Paris ; mais chez les Arabes, & presque chez tous les Mahométans, chaque particulier a sa maison.

innombrables. Selon cet historien, l'on en comptoit douze mille sur les bords du Guadalquivir : un voyageur trouvoit sur sa route, dans la même journée, trois ou quatre villes ; & il ne pouvoit pas marcher, durant un quart d'heure, sans rencontrer quelque village.

Les revenus des Califes Ommiades d'Espagne, du tems d'Abdoulrahman, se montoient à douze millions quarante-cinq mille dinars en espece ; ce qui fait plus de cent trente millions de notre monnoie. Il y avoit, outre cela, un grande quantité d'impôts, que l'on payoit en fruits de la terre ; maniere assez ordinaire de percevoir les tributs dans les Etats despotiques. Il seroit impossible d'évaluer à quoi se montoient ces taxes que l'on

payoit en nature ; mais ce qui est certain, c'est qu'elles devoient être relatives au produit des terres, & par conséquent très-considérables, chez un peuple cultivateur, laborieux & nombreux, & qui avoit porté l'agriculture à un point de perfection bien supérieur à toutes les nations.

Les mines d'or & d'argent, qui se trouvent en Espagne, étoient une autre source de richesses pour les Arabes : ils y employoient un grand nombre d'ouvriers, & ils retiroient une grande quantité de ces précieux métaux. La découverte de l'Amérique, qui semble avoir avili les richesses de tous les autres pays, est cause que les rois d'Espagne ont défendu de fouiller ces mines.

Le commerce, que les Arabes d'Espagne faisoient avec les au-

tres peuples, contribuoit encore à augmenter leurs richesses. Je ne parlerai point du commerce intérieur qu'ils faisoient entr'eux, n'ayant rien trouvé dans leurs historiens qui me l'ait fait connoître; je ne parlerai que de l'extérieur. Il avoit plusieurs branches, toutes d'autant plus riches qu'elles étoient, ou les productions naturelles du pays, ou bien une partie de ces productions mises en œuvre, qu'ils portoient à l'étranger.

Les soies crues, les huiles, le sucre, une espece de cochenille, le vif-argent, le fer en barre & ouvragé, & les manufactures de soie & de laine étoient les branches principales de ce commerce. L'ambre-gris, le karabé, les pierres d'aimant, l'antimoine, la marcassite d'or, le talk, le crys-

tal de roche, la tuthie, le souffre, le safran, le gingembre, la gentiane & la myrrhe formoient d'autres branches de commerce, qui, pour être moins considérables, ne laissoient pas d'être très-avantageuses. L'on pêchoit aussi du corail sur les côtes de l'Andalousie, & des perles sur celles de Catalogne : il y avoit plusieurs mines de rubis, deux entr'autres qui étoient, dans ce tems-là, fort renommées ; l'une du côté de Malaga, & l'autre du côté de Béja.

Ces différentes marchandises étoient transportées en Barbarie, en Egypte & dans l'Orient. Les Maures d'Afrique faisoient un grand cas des armes fabriquées en Espagne. Ce royaume étoit, pour ainsi dire, leur arsenal, d'où ils tiroient des lames, des

boucliers, des cuiraſſes, des cottes de maille, des caſques & des ſabres. Les ſoies crues, & les étoffes de ſoie & de laine de différentes couleurs, fabriquées à Grenade & à Baza, & celles de laine, fabriquées à Murcie, faiſoient encore une branche du commerce d'Afrique.

Il n'y a point de doute que le commerce d'Egypte ne fût plus étendu que celui de la Barbarie, & que les Maures d'Eſpagne n'y portaſſent les productions de ce royaume, pour les échanger contre celles de l'Egypte, qui leur manquoient.

L'Orient formoit une branche de commerce qui devoit être immenſe : la politique avoit été cauſe que les Califes Ommiades d'Eſpagne avoient toujours été unis avec les empereurs Grecs.

Tous les ports de l'empire étoient ouverts aux Maures d'Espagne. Ce royaume avoit beaucoup de marchandises de luxe. Constantinople, & la cour de l'empereur faisoient la consommation de ces différentes marchandises de luxe.

Aboul-Abbas-el-Hakkam, fils aîné d'Abdoulrahman III, monta sur le trône après lui, & prit le titre d'*Emir-el-Moumenin*, auquel, à l'imitation des Califes d'Orient, il ajoûta celui de *Mostansir-Billah*. Ce prince voulut que la cérémonie de son couronnement se fît avec la pompe la plus éclatante. Elle commença par les deux capitaines de la garde Scythe, qui lui prêterent serment de fidélité en leur nom, & en celui du corps qu'ils commandoient. Les freres d'Hakkam, & ses plus proches parens s'avancerent en-

J.C. 961.
Hég. 350.

ſuite, & s'acquitterent du même devoir : ils furent ſuivis par le Hadjeb & les Vizirs qui, après s'être proſternés devant le Calife, lui jurerent une fidélité inviolable. Ce prince étoit aſſis ſur ſon trône : il avoit à ſa droite ſes freres & les autres princes du ſang. Le Hadjeb, les Vizirs & les principaux ſeigneurs Arabes étoient à ſa gauche. La garde Scythe étoit rangée en deux files, immédiatement devant lui : ils tenoient d'une main le ſabre nud, & de l'autre un bouclier peint de différentes couleurs.

Les eunuques noirs, revêtus de longues robes blanches, paroiſſoient enſuite, & avoient auſſi le ſabre à la main. La premiere cour du palais étoit occupée par la compagnie des archers : ils avoient un carquois ſur les épaules, &

tenoient un arc dans leurs mains. L'on avoit placé derriere eux les eunuques blancs, habillés ſuperbement, & couverts d'armes éclatantes.

Les eſclaves du Calife étoient dans la ſeconde cour : ils étoient revêtus de leurs cuiraſſes, & par-deſſus ils avoient une tunique à la Perſienne, qui étoit relevée par-deſſus leurs épaules ; ils étoient auſſi armés de boucliers & de ſabres.

Les différens corps de troupes, infanterie & cavalerie, étoient rangés ſur la grande place, qui étoit vis-à-vis le palais du Calife. Quand la cérémonie fut achevée, & que tout le monde eut prêté ſerment de fidélité à Hakkam, il retint à Zehra, où s'étoit fait ſon couronnement, ſes freres, ſes Vizirs, & quelques ſei-

gneurs de sa cour ; tous les autres eurent ordre d'accompagner à Cordoue le cercueil d'Abdoulrahman qui devoit être inhumé dans le tombeau des Califes.

Hakkam, fut comme son pere, sage, habile, plein d'équité, mais moins guerrier, moins avide de conquêtes, & préférant les douceurs de la paix aux horreurs des combats. Son régne ne fut pas agité, comme celui de ses prédécesseurs, par des troubles & par des factions. Il fut redevable du calme, dont il jouit, à la vigueur du gouvernement d'Abdoulrahman, & à l'attention qu'il avoit eu d'étouffer jusqu'aux moindres étincelles de révolte. Quoiqu'Hakkam abhorrât le tumulte des armes, il crut cependant devoir donner quelque chose à un peuple fougueux, dont la

guerre contre les Chrétiens faisoit une partie de la religion. Ses généraux, dès l'année 965, avoient fait une irruption dans le royaume de Léon, dont ils avoient assiégé la capitale ; mais la garnison, jointe aux habitans, les avoit repoussés avec perte. Il marcha lui-même en personne, la même année, & ravagea la Castille. Sépulvéda, Gormatium, Simancas tomberent sous l'effort de ses armes. Ces premiers succès l'encouragerent, & lui firent rompre la tréve qui étoit entre lui & Ramire. Il entra dans le royaume de Léon, prit Zamora d'assaut, & rasa cette ville. Ce furent les seuls exploits de ce prince qui s'appliqua, le reste de son régne, à rendre ses sujets heureux par une administration remplie de douceur & d'équité. Il partageoit

Hég. 354

ſon tems entre les affaires de l'Etat, & l'étude des ſciences pour leſquelles il avoit un goût décidé. Pour ſatisfaire l'envie qu'il avoit d'éclairer ſon eſprit, & de l'orner des connoiſſances les plus relevées, il avoit fait venir, à grands frais, de différens pays, une grande quantité des livres les plus rares & les plus utiles. Une apoplexie termina la vie de ce prince, qui méritoit des jours plus longs, pour le bonheur de ſes ſujets. Il mourut, l'année 976 de J. C. & de l'hégire 366, dans la lune de Séfer, à l'âge de ſoixante-trois ans : il en avoit paſſé quinze ſur le trône.

L'hiſtoire nous a conſervé un trait ſingulier de la hardieſſe, avec laquelle un Cadi oſa repréſenter à ce prince l'injuſtice qu'il commettoit envers une de ſes ſujettes.

Une pauvre femme possédoit à Zehra une petite piéce de terre, contigue aux jardins d'Hakkam. Ce prince voulant aggrandir son palais, fit proposer à cette femme de lui céder son terrein. Celle-ci refusa toutes les offres qu'on lui fit, & ne voulut jamais se dessaisir de l'héritage de ses peres. L'intendant des bâtimens s'empara, par force, de ce que l'on ne vouloit pas lui donner de bonne grace. La femme éplorée, alla à Cordoue implorer le secours de la justice. Ibn-Béchir étoit alors Cadi ou Juge de cette ville. Le cas étoit embarrassant; & quoique la loi fût formelle, il n'étoit pas aisé de la faire entendre à un prince qui se croyoit, par son rang, au-dessus des loix. Ibn-Béchir monte aussi-tôt sur son âne, & prend avec lui un sac d'une énorme

grandeur. Il ſe préſente dans cet équipage devant Hakkam qui pour lors étoit dans un pavillon qu'il avoit fait conſtruire ſur le terrein de cette femme. L'arrivée du Cadi, & plus encore le ſac qu'il avoit ſur ſes épaules, étonnent le prince. Ibn-Béchir, après s'être proſterné, lui demande en grace la permiſſion de remplir le ſac, qu'il portoit, de la terre où il étoit. Hakkam y conſent : quand le ſac fut plein, il conjure le prince de lui aider à le charger ſur ſon âne. Cette demande extraordinaire étonna Hakkam encore plus que tout le reſte. Il dit au Cadi, que le fardeau étoit trop lourd. « Prince, répondit Ibn-Béchir avec une noble hardieſſe, » ce ſac que vous trouvez » trop peſant, ne contient qu'une » très-petite partie de la terre

» que vous avez enlevée injuſ-
» tement à une de vos ſujettes;
» comment pourrez-vous porter,
» au jour du jugement dernier,
» cette terre que vous avez ravie
» toute entiere ? » Hakkam, loin
d'être irrité contre le Cadi, re-
connut généreuſement ſa faute,
& rendit à la femme le terrein
dont il s'étoit emparé, avec tous
les bâtimens qu'il avoit fait conſ-
truire deſſus.

Haccham, fils d'Hakkam, qui
monta, après lui, ſur le trône, à
l'âge d'onze ans, fait bien voir
que le bonheur du pere n'influe
pas toujours ſur le fils, ou plu-
tôt que ce que l'on appelle bon-
heur dans les rois, n'eſt autre
choſe qu'une conduite éclairée
par la ſageſſe & la prudence,
jointe à l'habileté. Les premiers
malheurs de ce prince vinrent de

l'extrême jeunesse où il étoit, lorsqu'il parvint à la couronne. Muhammed-Ibn-Abi-Amer, surnommé *Elhadjeb-el-Mansour*, gouverna l'Etat, pendant la minorité. Haccham parvenu à un âge plus avancé, auroit pu prendre en main le timon du gouvernement; mais accoutumé depuis long-tems à régner par un autre, & amolli par le luxe & par les délices, il n'eut pas la force de secouer le joug qu'on lui avoit imposé. Tant qu'Almansour vécut, l'Etat fut tranquille au dedans, & glorieux au dehors; mais à sa mort, le peu d'habileté de ses successeurs, leur méchanceté & leur ambition exciterent des troubles qui ébranlerent l'Etat, & qui firent enfin perdre la couronne à Haccham & à ses descendans.

Mais avant que de parler de ces événemens, il faut raconter ce qui se passa sous l'administration d'Almansour qui gouverna l'Espagne, pendant vingt-six ans, avec un pouvoir absolu. Le Calife relégué dans le fond de son serrail, au milieu d'une troupe de femmes & d'eunuques, & enchaîné, pour ainsi dire, par les plaisirs, ignoroit ce qui se passoit dans ses Etats. La crainte, qu'inspiroit Almansour, étoit cause que personne n'osoit parler à ce prince, pour lui conseiller de briser ses chaînes. Le ministre avoit des espions fideles qui lui rapportoient tout, & qui ne laissoient approcher auprès du Calife, que des personnes entiérement dévouées aux volontés de celui qui les avoit placés. Almansour avoit laissé à Haccham les

apparences de la ſouveraineté. La monnoie étoit frappée à ſon coin, & il étoit nommé le premier dans les prieres publiques. La ſageſſe du gouvernement d'Almanſour, ſes triomphes ſur les Chrétiens, dont il étoit l'ennemi mortel, & qu'il réduiſit à deux doigts de leur perte, juſtifieroient ſa conduite, ſi on pouvoit jamais juſtifier un ſujet, pour s'être emparé d'une autorité qu'il n'avoit qu'en dépôt. Il ne lui reſtoit qu'un pas à faire pour monter ſur le trône : les troupes, dont il étoit l'idole, vouloient l'y placer ; mais content d'être roi en effet, il ne voulut pas en ôter à Haccham le nom, qui étoit la ſeule choſe qu'il lui eut laiſſée.

Des différends ſurvenus entre les Chrétiens & les Arabes, rallumerent la guerre entre les deux

nations. La Galice fut ravagée, & la ville de Compostelle fut prise, l'annee 982. Almansour, l'année suivante, réunit toutes les forces des Musulmans, traversa le Douéro qui séparoit les deux Etats, & vint camper sur les bords de l'Astura, dans les Asturies. Vérémond, roi de Léon, trop foible pour livrer une bataille rangée, fond à l'improviste sur le camp des Arabes qui, méprisant les Chrétiens, n'avoient seulement pas mis des gardes avancées. Dans la premiere surprise, ils massacrent, sans peine, des gens qui étoient sans armes & sans défense. Les uns prennent la fuite, d'autres courent aux armes; quelques-uns tâchent, dans les intervalles des tentes, de se rallier & d'arrêter l'ennemi. Le trouble, la confusion augmentent;

H. g. 372.

& les Chrétiens étoient victorieux, s'ils n'avoient pas eu affaire à Almanfour. Ce général, par fon habileté & fa préfence d'efprit, leur arracha la victoire, & la ramena dans fon parti, dans l'inftant où tout paroiffoit défefpéré. Il rappelle les fuyards & parvient à les ranger en bataille. Il attaque à fon tour les Chrétiens. Ceux-ci en petit nombre, fatigués par un long combat, & difperfés d'un côté & d'un autre, ne purent foutenir le choc des ennemis. La face du combat change; & ceux qui, un inftant auparavant, étoient victorieux, s'abandonnent à la fuite. La plûpart furent taillés en piéces, & un très-petit nombre eut le bonheur de fe refugier dans Léon. Cette ville même auroit été prife, fi les pluies & la rigueur de l'hy-

ver n'eussent forcé Almansour à lever le siége. Il rentra dans Cordoue, couvert de gloire, & enrichi des dépouilles qu'il avoit remportées sur les Chrétiens. Vérémond ne doutant point que le général Arabe ne revînt l'année suivante assiéger Léon, & considérant la foiblesse de cette ville, se retira à Oviédo. La défense de Léon fut confiée à Guillaume, comte de Consalve.

Les bords de la petite riviere d'Astura furent encore teints du sang des deux nations : un corps d'armée des Arabes entra sur les terres des Chrétiens, & défit le comte Borelle, qui perdit six cens hommes dans cette action. Le comte se refugia, avec le reste de ses troupes dans Barcelone.

L'année 985 fut remarquable par le sort bien différent de Bar- Hég. 375.

celone & de Léon. Cette premiere ville fut prise en deux jours, par le corps d'armée qui avoit défait Borelle ; mais les Arabes la perdirent avec la même facilité dont ils s'en étoient emparé. Le comte, qui s'étoit retiré avant la prise de la ville, leva des troupes, du côté de Mauresse, & reparut bientôt au pied des murailles de Barcelone. Les Arabes furent obligés, à leur tour, d'abandonner cette ville & de se retirer.

La ville de Léon ne fut pas si heureuse. Almansour l'investit avec une armée des plus fortes, & commença à la battre avec toutes les machines que l'art avoit alors inventées. Si l'attaque fut vive, la défense ne le fut pas moins, & le siége dura presque toute l'année ; enfin les machi-

nes des Arabes ayant fait une bréche assez large, l'assaut fut résolu. Les Arabes y monterent fiérement. Le comte de Consalve, quoiqu'affoibli par les fatigues d'un siége aussi long, & quoiqu'attaqué d'une maladie dangereuse, se fit porter dans une litiere sur la bréche : là il exhorte tous les habitans à une généreuse défense, & les conjure de se rappeller qu'ils combattent pour leur religion, leur patrie, & pour leurs femmes & leurs enfans. Les Chrétiens animés par ses paroles, & encore plus par sa présence, s'élancent sur les ennemis, & les précipitent du haut de la bréche dans le fossé. Enfin le nombre l'emporta sur la valeur, & la ville fut emportée l'épée à la main. Consalve préférant une mort illustre à une servitude honteuse,

raſſemble le peu de ſoldats qui lui reſtent, ſe jette au milieu des plus épais bataillons des ennemis ; & après en avoir immolé un grand nombre à ſa vengeance, il tombe percé de coups. Les Arabes, irrités de la réſiſtance des aſſiegés, maſſacrerent tous les habitans, ſans diſtinction d'âge, ni de ſexe ; la ville fut détruite, & ſes fortifications raſées. La perte de Léon entraîna celle de pluſieurs autres villes ; Oſma, Berlanga, Atienſa dans la Caſtille, eurent le même ſort : une telle fureur s'étoit emparé de l'eſprit des Chrétiens, qu'ils tournoient contre eux des armes dont ils auroient dû ſe ſervir contre l'ennemi commun.

Les conquêtes rapides d'Almanſour commencerent à inquiéter les différens princes Chrétiens qui

qui régnoient dans l'Efpagne : ils craignirent que leur divifion ne leur fût fatale, & ne causât enfin la perte de leurs Etats. Pour la prévenir, Vérémond roi de Léon, Garfias comte de Caftille, & le roi de Navarre réunirent leurs armes contre les Arabes.

Almanfour, fier de fes premiers fuccès, leva une armée, & fortit de Cordoue. Après avoir ravagé la Galice, il entra dans la Caftille. Les Chrétiens & les Arabes fe rencontrerent proche Calacanaforium, ville qui étoit fur les confins de la Caftille & du royaume de Léon. L'on fe battit, de part & d'autre, avec toute la fureur & l'animofité qui fe rencontrent entre deux nations rivales, & de différente religion. Les ténebres de la nuit firent ceffer le combat, fans que la victoire

ſe fût déclarée pour aucun des deux partis. La perte fut conſidérable des deux côtés ; & les Chrétiens auroient ignoré l'avantage qu'ils avoient eu, ſi les Arabes, par une retraite précipitée, n'euſſent avoué leur défaite. Ces premiers n'en douterent plus, quand ils s'apperçurent que les ennemis avoient abandonné leur camp, avec toutes les richeſſes qui étoient dedans, & que les chemins étoient jonchés d'armes & de bagages qu'ils avoient jettés pour fuir plus aiſément. Almanſour ne ſurvécut pas long-tems à cette défaite : ſes triomphes paſſés ne purent le conſoler d'avoir été vaincu une fois, & il mourut de chagrin dans la vallée de Bogal-Coraxo.

La mort de ce grand capitaine fut le commencement des mal-

fiers d'Hakkam & de l'ascendant que prirent les Chrétiens sur les Arabes; tant un seul homme peut changer la face d'un Etat. Ce Calife foible, & accoutumé depuis long-tems à se décharger sur un autre, des soins du gouvernement, n'osa régner par lui-même. Abdoulmélik, fils d'Almansour, eut toute l'autorité de son pere, sans en avoir l'habileté. Depuis cet instant, les Arabes perdirent la supériorité qu'ils avoient eue jusqu'alors sur les Chrétiens. Différentes factions troublerent l'Etat, & en altérerent la constitution. Abdoumélik, au lieu d'étouffer les premieres semences de révolte, parut les négliger. Il avoit continué, avec assez de succès, la guerre entreprise par son pere, contre les Chrétiens : il avoit même poussé ses conquêtes jus-

qu'à la ville de Léon ; & il avoit détruit les édifices qui restoient de cette ville, depuis qu'elle avoit été prise d'assaut, ceux même que les Chrétiens avoient relevés depuis ; mais ayant été vaincu par le comte Garsias, il avoit pris la fuite honteusement. Depuis cet instant, il n'osa plus tenter le sort des armes. Il mourut à Cordoue, l'année 1006.

Heg. 397.

Abdoulrahman, son frere, lui succéda dans la même place. C'étoit un homme d'un génie borné, & qui n'étoit ingénieux que pour inventer de nouveaux plaisirs. Muhammed-Almahadi, de la famille des Ommiades, & parent du Calife, profita de la foiblesse du nouveau ministre, & du mépris où il étoit tombé par ses débauches. Il prit les armes, chassa Abdoulrahman, & se rendit maître

de la perſonne du Calife Haccham. Trop ambitieux pour régner ſous le nom d'un autre, il voulut avoir la ſouveraine puiſſance en propre : il n'oſa cependant point faire périr Haccham, ſoit qu'il eût horreur de tremper les mains dans le ſang de ſon prince, ou plutôt qu'il jugeât ſa conſervation néceſſaire à ſes deſſeins ambitieux. Il ſe contenta de faire mourir un homme qui reſſembloit parfaitement à Haccham. Les Arabes perſuadés que le Calife avoit été véritablement ſacrifié à l'ambition de Méhédi, ſe ſoumirent à cet uſurpateur, l'année 1009. Hég. 400.

Ces triſtes nouvelles étant parvenues en Afrique, Seuléïman, proche parent d'Haccham, accourut en Eſpagne, pour le venger, ou plutôt pour tâcher de lui ſuc-

céder. Il implora le secours de Sanche, comte de Castille; & ayant joint ses troupes à celles de ce comte, il marcha contre les rebelles. Méhédi perdit la bataille qui se livra proche Cordoue, & eut le bonheur de se sauver dans cette ville. Voyant les habitans prêts à l'abandonner, & à ouvrir les portes au vainqueur, il fait sortir Haccham de la prison où il étoit caché, & fait paroître devant eux ce prince, en les assurant que c'est-là leur véritable roi, & que celui qu'il avoit fait égorger, étoit un misérable qui en avoit la ressemblance. Le peuple effrayé de l'approche d'une armée victorieuse, ouvrit les portes de Cordoue à Seuléïman. Méhédi, dans ce désordre, fut assez heureux pour se refugier à Tolede.

Mahari, général d'armée, & principal ministre de Méhédi, resolut de rétablir les affaires de celui qu'il servoit, & de repousser les armes des Chrétiens par celles d'autres Chrétiens. Il sollicita les Catalans d'embrasser son parti; & pour mieux les déterminer, il leur offrit des avantages considérables. Raymond comte de Barcelone, & Armengaude comte d'Urgel, ne balancerent point à accepter des propositions où ils trouvoient leurs intérêts, & conduisirent en personne les troupes dont ils étoient convenus. Seuléïman, instruit de la réunion des Catalans avec Méhédi, marcha à leur rencontre. Les deux armées se trouverent en présence, proche la ville d'Albakara : la victoire parut d'abord se déclarer en faveur de Seuléï-

man, ses deux aîles défirent celles des ennemis; mais Mahari, par son habileté, changea la face du combat, & força de reculer en désordre ceux qui, un instant auparavant, croyoient être vainqueurs. Seuléïman s'enfuit à Safra; & ne se croyant pas en sûreté dans cette ville, il se retira dans une forteresse plus éloignée. Cette bataille, qui se donna l'année 1013, rétablit l'autorité de Méhédi, ou plutôt de Mahari qui, sous le nom de cet usurpateur, jouissoit du pouvoir souverain. Bientôt il eut honte d'avoir contribué à son élévation; il le fit assassiner, & remit sur le trône Haccham. Comme Seuléïman n'avoit paru prendre les armes, que pour venger ce prince, & pour punir Méhédi, on lui envoya la tête de ce rebelle, & on l'exhorta à mettre

Hég. 404.

fin à la guerre civile, & à reconnoître celui qui seul avoit droit au trône.

Seuléïman d'autant plus avide de commander, qu'il avoit déjà goûté les douceurs de la royauté, refusa de se soumettre. Les partisans des Ommiades étoient pour lui, & cherchoient à opprimer Haccham. Ils auroient même réussi, si les embûches, qu'ils tendoient à ce prince, n'eussent été découvertes. Seuléïman voyant le peu de succès de ses intrigues, résolut de se rendre maître, par la force, d'un trône dont il ne pouvoit s'emparer par surprise. Pour fortifier son parti, il sollicita Sanche de se joindre à lui; mais le comte, plus habile tandis qu'il l'amusoit par de belles paroles, fit un traité secret avec Haccham qui s'engagea de lui rendre six

villes qui avoient été conquifes par le fameux Almanfour.

Pendant ce tems-là, Abdoullah, fils de Méhédi, s'empara de Tolede, & prit le titre de Calife; mais il n'en jouit pas long-tems, ayant été vaincu par les troupes d'Haccham. Seuléïman, au défefpoir de ce que le comte de Caftille, bien loin d'avoir embraffé fon parti, s'étoit réuni à fon ennemi, débaucha les gouverneurs de Saragoffe & de Caraka, & s'empara, par leur moyen, de Cordoue. L'infortuné Haccham fut pris, & n'échappa à la mort, qu'en renonçant au trône, & en cédant fes droits à Seuléïman. Cet ufurpateur fe flattoit enfin d'avoir affermi la couronne fur fa tête; mais il fe la vit bientôt enlever par deux officiers de fon armée. Ils étoient freres, & defcen-

doient d'Ali gendre de Mahomet ; l'un s'appelloit Casem, & l'autre Ali-ben-Hamoud. Seuléiman avoit confié à ce dernier le gouvernement de Ceuta & de Tanger en Afrique ; & Casem avoit celui des Algésires. Les deux freres, comme descendans d'Ali, prétendirent avoir des droits sur le Califat d'Espagne. Ils s'emparerent de plusieurs villes, & s'y fortifierent. Ali-ben-Hamoud quitta l'Afrique, se rendit maître de Malaca ; & ayant engagé un grand nombre de Berbers dans son parti, il marcha droit à la capitale. Seuléiman alla à sa rencontre ; mais le succès ne répondit pas à ses espérances. Il fut vaincu & obligé de rentrer dans Cordoue. Ses cruautés, son avidité & les excès où ses troupes s'étoient portées dans

cette ville, l'avoient rendu odieux aux habitans : ils ouvrirent leurs portes au vainqueur, & livrerent Seuléïman. Ali, pour se délivrer d'un rival dangereux, lui coupa lui-même la tête : il fit ensuite mourir le frere & le fils de Seuléïman. Le pere de Seuléïman, qui étoit un vieillard respectable, fut enveloppé dans la disgrace de son fils, & périt par la main du bourreau. Cette exécution injuste excita une indignation générale ; ceux même qui avoient mis Ali sur le trône, se révolterent contre lui, & ne voulurent plus reconnoître son autorité : ils élurent à sa place Abdoulrahman-el-Mortéda, de la famille des Ommiades ; mais bientôt il éprouva que l'on ne doit pas se fier à des traîtres, & périt, peu de tems après, par les mains de ceux qui

l'avoient couronné. Ali, après un régne d'un an & dix mois, fut étouffé dans le bain, par les soldats de la garde Schythe. Les troupes élurent à sa place Casim, son frere : il avoit à peine pris possession du trône, que son neveu Jaiah, fils d'Ali, le chassa, & se rendit maître de Cordoue. Casim, peu de tems après, reprit cette ville ; mais les habitans ne pouvant plus supporter les désordres que commettoient ses soldats, le chasserent. Ce prince, après avoir erré de côté & d'autre, tomba entre les mains de son neveu, qui le fit périr.

J.C. 1017
Hég. 408.

Les habitans de Cordoue, fatigués d'être sous un joug étranger, regrettoient la domination des Ommiades. Ils profiterent de l'absence de Iaiah, pour remettre un prince de cette maison sur

le trône. Ils élurent Abdoulrahman-el-Moſtahzar. Jaiah, à cette nouvelle, raſſembla un grand nombre des Berbers à Carmone, & vint mettre le ſiége devant Séville. Il y perdit la vie, par les embûches que lui tendit Iſmaël-ben-Abad qui s'étoit emparé de cette ville. Abdoulrahman éprouva bientôt le même ſort que ceux qui l'avoient précédé. Méhémed-Elmuſtekfibillah, ſon parent, le fit périr pour régner à ſa place. Celui-ci ne jouit pas long-tems des fruits de ſon crime; dix mois après, on l'obligea d'abdiquer la royauté, & de ſortir de Cordoue. Le poiſon termina ſes jours à Médina-Celi.

El-Mutémed-al-Allah lui ſuccéda, l'année 1027. Aboul-Aſſi, miniſtre de ce prince, aliéna l'affection de tous ſes ſujets, & fut

Hég. 418.

enfin la caufe de la perte de fon maître. Ce miniftre odieux, non content de s'emparer des biens des particuliers, ofa attenter à la pudicité des premieres femmes de la ville. Les citoyens de Cordoue fe foulèverent, & firent périr le prince & le miniftre. Dans Mutémed-al-Allah finit la dynaftie des Ommiades en Efpagne, après y avoir régné l'efpace de trois cens huit années.

J.C. 1038
Hég. 430.

L'extinction de cette famille changea entiérement la face de l'Etat. Les gouverneurs des villes s'érigerent en fouverains, & prirent le titre de *rois ;* il y en avoit prefque autant, que l'on comptoit des villes. Les plus confidérables étoient ceux de Cordoue, de Séville, de Grenade & de Tolede. Nous rapporterons les différens événemens que pro-

duisit en Espagne cette grande révolution ; mais il faut auparavant reprendre le fil de l'histoire d'Afrique, que nous avons été obligés d'interrompre, afin de mettre sous les yeux du lecteur la suite des Califes Ommiades en Espagne, qui n'auroient pu être séparés, à cause de l'étroite liaison qui se trouve entre les régnes de ces princes.

Fin du Tome I.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

A

B

K

L

M

N

O

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

PAGE 17, ligne 17, cette ruſe, *liſez* une ruſe.

Page 51, ligne 19, ont renforçoit, *liſez* on renforçoit.

Page 64, ligne 6, étant élevés, *liſez* étoient élevés.

Page 71, ligne 3, Tarid, *liſez* Tarik.

Page 105, ligne 22, d'aures, *liſez* d'autres.

Page 133, ligne 19, la dernier, *liſez* la derniere.

Page 227, ligne 10, ces neuf nefs, *liſez* ces nefs.

Page 278, ligne 13, Ridja, *liſez* Rioja.

Page 294, ligne 3, d'embuſcade, *liſez* de l'embuſcade.

Page 311, ligne 6, *Nas-Beddin*, liſez *Nas-Reddin*.

Page 316, ligne 21, Abaréa, *liſez* Abarca.

Page 334, ligne 11, l'or & l'acier, *liſez* l'or & l'azur.

Page 358, ligne 9, Maureſſe, *liſez* Manreſſe.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit, intitulé : *Hiſtoire de l'Afrique & de l'Eſpagne, ſous la domination des Arabes ;* compoſée ſur différens Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi ; dédiée à Monſeigneur le Dauphin ; par M. Cardonne, Secrétaire-Interprete du Roi, pour les Langues orientales, aux Affaires étrangeres, & à la Bibliotheque de Sa Majeſté ; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Le ſujet de cet Ouvrage, & la maniere dont il eſt traité, ſemblent mériter les ſuffrages de tous les Amateurs de l'Hiſtoire orientale, & même de notre Hiſtoire moderne, qui n'avoient rien dans notre langue qui pût ſatiſfaire entiérement leur curioſité ſur cet article. Fait à Paris, ce premier Mai, mil ſept cent ſoixante-cinq.

LA GRANGE DE CHÉCIEUX.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur CARDONNE Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, qui a pour titre : *Histoire des Arabes en Afrique & en Espagne, composée sur les manuscrits Arabes de la Bibliotheque du Roi*, s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer sondit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de

la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exé-

cution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le cinquieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent soixante cinq, & de notre Regne le cinquantieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 519, fol. 312; conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, art. 41, à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'art. 108 du même Réglement. A Paris, ce 11 Juin 1765.

LEBRETON, *Syndic.*